

# *TÉLESCOPAGE mortel*

**ROMAN**

**ANDRÉE SAURIOL**

# 1

"À notre succès. À l'avenir !"

Le chef d'antenne promena son regard sur l'assemblée. Un regard qui se voulait pénétrant. Son œil de lynx, disait-il. Plusieurs, parmi ceux qui étaient là et même parmi ceux qui n'y étaient pas, pensaient qu'il avait plutôt l'oeil arrogant !

Et dans un cas comme dans l'autre, on avait totalement raison.

Maxime Gélinas était un homme brillant. Très brillant même. Mais il avait un côté sombre qui n'échappait pas à ceux et celles qui le côtoyaient. Ambitieux et autoritaire, il avait aussi d'autres traits de caractère encore moins sympathiques. Mais, ce n'était pas le moment de s'y attarder. L'instant était aux réjouissances.

À la suite du chef d'antenne, ses collègues levèrent leurs verres en scandant "À l'avenir !".

Ce que tout le monde ignorait, c'est que c'était le dernier toast qu'ils porteraient tous ensemble. Gélinas porta les lèvres à son verre et prit une gorgée. Puis, à la stupéfaction de la cinquantaine de personnes massées dans le studio 75, il s'effondra, pris de violentes convulsions.

"Appelez l'infirmier... vite... vite ! s'écria Laurence Dumoulin, sa femme. Dumoulin, était la réalisatrice de l'émission **Télescope**, animée conjointement depuis près de trois ans par Maxime Gélinas et Kim Lemelin.

Quelques minutes avant l'incident, c'était l'allégresse dans la salle. Techniciens, reporters, assistants, secrétaires de rédaction s'apprêtaient à célébrer le prix que l'équipe venait de remporter.

Le prix pour la meilleure émission d'affaires publiques au Canada, ce n'était pas rien. Maintenant, c'était la consternation générale. Constatant que son collègue ne respirait pas, Kim Lemelin tenta quelques manœuvres de réanimation en attendant l'arrivée de l'infirmière.

À ses côtés, complètement inutile, l'épouse de Gélinas beuglait : "Maxime... Maxime... Qu'est-ce qu'il a mon Dieu ?"

Dans la salle, on commençait à réagir. Plusieurs vinrent offrir leurs services. D'autres, par nervosité sans doute, en profitaient pour reprendre du mauvais vin mousseux et se gaver de petits sandwiches "pas de croûte". Bizarre, les réactions des gens dans des moments pareils !

Tous s'interrogeaient du regard. Que s'était-il passé ? Qui aurait pu prévoir ? Maxime Gélinas, cinquante six ans ! Il semblait en si bonne forme. Alors qu'est-ce que... ?

Quand l'infirmière de garde se pointa, Kim Lemelin s'activait toujours auprès de son collègue qui ne donnait toujours aucun signe de vie. La garde-malade eut vite fait de constater le décès : "Nous devons prévenir les autorités, fit-elle.

Kim Lemelin, épouse de policier, avait déjà compris. Elle composa immédiatement le numéro de portable de son mari, le lieutenant Alexandre Denis, chef-enquêteur aux Crimes majeurs du SPVM. Accidentelle ou pas, une mort subite faisait obligatoirement l'objet d'un constat de police.

Pour l'instant, rien n'indiquait qu'il s'agisse d'autre chose que d'un malheureux accident. Tout de même, Kim Lemelin insista pour qu'on ne touche à rien et qu'on ferme les portes du studio : "Que personne ne sorte. C'est important ! fit-elle calmement.

## 2

Des agents s'affairaient encore sur place, quand Kim Lemelin et son mari purent enfin se libérer. Étant venu dans une voiture de service, le lieutenant chargea un collègue de ramener le véhicule aux locaux du SPVM. Et c'est dans l'auto de Kim que le couple repartit, en direction du Carré St-Louis où ils habitaient.

"Ton impression, Alexandre ? demanda Kim à son flic de mari.

"Je ne peux pas me prononcer tant que je n'aurai pas les résultats de l'autopsie, fit celui-ci.

Car autopsie il y aurait. Réjean Bourque, le médecin légiste appelé en renfort, avait noté une coloration suspecte de la peau et des traces d'écume séchée sur les lèvres du mort.

Peu de choses, mais assez pour susciter un questionnement.

Sur les lieux, les policiers avaient pris les noms ainsi qu'une courte déposition de tous ceux qui étaient là. Dans le but d'en analyser le contenu, on avait emporté la coupe dans laquelle Gélinas avait bu. Pour le moment, il n'y avait rien d'autre à faire.

Alexandre Denis se tourna vers son épouse : "Qu'est-ce qui va se passer pour l'émission ?"

"Je vais sans doute devoir assumer seule la présentation. Provisoirement du moins. On n'a pas le choix, répondit Kim Lemelin, encore sous le choc.

L'émission, diffusée tous les vendredis à vingt heures, comportait des segments préenregistrés et quelques entrevues de fond sur des sujets d'actualité brûlante, diffusées en direct, celles-là. Parfois un grand dossier prenait toute l'émission.

Or pour la prochaine émission prévue pour le surlendemain, il n'y avait que du direct.

"Un plan qui complique les choses pour nous, expliqua Kim, déplorant le fait que le canevas de la diffusion prévue pour le surlendemain n'était pas encore au point : "Un invité s'est porté pâle et un autre hésite encore. Le sujet abordé est sans doute un peu trop délicat pour eux, commenta-t-elle.

"Ah, bon ! De quoi s'agit-il?"

"De la violence faite aux aînés dans certains CHSLD."

"Ouais, en effet, c'est un sujet délicat. Mais tellement important."

"Tu peux le dire, Alexandre. Et je tiens absolument à couvrir le sujet. Si bien que mes recherchistes et moi allons devoir mettre les bouchées doubles pour les deux prochains jours."

Ordinairement, les deux animateurs se partageaient la tâche. Enfin presque. Maxime Gélinas se réservait toujours la part du lion. Normal, il avait plus d'ancienneté et il s'en prévalait abondamment.

Et bien là, à cause de son départ pour un "monde meilleur", Kim serait seule à l'antenne pour faire face à la musique.

"Et... qui va assumer la réalisation ? As-tu une idée ?"

Pour Alexandre Denis, le milieu de travail de Kim était aussi mystérieux que le sien l'était pour sa femme. Non pas qu'il se désintéressât de ce qu'elle faisait, bien au contraire. Mais certaines nuances lui échappaient. Des subtilités, que seul un initié pouvait saisir.

"Laurence va certainement s'absenter quelques jours pour les obsèques et tout le reste. Mais la réalisation peut très bien être assurée par un ou une adjointe. Nous avons dans l'équipe des gens d'une très grande expérience. Des gens talentueux et parfaitement capables de prendre la relève à pied levé."

Le ton de l'animatrice était plein de sous-entendus. Et c'était comme ça, chaque fois qu'il était question de Laurence Dumoulin. Le lieutenant avait cru remarquer une légère animosité entre les deux femmes. Au fil des mois, il avait bien tenté de savoir pourquoi, mais Kim demeurait muette à ce sujet.

"Me diras-tu enfin, quel est ton problème avec Laurence Dumoulin ?"

Kim avait du caractère, Alexandre en savait quelque chose. Elle s'emportait facilement, quitte à le regretter ensuite. L'autre, Laurence Dumoulin, il ne l'avait rencontrée qu'à de rares occasions et brièvement. Alors, difficile de se faire une idée.

"Laurence est jalouse. Elle s'imagine que, parce que je travaille... ou plutôt que... je travaillais étroitement avec Maxime, il y avait quelque chose entre nous. C'est aussi simple que ça !"

Kim avait pincé les lèvres et il était visible qu'elle en avait lourd sur le cœur : "Je ne peux pas compter les fois où elle a bousillé volontairement mes présentations. Oh ! c'était subtil. Par exemple, elle me disait que nous n'étions pas en ondes alors nous l'étions. Me donnait de mauvais minutages, des détails de ce genre. Si bien que je devais continuellement être sur mes gardes pour éviter de me ridiculiser devant les téléspectateurs. À la longue, ça devenait intolérable, tu comprends."

"Ma pauvre chérie, pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt ?"

"Qu'aurais-tu pu faire ? Et puis, je ne voulais pas t'ennuyer avec ces histoires. Tu as bien assez de problèmes comme ça au travail. À côté de ce que tu fais, mes petites affaires, ce n'est rien du tout."

"Rien de ce qui t'arrive, rien, tu m'entends... rien ne m'indiffère." Kim et Alexandre étaient toujours aussi amoureux l'un de l'autre. Au début de leur relation, Kim avait failli être victime d'un tueur en série et Alexandre avait été chargé de l'enquête. Ensemble, ils avaient traversé des moments d'angoisse extrême. Tous deux avaient alors compris à quel point l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre était un cadeau inestimable. Un cadeau de la vie qu'ils cultivaient précieusement.

"Si je saisis bien, Laurence Dumoulin souffre d'insécurité chronique."

"C'est le moins qu'on puisse dire, Alexandre. Mais elle avait peut-être de bonnes raisons de se méfier. Des rumeurs couraient au sujet de Maxime Gélinas. Il paraît qu'il avait la main baladeuse avec les jeunes secrétaires et les jolies adjointes à la réalisation. Je ne l'ai jamais vu faire mais... "

"Personne n'a porté plainte, officiellement s'entend ? Une telle conduite, c'est du harcèlement et de l'abus de pouvoir !"

"Même si quelqu'un avait osé, je ne crois pas que ça aurait donné grand-chose. Maxime était la grande vedette et on lui passait à peu près tout. Bien entendu, avec moi, il ne s'est jamais mal comporté. D'abord, il aurait été très mal reçu. Ensuite, je pense que le fait que je sois femme de flic et fille de ministre le rendait prudent à mon égard."

Kim n'avait probablement pas tort. En effet, son père, Jacques Lemelin, occupait le poste de ministre des Finances à Québec depuis l'arrivée au pouvoir de son parti, deux ans auparavant. Quant à Alexandre, sa réputation d'enquêteur émérite, en avait fait une étoile de la scène policière montréalaise. Ce qui n'incitait personne à lutiner sa femme. Pas même un Maxime Gélinas.

"Je veux bien, mais tu te sous-estimes, mon amour, fit le lieutenant. "Ta présence à l'émission est essentielle. C'est même beaucoup grâce à toi que vous avez remporté ce prix. Il était certainement dans l'intérêt de Gélinas de ne pas commettre d'impair à ton endroit."

"Ouais... peut-être."

"En tout cas, ce que tu me révèles jette un éclairage intéressant sur les Gélinas- Dumoulin." Alexandre hésita un court instant, puis... : "Au fait, Kim, Maxime Gélinas aurait-il pu être suicidaire ? À ton avis ?"

"Lui ! absolument pas. À moins que... Ah, non ! C'est pas vrai... penses-tu qu'il y aurait eu meurtre ?" Kim connaissait suffisamment son mari pour lire entre les lignes et de toute évidence, le lieutenant n'achetait pas la thèse de l'accident. Alors là, pas du tout. Mais elle voulait l'entendre exprimer ses doutes de vive voix.

Ce qu'il se garda bien de faire : "Attendons un peu avant de sauter aux conclusions, veux-tu ?"

C'était toujours pareil avec Alexandre. Quand il ne voulait pas parler, Kim aurait eu beau minauder, cajoler, faire la danse du ventre, trépigner, boudier... c' était motus et bouche cousue.

"Hum ! Mouais..."

### 3

"Salut, c'est moi ".

Alexandre Denis reconnut immédiatement le ton bourru du médecin légiste. Réjean Bourque et lui travaillaient ensemble depuis des années et se connaissaient par coeur. Leur solide amitié leur permettait de se dire leurs quatre vérités sans s'insulter pour autant.

Chose dont se prévalait abondamment, Réjean Bourque : "Je t'attendais pour l'autopsie. Tu t'es encore défilé, sacré froussard ! " Le pathologiste n'ignorait pas l'aversion de son ami pour les autopsies et s'amusait à le taquiner à ce sujet.

C'était un fait, le lieutenant détestait les autopsies. L'odeur du labo, les entrailles retirées, la masse grise des cerveaux sous la loupe. Très peu pour lui. Bien entendu, si pour une quelconque raison, il devait y assister, il y allait. Le moins souvent possible, *s'il vous plaît !* : "Bon... bon, as- tu des nouvelles ? Sinon je raccroche. "

"Et ben dis donc, t'as vraiment pas le sens de l'humour aujourd'hui, mon vieux ! "

"Réjean... quand ça fait des milliers de fois que tu me fais le même coup, j'ai tendance à trouver ça moins drôle. Alors, ces résultats ? Tu me les donnes, oui ou merde."

Voyant que l'heure n'était pas à la plaisanterie, Réjean Bourque livra la marchandise si gentiment réclamée : "Eh bien, ton bonhomme, Maxime Gélinas, a été empoisonné. Strychnine. Une dose suffisante pour tuer une armée."

"Ah !"

"C'est tout l'effet que ça te fait !"

"Et le contenu du verre ?"

"Décidément, t'es pas bavard aujourd'hui."

Le lieutenant Denis était effectivement d'assez mauvaise humeur. Il venait tout juste d'avoir une algarade avec son patron, le commandant Brière. Ce dernier lui faisait la vie dure depuis toujours. Et pour des broutilles, la plupart du temps. Cette fois-ci, il s'agissait d'un rapport que le lieutenant ne lui avait pas encore remis et que, de toute manière, Brière ne lirait probablement pas quand il le recevrait.

"Excuse-moi mon vieux Réjean, fit Alexandre, des tracasseries administratives, tu comprends !"

"Ouais, je vois le genre. Brière fait encore des siennes !"

"Et oui, y a rien de nouveau sous le soleil !"

"Mouais... bon. Alors, pour ce qui du contenu du verre. Aucune trace du poison."

"Hummf, ça ne me simplifie pas la tâche."

"Surtout que la strychnine agit rapidement."

"Merci tout de même, mon vieux. Tu me fais parvenir les résultats, rapido. "

"Je t'envoie ça tout de suite par courriel. Oh ! et pour l'enquête... le mot de Cambronne !"

"Merci encore, vieux."

Après avoir raccroché, le lieutenant feuilleta son répertoire de substances dangereuses et chercha "strychnine" : ***Un alcaloïde très toxique. Pris à faible dose, cet extrait de certaines plantes peut stimuler le système nerveux. D'autre part, 50 mg du même produit suffisent à causer la mort chez un adulte.*** Mais alors, se demanda-t-il, comment Gélinas avait-t-il pu en avaler une dose aussi massive et surtout à quel moment ? *Mouais...*

.....

Le lendemain, Alexandre Denis et toute son équipe débarquaient à la télévision d'état. Du jamais vu dans la boîte. Un crime avait été commis et de surcroît, sur la personne d'une figure emblématique de la télévision montréalaise.

Pour le supérieur immédiat du lieutenant, le commandant Brière, très sensible aux "gros noms", ça signifiait : à traiter en priorité.

Conséquemment, inutile d'argumenter, d'alléguer qu'il y avait d'autres enquêtes en cours et que... "Mettez-y le paquet, c'tu assez clair, avait dit l'aimable commandant.

Évidemment, une quinzaine de policiers qui débarquent chez-vous et se mettent en frais de fouiller partout, ça défrise. Surtout dans un endroit où les ego sont plutôt "fragiles", disons-le.

Les flics se montrèrent polis, mais fermes. Ils avaient un travail à faire et ils le feraient, que ça plaise ou non. Le bureau de Maxime Gélinas fut passé au peigne fin. On emporta des monceaux de documents et des ordinateurs furent saisis.

Les membres de l'équipe de **Télescope**, ainsi que toutes les personnes présentes lors de la soirée fatidique furent interrogées en long et en large. À l'exception de la réalisatrice, et conjointe de la victime, absente pour cause de décès (ça allait de soi), tous se prêtèrent d'assez bonne grâce aux questions ainsi qu'aux prélèvements d' A.D.N.

Rejointe plus tard à son domicile, Laurence Dumoulin se montra réticente, voire désagréable avec le lieutenant : "Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat, lui signifia-t-elle avec hauteur.

Le chef enquêteur jugea le moment peu propice pour parler des tests d' A.D.N. Il risquait de se faire répondre, qu'il pouvait toujours courir ou se les mettre où il pensait, les fameux tests. Alexandre porta l'attitude de la réalisatrice au compte du désarroi. Tout à fait compréhensible quand on vient de perdre un être cher et surtout, de cette manière. Néanmoins son arrogance l'intrigua.

Et puis, pourquoi exiger la présence d'un avocat à ce stade de l'enquête ? *Paranoïaque la dame !* : "Nous avons un mandat de perquisition pour votre domicile. C'est la règle, madame."

"Bon, donnez-moi quelques heures. Le temps de rejoindre mon avocat et... "

"Bien madame. Nous serons chez-vous demain, à la première heure."

## 4

Les données rentraient petit à petit.

Réunis en meeting, les enquêteurs avaient commencé à les compiler. Certains des témoignages recueillis leur permettaient de mieux saisir comment l'animateur-vedette avait pu consommer le poison. Apparemment l'homme avait l'habitude de bouffer des vitamines en gélules. Il en avait toujours en réserve sur lui.

Le soir du drame, quelques personnes l'avaient vu en prendre au moment de porter le toast. Ensuite, Gélinas avait posé le contenant de vitamines tout à côté, sur un guéridon. Or, le flacon avait disparu. Qui l'avait pris ? Personne ne pouvait le dire. Le mystérieux flacon demeurait introuvable.

Se pouvait-il que les vitamines aient été empoisonnées ? À défaut d'être la meilleure, c'était la seule hypothèse plausible, pour l'instant.

"Donc à un moment X, quelqu'un aurait injecté de la strychnine dans les gélules, remarqua le sergent-déetective Régimbald, le Don Juan de l'équipe. Déjà, il avait repéré quelques secrétaires de rédaction auxquelles : "... je ne ferais pas mal, avait-il dit, ponctuant sa remarque d'oeillades suggestives et de gestes qu'il ne ferait sûrement pas devant sa mère.

"Oh, ça va, Régimbald. Calmes tes transports, veux-tu." La plupart de temps, Alexandre Denis tolérait les facéties de son coéquipier.

Mais il y avait des moments où le bellâtre dépassait la mesure.

Et c'était un de ces moments-là.

Il poursuivit : "Oui les gélules, c'est une possibilité. Le temps de dissolution dans l'estomac et puis une gorgée de vin et hop ! il s'écroule. Mais alors, qui, quand, pourquoi et comment ?"

"Et oui, qui, quand, comment, pourquoi ? se moqua Duclos, l'arrogant de service.

Le lieutenant ne se donna pas la peine de relever l'impertinence. De toute manière, avec Duclos, c'était peine perdue. À quelques mois de la retraite, le sergent-détective ne changerait pas d'attitude. *Alors, valait mieux conserver ses énergies pour des causes plus importantes...*

"Donc, fit-il, quelqu'un de l'entourage du chef d'antenne aura subtilisé le flacon pour le remplacer par un autre semblable. Cette-fois, avec des gélules bourrées de strychnine ? Ouais... Ça nous fait un bon nombre de suspects."

"Une affaire de rien, ricana Duclos. Le lieutenant haussa les épaules.

.....

Alexandre Denis était venu à deux doigts de perdre la direction des opérations. Sa femme Kim, étant une collaboratrice de Gélinas et qui plus est, présente au moment du drame, il était potentiellement en conflit d'intérêt. S'appuyant sur cet argument, le commandant Brière avait tenté de lui retirer l'enquête. Techniquement, Brière avait raison.

Sauf qu'il y avait un hic. À la Division des Crimes majeurs, section des homicides, Alexandre était l'un des meilleurs enquêteurs, sinon le meilleur. De plus, il avait la pleine confiance de son équipe. Certains sergents-détectives allèrent même jusqu'à menacer de déclencher une grève du zèle, si quelqu'un d'autre était chargé de l'enquête.

Or ça brassait déjà pas mal chez les policiers. On allait bientôt entrer en négociations et la grogne était palpable. Si bien que, Brière avait fini par céder. *Bah ! s'était-il dit, dans le climat actuel, c'est préférable de fermer les yeux. Autrement, ça pourrait me retomber sur le nez.*

Et le commandant Brière n'aimait pas du tout quand les choses lui retombaient sur le nez. "OK ! Alexandre, tu peux continuer. Mais je te préviens, si je constate le moindre manquement à l'éthique... "

Les rares concessions de Brière s'accompagnaient invariablement d'un message qui n'avait rien de subliminal : *"n'oublies pas que c'est moi le boss."*

"Rassurez-vous commandant, je me le tiens pour dit, avait fait le lieutenant, conciliant.

Bien qu'il n'y paraisse pas, les deux hommes avaient de l'estime l'un pour l'autre. Dommage que du choc de leurs idées ne naissait pas toujours la lumière. Les méthodes de travail du lieutenant étaient rarement au goût du commandant. Et de son côté, Alexandre Denis croyait fermement que Brière souffrait d'hypocondrie. Pas un si mauvais gars, au fond, se disait-il, bien qu'il fallait creuser pas mal pour le trouver, le fichu fond !

Brière se montrait souvent injuste, grognon et pontifiant. Il faisait du chichi à propos de tout et de rien. La vraie question était la suivante : Brière, un ancien enquêteur et un bon à part ça, était-il taillé pour ce poste qu'il détenait depuis bon nombre d'années ?

Le lieutenant pensait que son chef avait atteint son seuil d'incompétence. On en retrouvait partout des gens comme lui. Cadres intermédiaires dont la principale utilité était de servir de tampons entre la base et la haute Direction. Très pratiques, quand on avait besoin de boucs émissaires. À un certain niveau dans la hiérarchie tout devenait politique. Au SPVM comme ailleurs et même peut-être plus qu'ailleurs. *Allez comprendre quelque chose dans ce foutu système !*

Alexandre Denis n'y comprenait rien et n'avait aucune envie d'y comprendre quelque chose. Les nids de guêpes, il préférait les laisser à d'autres. Aux ambitieux, aux lèche-cul, aux coupe-jarrets. Et au SPVM, il y en avait une flopée.

## 5

La nouvelle de la mort de Maxime Gélinas s'était répandue comme une traînée de poudre. Mais quand les médias apprirent qu'il s'agissait d'un homicide, alors là, ce fut un véritable déchaînement. Les reporters, tous médias confondus, se jetèrent sur l'affaire. C'est à qui obtiendrait le meilleur *scoop*.

Maxime Gélinas était un grand chef d'antenne. Tous s'inclinaient devant sa compétence journalistique. Mais, derrière cette éblouissante façade, il y avait l'être humain. De ce point de vue, les opinions étaient beaucoup plus nuancées. Quand elles n'étaient pas carrément défavorables.

Quelques années auparavant, la presse à potins avait fait grand état de son divorce retentissant d'avec la comédienne bien connue Mylène Verreault. Le couple avait eu trois enfants. Deux garçons et une fille. La mère en avait obtenu la garde pleine et entière. Selon elle, Gélinas aurait été un père incompétent et pratiquement toujours absent. Le juge lui avait donné raison.

D'ailleurs, les enfants (jeunes adultes maintenant) disaient ne pas bien connaître leur père. Pour eux, sa mort tragique n'était rien d'autre qu'un fait divers. Et ils ne se privaient pas de le clamer sur toutes les tribunes.

Gélinas avait également une solide réputation de coureurs de jupons. L'animateur avait souvent été vu en compagnie de jeunes et jolies starlettes. Dans le milieu, on chuchotait que son union avec la réalisatrice Laurence Dumoulin battait de l'aile. Le fait est que, dans les mois qui avaient précédé sa mort, il avait été aperçu en compagnie d'une belle jeune femme, héritière d'une des plus grandes fortunes de la métropole. D'aucuns pensaient qu'elle serait la future madame Gélinas.

Peu à peu les langues se déliaient.

D'abord hésitants à le critiquer ouvertement, les membres de son équipe commençaient timidement à tracer un portrait peu reluisant de l'animateur-vedette. Crises de rage à tout propos, humiliations, condescendance. Certaines jeunes et jolies secrétaires racontaient qu'il exigeait d'elles qu'elles lui servent le café. Il en aurait alors profité pour leur mettre la main aux fesses ou leur tripoter les seins. Tout ça était loin d'être glorieux.

.....

Questionnée par son mari, Kim admit que, l'atmosphère au bureau et sur la plateau n'était pas toujours agréable : "Eh oui, il était assez méprisant avec tout le monde. Il abusait de sa position d'autorité, il n'y a pas de doute. Au début, il a essayé de m'intimider, mais tu me connais, Alexandre, je ne l'ai pas pris !" Le lieutenant regarda sa femme avec fierté.

Beaucoup de caractère, de l'intelligence à revendre et plus belle que jamais. Une bouche à faire damner un saint. Des yeux d'un bleu de mers chaudes et une incroyable crinière blonde qu'elle n'arrivait pas à discipliner complètement. À ses débuts à la télévision ( sans doute pour ajouter à sa crédibilité) on avait tenté de lui faire adopter une de ces ridicules coupes de cheveux en vogue.

Kim Lemelin avait catégoriquement refusé de se plier aux diktats d'une mode qui ne lui ressemblait pas. Elle avait plutôt opté pour un compromis qui lui conférait un petit air vieillot, pas piqué des vers. Sa tignasse blonde, ramassée sur la nuque en un chignon souple qui laissait échapper quelques mèches rebelles, lui avait valu quelques critiques, bien entendu. Mais aussi, beaucoup de compliments.

Un chroniqueur, qui voulait sans doute montrer qu'il avait de la "culture", était particulièrement dithyrambique à son sujet : *une image, d'une délicatesse et d'une élégance surannée, qui rappelle les compositions stylisées de Marie Laurencin, l'amie de Guillaume Apollinaire et des peintres cubistes.*

*Kim Lemelin nous change des mijaurées, qu'on nous inflige abondamment sur nos écrans !"*

Or pour ceux qui la connaissaient bien, cette apparence de douceur et d'évanescence cachait un tempérament de feu, parfois même un peu trop explosif. Le lieutenant en savait quelque chose, sauf qu'il avait toujours eu un faible pour les femmes avec "du mordant". Et en ce sens, il était servi.

"J'imagine aisément la manière dont tu t'y es prise pour le remettre à sa place, remarqua-t-il.  
"Assez vite et sans détour, n'est-ce pas ma chérie ?"

"Oui, tu parles ! Mais à sa décharge, je dois dire que Maxime a vite compris le message. Après, il m'a donné un sérieux coup de pouce et sur le plan strictement journalistique, il a fait office de mentor pour moi. Et pour ça, je lui suis infiniment reconnaissante."

"Il a fait ça ? Étrange, parce que certains de tes collègues nous ont laissé entendre qu'il n'hésitait pas à faire des crocs en jambe aux confrères, non ?"

"C'est sans doute vrai mais dans mon cas, je n'ai jamais essayé de lui damer le pion. Tu le sais, c'est lui qui menait la barque. Les entrevues qui comptaient, c'était toujours lui qui les faisait. Même que je commençais à en avoir marre. Mais bon, ça, c'est une autre histoire. "

"En bref, plusieurs personnes avaient intérêt à vouloir sa mort. Y compris toi, mon amour !"

"Oh ! Alexandre, tu me fais marcher. Tu ne vas tout de même pas t'imaginer que... "

"Moi, non. Mais ce que tu viens de dire pourrait être mal interprété par quelqu'un d'autre. Tu ne crois pas ? "

"Hmmm... C'est vrai que... ça peut paraître bizarre. "

"Alors, s'il te plaît, à l'avenir, évite de mentionner que tu en avais marre."

En recommandant la prudence à sa femme, le lieutenant commettait une entorse au code de déontologie policière. Il n'était pas censé lui dicter, quoi dire ou ne pas dire dans cette affaire. Pareille initiative ferait sûrement bondir le commandant Brière. Mais, tant pis pour le devoir de réserve ! Et parlant de devoir de réserve... pourquoi pas, une petite partie de jambes en l'air ?

Le lieutenant prit sa femme dans ses bras et se mit à lui faire des papouilles.

À ces jeux-là, il se débrouillait plutôt bien. Et sa partenaire ne cédait pas sa place, non plus. Ils firent tant et si bien qu'ils se retrouvèrent au lit, en moins de deux.

Et Maxime Gélinas disparut de leurs pensées.

De toute manière, là où il était, le cher homme avait toute l'éternité devant lui. Alors, il ne verrait probablement pas d'inconvénient à ce qu'on reporte l'étude de son cas à une date ultérieure.

## 6

Laurence Dumoulin habitait dans une luxueuse tour à condos située à flanc de montagne tout près de la Côte des Neiges. L' appartement occupait tout le dernier étage de l'immeuble. De toute évidence, feu Maxime Gélinas voyait grand et ne lésinait pas sur la qualité de son habitat.

Quand, très tôt le lendemain, le lieutenant et son équipe s'y présentèrent, ce ne fut pas Laurence Dumoulin qui vint ouvrir, mais une femme en tenue de soubrette de comédie. Avec le bonnet, le tablier blanc, la robe noire aux genoux, style *Madame est servie*, vous voyez.

Les flics échangèrent un regard. *Hem ! le standing...*

Rapidement, le gros de la troupe s'égaila dans l'appartement, pendant que "la bonne" conduisait le lieutenant au salon où la veuve l'attendait, flanquée de son avocat. La pièce était immense et superbement meublée. Il était visible qu'un décorateur était passé par là. Probablement, à grand frais.

Ah ! les gens riches et célèbres, pensa Alexandre Denis avec un brin d'ironie et qui sait, peut-être avec un peu d'envie, aussi.

Laurence Dumoulin était une petite femme au physique assez quelconque. Pas belle mais pas vraiment laide, non plus. Elle devait avoir une quarantaine d'années environ. Deuil oblige, elle était vêtue d'un tailleur noir, très strict comme il se devait. Avec pour tout bijou, un collier de perles qui devait avoir coûté les yeux de la tête. Très bon chic, bon genre.

Sauf que, malgré tous les efforts qu' elle faisait pour se donner une apparence de respectabilité, Laurence Dumoulin n'arrivait pas à être tout à fait convaincante dans ce rôle de grande bourgeoise.

"Voici mon avocat, Maître Henri Théberge, fit-elle, prenant un accent qu'aucun linguiste, si brillant soit-il, ne pourrait identifier.

Maître Théberge, un homme d'un âge incertain, qui pouvait se situer quelque part entre cinquante et soixante-dix ans, ignora la main tendue du lieutenant. Il se limita à un hochement de tête. Le message était clair. L'homme de loi signalait que la cordialité n'était pas à l'ordre du jour. Alexandre Denis ne s'en formalisa pas outre mesure.

Des avocats manquant de savoir-vivre, il en avait pratiqué plus d'un.

"Henri est un ami de longue date, fit Dumoulin. "Maxime l'appréciait énormément. Il lui avait confié la gestion de toutes nos affaires." La veuve avait prononcé "nos affaires" comme s'il était question de la gestion d'une multinationale. À l'entendre et à la regarder plastronner on eut dit qu'elle était directement sortie de la cuisse de Jupiter.

*La gestion de toutes nos affaires !* Perplexe, le lieutenant attaqua : "Madame, parlez-moi des derniers moments de votre conjoint. Vous étiez à ses côtés quand c'est arrivé ?"

"Mais oui, je l'ai vu s'écrouler au moment où il portait un toast. Enfin, vous devez être au courant, fit Laurence Dumoulin, hautaine.

"Madame, je veux entendre votre version, expliqua le lieutenant. Cette pimbêche, avec son attitude condescendante et son ton prétentieux, commençait à l'irriter sérieusement. Il se fit plus sec : "Que s'est-il passé avant qu'il ne s'écroule ?"

"Bien... je crois... mais je n'en suis pas certaine... je pense qu'il a avalé des vitamines. Il en prenait beaucoup, vous voyez."

Non, le lieutenant ne voyait pas du tout pourquoi un homme de la trempe de Gélinas avait éprouvé le besoin de bouffer autant de ces saloperies. *Des vitamines, pfft !* : "Le flacon n'a pas été retrouvé. Avez-vous une idée de l'endroit où il pourrait être, madame ?"

"Je n'en ai aucune idée, lieutenant."

"Vraiment ?"

"En fait, des flacons de vitamines, il en trimbalait partout. C'était une vraie manie chez-lui."

"Lui arrivait-il d'en laisser traîner dans son bureau, sur sa table de travail, par exemple ?"

"Oh, oui, bien sûr ! D'ailleurs, il avait toujours plusieurs fioles en réserve."

"Cette habitude était-elle connue des membres de votre équipe ?"

"Toute la boîte était au courant. Il ne s'en cachait pas. Au contraire, il tentait même de convaincre les collègues de l'imiter. Il disait que ça lui donnait une énergie de jeune homme."

"Vous, en preniez- vous de ces... ?"

"Non. Franchement, je ne crois pas aux vertus de ces soi-disant produits miracles. Et je n'ai jamais compris pourquoi Maxime se fiait à ça pour..." Laurence Dumoulin ne termina pas sa phrase. Toutefois, sa réponse sibylline donnait à réfléchir.

"Êtes-vous bien certaine qu' il ne prenait que des vitamines ? À l'occasion, c' aurait pu être du Viagra, non ?" Alexandre Denis n'avait pu résister. Laurence Dumoulin lui avait ouvert une porte et il avait eu envie de la lui rabattre sur le caquet.

"Croyez-moi, c'était bien des vitamines, rectifia la gonzesse avec un air offusqué.

"Si j'ai bien saisi, tout le monde connaissait cette accoutumance et tout le monde pouvait avoir accès aux flacons ?"

"... Mais oui... en effet, fit Laurence Dumoulin, se troublant légèrement.

.....

Cet échange n'allait pas très loin, mais tendait à confirmer les soupçons du lieutenant.

Le mystérieux flacon avait joué un rôle capital dans l'affaire. Meurtre par gélules ! Quelqu'un s'était emparé du flacon, avait injecté le poison dans les gélules et... bingo ! Cela pouvait s'être produit à n'importe quel moment. Et le coupable pouvait être n'importe qui dans l'entourage du chef d'antenne.

Y inclus son épouse. Il était temps de mettre un peu de pression sur la "chère dame".

Le lieutenant serra la vis : "Madame Dumoulin, fit-il insidieux, j'ai ouï-dire que vous étiez sur le point de vous séparer."

"Absolument pas ! s'écria la veuve. "Qui vous a raconté ces sornettes ? Au contraire, nous étions très heureux." Laurence Dumoulin s'essuya les yeux avec un mouchoir de dentelle : "Maxime était si bon pour moi. "

Dumoulin était une très mauvaise actrice. On ne croyait pas plus à son chagrin qu' à ses airs de grande dame. Alexandre Denis se rappela que le jour du meurtre, elle portait un jeans et un tee shirt, sans doute griffés, mais une tenue de prolétaire.

Laurence Dumoulin aurait beau "parler pointu" tant qu'elle voudrait, dans l' esprit de l'enquêteur, le jeans était la tenue qui la définissait le mieux. Dumoulin était une artisane de la télévision, point à la ligne. Et il n'y avait aucun mal à l'être.

Alors, à quoi jouait-elle ? Pourquoi camper un personnage que, manifestement, elle n'était pas ? Dénî de la réalité, folie des grandeurs ? Au fond, elle était pathétique. Le lieutenant en était presque désolé pour elle. Il avait envie de lui crier "Arrêtes ton char ! Ça ne prend pas avec moi."

Ça n'avait pas l'air de prendre avec son avocat, non plus. Ce dernier observait la scène d'un œil vaguement désapprobateur.

"Vous savez, reprit la veuve, Maxime était un grand journaliste. L'un des plus grands. J'avais une admiration sans bornes pour son intelligence et..." S'ensuivit une oraison funèbre qui dura un bon cinq minutes. Dumoulin, ne semblait pas se rendre compte de l'effet négatif que produisait sur son auditoire, le petit jeu ridicule auquel elle se livrait.

À l'en croire, Maxime Gélinas était une sorte de demi-dieu. Exactement le contraire du portrait qu'Alexandre Denis s'était forgé à partir des témoignages recueillis. Ou bien cette femme se mentait à elle-même ou elle mentait tout court. Dans quel but ? Il l'ignorait mais tôt ou tard, il finirait bien par trouver : "Aviez-vous des contacts avec l'ex-femme de votre mari ?"

"Que croyez-vous donc ? Pas l'ombre d'un contact, rétorqua la veuve. Non seulement cette mégère refusait de nous rencontrer, mais elle interdisait à Maxime de voir ses enfants, ne serait-ce que pour quelques heures. Je ne sais pas ce qu'elle leur disait sur nous. Des horreurs sans doute ! Les enfants nous haïssaient. À la rigueur, j'aurais compris pour moi, mais pour leur père... quand même ! "

"Au travail, voyez-vous quelqu'un qui aurait pu lui en vouloir au point de... "

"Oh, pour ça... " Laurence Dumoulin haussa les épaules. "Probablement la moitié du personnel de l'information. Avec son talent et sa notoriété, il faisait beaucoup d'envieux, vous savez. Il..."

La veuve avait retrouvé un brin d'authenticité. Son indignation n'était pas feinte. L'énergie qu'elle mettait à défendre son conjoint et à accuser les autres de tous les maux, lui conférait une sorte de noblesse. Paradoxal, pensa Alexandre Denis.

.....

Chose certaine, vers la toute fin de l'entrevue, le lieutenant était parvenu à gratter le vernis. Il comprenait mieux qui était Laurence Dumoulin. Une batailleuse, une fonceuse. Une femme envieuse, mal dans sa peau, une femme qui avait réussi pendant quelques années à se hisser au-dessus de sa condition, grâce à Maxime Gélinas. Une grande bourgeoise, non. Une chatte de ruelle, oui.

Pendant tout ce temps, l'avocat Théberge n'avait pipé mot. Une potiche aurait été plus animée. Alors, quel était son mandat ? Était-il là, pour s'assurer que tout était fait selon les règles ? Que les flics n'allaient pas tout saccager, éventrer les sofas, lacérer les toiles de maîtres accrochées aux murs.

L'air lugubre, l'homme de loi se tenait aux côtés de la veuve, qui ne fit même pas mine de le consulter, quand les enquêteurs confisquèrent des boîtes de documents, deux ordinateurs, le contenu des armoires de la cuisine et des trois salles de bain.

C'est avec soulagement que le lieutenant prit congé de ces deux personnages fort peu sympathiques. Non sans les avoir assurés que le matériel qu'il emportait : "... serait retourné, dans les meilleurs délais et intact, précisa-t-il, légèrement sarcastique.

## 7

Jusque- là l'hiver avait été clément. Timide même. Noël, cet année- là n'avait pas été un Noël blanc. Mais, ne voilà-t-il pas qu'à la mi-janvier, la saison froide reprenait du service. D'abondantes chutes de neige avaient encombré les rues de la ville. À Montréal, le déneigement étant ce qu'il était, c'est-à-dire à peu près inexistant, la conduite automobile était devenue un exercice périlleux.

Au sortir de chez Laurence Dumoulin, le chef- enquêteur vit qu'il était presque l'heure de sortie de l'école de Nicolas, son fils de dix ans. Après avoir louvoyé pendant un bon moment pour extirper sa voiture d'un congère, le lieutenant réussit enfin à démarrer.

Normalement, Nicolas voyageait en autobus scolaire. Mais à l'occasion et quand il le pouvait, Alexandre aimait bien aller le chercher. D'autant que le petit, comme tous les autres enfants, d'ailleurs, trimbalait toujours avec lui un énorme sac à dos, sac sous lequel il ployait comme un roseau.

Il y avait là un mystère que le lieutenant n'arrivait pas à éclaircir. Comment dans un monde de plus en plus digital, comment la société avait-elle réussi à transformer ses enfants en bêtes de somme ? Que transportaient-ils dans leurs sacs tous ces petits génies en herbe ? Leurs lunches, bien entendu, mais à part ça ? Quelques manuels scolaires. OK ! Mais encore...

Il est vrai, songeait le lieutenant, que l'achat de matériel scolaire coûtait de plus en plus cher et qu'il fallait désormais acheter une multitudes de gadgets parfaitement inutiles. De son temps, il avait besoin d'une plume, de quelques crayons à mine, d'une efface ou deux, de deux ou trois cahiers d'exercices, quelques manuels scolaires et c'était à peu près tout.

Maintenant, c'était une autre chanson.

Ça prenait des crayons de couleurs pour ci et ça, de formats différents évidemment, et pas n'importe lesquels, s'il vous plaît ! Des cahiers à anneaux et d'autres, sans. Aux couleurs variées, c'était très important. En tout cas, ça devait faire l'affaire des vendeurs de tout acabit qui s'en mettaient plein les poches à chaque début d'année scolaire. Aucun doute là-dessus.

.....

Nicolas était le fils qu'Alexandre avait eu d'un premier mariage, lequel s'était terminé par le décès de la mère quand le petit n'avait même pas trois ans. Le disparition de Sophie avait été une lourde perte pour le père, un peu moins pour le fils, beaucoup trop jeune pour comprendre. Quoiqu'il en soit, l'arrivée de Kim Lemelin dans la vie du père et de son fiston, l'avait transformée.

Cette femme dynamique et primesautière les avaient conquis d'emblée. Kim donnait sans compter et chez-elle, l'expression *reine du foyer* prenait un sens particulier. Parfois secouée d'explosions, qu'on pourrait qualifier de "solaires", Kim demeurait l'astre autour duquel père et fils gravitaient en toute quiétude. La plupart du temps, en tout cas.

Même que Nicolas l'appelait maman. Quant au père, il bêtifiait parfois en y allant de : mon lapin en chocolat, la pitchounette à son p' tit mari, ma Kimou adorée, ma... Le reste, sans doute nettement plus olé olé, était réservé pour la plus stricte intimité.

Au début, Louise la mère de Sophie, vivait encore avec eux. Mais depuis deux ans, elle était allé vivre chez le notaire Saintonge, un homme remarquable, avec lequel elle s'était remariée. Toute la smala avait pignon sur rue au Carré St-Louis.

Les demeures, situées tout près l'une de l'autre, permettaient aux grands- parents de s'occuper de Nicolas quand Kim et Alexandre étaient absents. Ce qui, au vu de leurs horaires de travail respectifs, arrivait fréquemment. Personne ne se plaignait de cet arrangement. Surtout pas Nicolas, pour qui c'était une véritable aubaine. Choyé par les uns et gâté par les autres l'enfant s'épanouissait et grandissait sans complexes. Du moins, c'est ce que tout le monde souhaitait. Alexandre, en tête du peloton.

.....

"Alors, racontes ta journée, mon gars."

"Ben, ce matin j'avais un cours de maths et un cours d'histoire. Cet après-midi, j'ai fait de la musique, répondit le fiston, les yeux brillants.

Quand le petit avait manifesté le désir d'apprendre la guitare classique, le lieutenant s'en était réjoui. Si bien qu'il s'était empressé de l'inscrire dans une école d'avant-garde à l'excellente réputation. Une école qui faisait une large place aux arts, sans pour autant négliger l'enseignement des autres matières. Et comment l'enfant en était-il venu à jeter son dévolu sur la guitare classique ?

C'était une longue histoire. Mais pour en faire une courte et bien...

Il se trouvait que l'oncle Steve Nolet, qui n'était pas vraiment l'oncle de Nicolas, mais que l'enfant considérait comme tel, jouait merveilleusement bien de cet instrument. Et comme Nicolas adorait son oncle, il avait voulu faire comme lui.

Jouer de la guitare. "Yé... "

Et quant à parler de l'oncle Steve, mentionnons qu'il était marié à Rita Latendresse, une ex-policieère et une amie de longue date de Kim et Alexandre. Le couple Nolet-Latendresse, ou si vous préférez, Latendresse-Nolet, travaillait à la SÉCU, une agence de surveillance, mise sur pied par Rita dont elle assumait la présidence. Steve, lui, occupait le poste de vice-président principal.

Ancien punk, recyclé en P.D.G. d'entreprise et bien qu'il portât désormais complet-cravate, l'oncle Steve avait conservé une bonne part de fantaisie. Pour Nicolas, il était le modèle à suivre. Loin de s'en offusquer, Alexandre voyait d'un bon œil l'influence que le jeune homme exerçait sur son fiston.

"Papa, j'ai faim."

"On arrive bientôt, mon gars."

"Qu'est-ce qu'on mange ce soir, papa ?" Le petit avait toujours faim. Normal à son âge. Le lieutenant se revoyait à dix ans. Lui aussi avait toujours faim et Nicolas était son portrait tout craché.

Déjà d'une taille au-dessus de la moyenne, il avait les mêmes yeux gris, les mêmes boucles noires rebelles. Mais aussi et ça, ce n'était pas forcément une bonne nouvelle, la même intensité !

"Pourquoi, on ne commanderait pas une pizza, papa ?"

"Ah non, pas ce soir, mon gars. Je crains que ça ne soit pas possible. Kim est en train de nous préparer un pâté chinois. Tu aimes ça d'habitude."

"Oui mais, on en mange souvent. Tu ne trouves pas, papa ?"

Il est vrai que chez les Lemelin-Denis, le menu laissait parfois à désirer. Il y avait des crudités à volonté. Des fruits, des légumes, mais pour le reste... Kim et le lieutenant faisaient la popote à tour de rôle avec plus ou moins de bonheur.

Et comme tous deux avaient peu de temps à consacrer à la cuisine, et faut-il l'avouer, pas beaucoup de talent pour l'exercice de cet art pourtant essentiel, le poulet rôti, le saumon poché, la sauce à spaghetti et le pâté chinois étaient souvent à l'honneur.

Et pas toujours cuits à la perfection, malheureusement. Alexandre Denis, tapota affectueusement la main de son fils et lui fit une promesse.

"Demain, c'est vendredi et Kim travaille tard. On se fera venir une pizza. Ça te va ? "

"Ouf !" Une exclamation qui en disait long.

*Les enfants !* Le père reporta son attention sur la route.

Il venait de déraiper sur une plaque de glace : *Merde !*

## 8

"Alors Liliane, dis-nous ce que tu as trouvé, demanda le lieutenant.

Le sergent -détective Liliane Thomas, l'as de l'informatique de l'équipe, avait passé en revue le contenu des ordinateurs appartenant à Maxime Gélinas. Liliane était une jeune femme toute menue avec de grands yeux intelligents qui lui mangeaient la moitié du visage. Depuis qu'elle fréquentait un économiste à l'emploi de la Banque TDBC, elle avait laissé tomber le style *punkette* qui avait été sa marque de commerce.

Les mèches de cheveux, qui portaient autrefois dans tous les sens, avaient fait place à une coupe beaucoup plus conservatrice qui la vieillissait. Si bien que le lieutenant se prenait à regretter l'époque où elle se teignait les cheveux en bleu, rouge et parfois même en vert lime. Le temps, pas si lointain, où elle faisait preuve d'une spontanéité qu'elle n'avait plus tout à fait.

"Dans l'ensemble lieutenant, je n'ai rien vu de bien transcendant. Des présentations pour ses entrevues, des canevas de reportages, des trucs du genre. Cependant... il y avait un dossier encrypté qui m'a donné un peu de fil à retordre."

"Encrypté, tu dis ?"

"Et oui, lieutenant. Je ne sais pas ce que ça vaut mais... j'y ai trouvé trois noms et... Je n'ai pas très bien compris pourquoi Maxime Gélinas avait éprouvé le besoin de les mettre à l'abri des regards indiscrets." Liliane ménageait ses effets. Un comportement qui donnait envie de grincer des dents .

"Ouais et puis ? s'enquit le lieutenant, légèrement impatient.

"Bien voilà. Il y avait le nom d'un vieux professeur à la retraite, un médiéviste. Une sommité dans le domaine, à ce qu'il paraît. Puis quelqu'un d'Info-sectes. Également, le nom d'un détective privé. Des numéros de téléphones pour rejoindre ces trois personnes et c'est tout. Aucun autre détail."

"C'est tout, répéta Alexandre Denis, franchement déçu.

"Non, lieutenant. Pas vraiment."

Mais qu'avait-elle donc, la Liliane ?

D'habitude elle était beaucoup plus volubile, parfois même un peu trop. Mais ce laconisme ? Ses nouveaux liens avec la haute finance seraient-ils en voie de lui faire perdre ses moyens ? Le lieutenant ne se mêlait jamais de la vie privée des membres de son équipe, mais il y avait des limites. Pourquoi s'était-elle amourachée d'un requin de la finance ?

Alexandre Denis avait un préjugé défavorable face à tout ce qui, de près ou de loin, touchait aux chiffres. Peut-être était-ce parce qu'il n'y entendait rien et qu'il n'avait aucune intention d'y entendre quoi que ce soit.

"Il y a un autre document que je n'arrive pas à interpréter, reprit Liliane." "On dirait un code secret. Des signes cabalistiques. Un charabia incompréhensible, ma foi ! Avec une sorte de logo qui représente grossièrement un ou heu... peut-être une croix inversée."

Bon enfin, on y arrive, pensa Alexandre Denis. *C'est pas trop tôt !*

"Ou ... ça pourrait être un poignard ou une épée, avec la garde pointant vers le bas. Maxime Gélinas a apparemment scanné le tout et a jugé la chose suffisamment importante pour l'encrypter dans son ordinateur."

"Intéressant ! Et alors ? "

"Bien, j'ai demandé l'aide du Service d'informatique. Ils vont essayer d'élucider le mystère. Il y a là des gens qui sont en mesure de trouver. Vous le savez, leur équipement est tout ce qui a de plus sophistiqué, le dernier cri et..." Liliane eut une moue de mécontentement.

*Ah, c'était donc ça ! Liliane boudait.*

Récemment, elle avait réclamé un équipement informatique plus performant.

Hélas ! ce n'était pas un problème qui allait se régler de sitôt. En leur annonçant les récentes compressions budgétaires, le commandant Brière avait été catégorique. En matière de nouvelles technologies, c'était non à toute nouvelle acquisition : "Arrangez-vous avec ce que vous avez, avait-il déclaré, sans ménagement.

Le lieutenant comprenait la frustration de Liliane, sauf qu'il faudrait qu'elle s'y fasse.

Ce n'était qu'une irritation de plus qui s'ajoutait à toutes les autres. Coupures par- ci, coupures par- là. Partout, il n'était question que d'austérité. Et partout, il fallait toujours faire plus avec moins.

Même quand on avait un meurtre à résoudre.

## 9

Donc, Maxime Gélinas avait éprouvé le besoin de mettre certains renseignements à l'abri des regards indiscrets. Pour quelle raison ?

Le soir même, Alexandre sonda le terrain auprès de son épouse : "Sais -tu ce sur quoi travaillait Gélinas, ces derniers temps ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Kim fronça les sourcils.

Avant que celle-ci ne lui demande de préciser sa pensée (on ne questionnait pas impunément une journaliste chevronnée), le lieutenant se hâta de lui parler des trouvailles de Liliane Thomas. Ce qu'il n'aurait pas dû faire, évidemment. Toujours le devoir de réserve.

Mais dans cette affaire, il ne pouvait agir autrement. Il avait besoin de son éclairage. Et puis, ce n'était pas très cher payer pour avoir dans sa vie, une femme exceptionnelle. Pas vrai ?

"Hum... Ça ne me dit absolument rien... Bien qu'en y repensant, Maxime était peut-être un peu différent, le mois avant sa mort. Songeur ou... Tiens par exemple, une fois je suis arrivée à l'improviste dans son bureau. Je voulais discuter d'un angle de traitement. Il était à l'ordinateur et quand il m'a aperçue, il s'est empressé de voiler l'écran."

"Et ça t'a semblé anormal ?"

"Sur le coup, pas vraiment. J'ai tout simplement pensé que c'était personnel. Connaissant la réputation de Maxime, je me suis dit qu'il était sans doute en communication avec une maîtresse, ou je ne sais qui ? "

Le lieutenant réfléchissait.

De toute évidence, Gélinas travaillait sur quelque chose qu'il ne voulait pas que sa collègue sache. Ouais... Gélinas il était songeur, différent... Avait-il fait une découverte qui aurait pu le mettre en danger ? Certes, uniquement du côté de sa vie privée, les motifs pour tuer l'animateur-vedette ne manquaient pas. Et sur le plan des relations de travail, les raisons de vouloir qu'il disparaisse étaient bien réelles, aussi. *Alors... ?*

"Qu'est-ce qui te tracasse, Alexandre ? Les trois noms encryptés que tu as mentionnés ?"

Pas moyen de réfléchir en paix et surtout, pas moyen d'échapper à la perspicacité d'une Kim Lemelin. Le lieutenant réprima un mouvement d'irritation : "Entre autres, oui. Et puis, je me disais que Gélinas était tout, sauf facile à cerner. Très franchement, Kim, je me sens un peu à court d'idées, convint-il, finalement.

"Toi, à court d'idées, ben voyons ! Je suis certaine que tu vas faire le nécessaire pour résoudre le mystère. Mais oui, trois noms encryptés, c'est quand même étrange et je ne saisi pas bien pourquoi Maxime aurait voulu, heu... "

"Donc, tu ne vois vraiment pas ce qui aurait pu le motiver ?"

"Aucune idée. Pourquoi Maxime aurait t-il eu recours aux services d'un détective privé ? Pour des raisons personnelles ou pour... ?"

"Sans oublier, le médiéviste et Info-sectes. À quoi tout ça peut bien rimer, bon Dieu !"

"Maxime était un homme extrêmement curieux de nature. Il faut le reconnaître et... "

Le lieutenant hocha la tête : "En tout cas, Gélinas était un homme qui prenait beaucoup de précautions. Sauf, bien entendu, le jour de sa mort."

"Ah ! ça, tu peux le dire, Alexandre."

"De toute manière, ces noms encryptés méritent certainement qu'on y regarde de plus près. Ouais, dès demain, j'envoie du monde chez le détective privé et à Info-sectes."

"Et pour le médiéviste, tu fais quoi ?"

"Je m'en charge."

"Tiens donc !" Kim mima la surprise.

Alexandre pouffa : "Tu me connais, hein !"

"Un médiéviste, j'étais certaine que ça piquerait ta curiosité, fit Kim, un brin malicieuse.

"Coquine, tu savais bien que je n'allais pas rater une si belle occasion de faire un retour dans le passé, rétorqua Alexandre, riant de plus belle.

"Fouineur va !"

.....

Comme toujours quand il prenait une décision et même quand il n'en prenait pas, le lieutenant n'oubliait pas le repos du guerrier. Et voyant que la guerrière semblait pas mal d'attaque, il la prit à bras-le-corps et la porta jusqu'à leur chambre. Où il rafla tous les honneurs.

Enfin, une partie des honneurs. L'autre partie, Kim s'en chargea.

# 10

Magnus De Ladurantais, professeur d' études médiévales maintenant à la retraite, vivait avec son épouse Bérengère dans une maison victorienne tout près de l'Université McGill. Quand Alexandre Denis sonna à la porte, une vieille dame toute menue, vint lui ouvrir.

C'était Bérengère. Les présentations faites, elle le pria de la suivre à travers un dédale de corridors sombres, aux parquets bien cirés : "Mon mari est dans la bibliothèque, fit Bérengère en souriant. "Vous savez, il y passe pratiquement toutes ses journées."

Quand ils pénétrèrent dans l'antre du professeur, celui-ci, muni d'une énorme loupe, était penché sur un grimoire qu'il tentait manifestement de déchiffrer. Sa table de travail, couverte de manuscrits, trônait au milieu d'une pièce aux murs lambrissés d'étagères en chêne qui croulaient sous les livres.

Dans ce décor d'un autre temps, le médiéviste, avec sa longue barbe blanche, ressemblait en tout point à un personnage de livre de contes. On l'imaginait facilement, tentant de percer le secret du mouvement perpétuel ou de la poudre de perlimpinpin. Pour un peu, le lieutenant lui aurait donné du messire : "Bonjour professeur, je suis..."

"Mais oui, mais oui, mon jeune ami. C'est vous qui avez appelé, hier."

*Mon jeune ami !* Il y avait belle lurette qu'on ne s'adressait plus à lui de cette manière. Du coup, le lieutenant se revit en culottes courtes tentant d'expliquer au maître d'école, pourquoi il avait omis de faire son devoir d'arithmétique.

"Prendriez-vous du thé ou du café ? J'ai aussi fait des brioches, offrit Bérengère.

"Je prendrais bien un café et... une brioche si..." Alexandre Denis se tourna poliment vers le professeur qui s'empessa de renchérir : "Oui, oui... du café et des brioches ! Ça va me changer des tisanes infectes et des biscuits secs que Bérengère me force à avaler, habituellement."

Bérengère fit mine de s'offusquer : "Magnus, tu es vraiment de mauvaise foi. Mes tisanes ne sont pas infectes du tout. Et tu devrais m'être reconnaissant, mon ami. Autrement, qui se soucierait de ta santé et de ta ligne ? ajouta-t-elle en tapotant affectueusement la bedaine de son époux.

Il est vrai que le petit homme avait une rondeur suspecte autour de la taille. Il se mit à rire : "Mais oui, ma mie, tu as tout à fait raison de me surveiller !"

La maison embaumait. Il y régnait une odeur appétissante de pâtisseries tout droit sorties du four. Le couple était charmant et le lieutenant éprouvait une sensation de bien-être dans cet intérieur désuet, mais tellement accueillant.

"Qu'est-ce qui vous amène chez-moi, mon petit ?"

Le lieutenant sourit au vieillard. À passé quarante ans et du haut de ses six pieds-trois pouces, le lieutenant n'était pas du tout certain de correspondre au qualificatif de "mon petit". *Mais c'était sympathique !* : "Professeur, vous avez sans doute entendu parler de la mort de Maxime Gélinas, et..."

"Mais oui, mais oui. Quelle triste affaire !"

"Nous avons trouvé votre nom dans son agenda, alors..."

"En effet, il est venu me consulter à deux ou trois reprises. La première fois, il voulait que je lui parle des bâtisseurs de cathédrales." Le savant se lança alors dans une description élaborée de cette époque glorieuse de l'architecture religieuse.

Érudit, il l'était le Magnus ! Et avec ça, intarissable ! Le savant s'apprêtait à aborder la question des alchimistes et de la quête de la pierre philosophale quand le lieutenant, qui n'en demandait pas tant, se risqua à l'interrompre poliment : "Euh... professeur si vous permettez... Lorsque Maxime Gélinas a repris contact avec vous, que voulait-il exactement ?"

"Il m'a questionné sur l'Ordre des Templiers. Il voulait tout savoir. À quel moment, cet ordre s'était formé et de quelle manière. Il demandait des détails sur Jacques de Molay, le dernier grand maître de l'Ordre, mis à mort avec une cinquantaine de chevaliers en 1314, par Philippe le Bel ou si vous voulez, Philippe IV. Vous voyez ? "

Ce que le lieutenant ne voyait pas, c'était où Maxime Gélinas avait voulu en venir avec cette ligne de questionnement. Qu'est-ce qu'un journaliste spécialisé dans les questions de politique internationale, nationale et québécoise avait à voir avec Jacques de Molay, grand Dieu ! ?

En quoi le discours du docte professeur, si passionnant fut-il, justifiait que le principal chef d'antenne d'une émission d'affaires publiques vienne le consulter à trois reprises ? Alors, que pouvait bien chercher Maxime Gélinas ?

"Ah oui, et il a voulu que je lui parle de Gilles de Rais."

"De Gilles de Rais ! Vous en êtes certain, professeur ?"

"Je dois dire que j'ai été surpris de son intérêt pour ce sombre personnage !"

Puis se méprenant sur le sens de la question, le vieux prof crut bon préciser : "Vous savez, Gilles de Rais, ce compagnon de Jeanne d'Arc, maréchal de France qui après s'être retiré dans ses terres, s'adonna à l'alchimie et à la magie noire. On lui attribue la mort de centaines d'enfants. Curieux, n'est-ce pas, que Maxime Gélinas... "

Alexandre Denis n'avait nul besoin qu'on lui rappelle qui était Gilles de Rais. Mais par respect pour le vieillard, il n'en laissa rien paraître : "Professeur, vous a-t-il dit pourquoi il s'intéressait autant à ce triste sire ?"

"Il ne m'a donné aucune explication. D'ailleurs, pas plus sur Gilles de Rais que sur les autres thèmes que nous avons abordés. Et franchement, je n'ai pas osé lui en demander, fit le vieil homme sans en dire davantage.

*Pas osé !*

Le lieutenant pensait, qu'au contraire, quand on débarque chez-vous, à trois reprises, pour profiter de votre érudition, on est parfaitement en droit d'exiger des explications. Alors, pourquoi, Magnus De Ladurantis n'avait-il pas osé ?

De deux choses l'une, se dit-il, ou bien Gélinas l'avait intimidé d'une façon quelconque, ou bien le savant possédait un tact et une discrétion à toutes épreuves.

"Quel effet vous a fait Gélinas quand vous l'avez rencontré ? Paraissait-il inquiet ou... "

"Il m'a paru avide d'en savoir plus. Inquiet ?... Mmm ... vaguement fébrile, peut-être."

*Tiens, tiens, tiens ! Vaguement fébrile.*

Le temps filait et c'est à regret que le lieutenant prit congé : " Professeur, je vous remercie infiniment pour m'avoir consacré ces deux heures fort éclairantes. Si vous me le permettez, j'aurai peut-être d'autres questions à vous poser, éventuellement. Et je... "

"Vous pouvez revenir quand vous voulez, mon jeune ami."

Visiblement, le vieil homme se plaisait en compagnie d'Alexandre Denis, lequel, soit-dit en passant, était plutôt "bon public".

"Soyez assuré que je me prévaudrai de votre généreuse invitation, professeur."

"Bien, bien ! Et nous pourrons, à nouveau, goûter aux brioches de Bérengère, rétorqua le vieillard, tout réjoui d'avoir une autre occasion pour se délecter de brioches. D'ailleurs, c'est ce qu'il avait fait pendant qu'il discourait sur les templiers, Gilles de Rais et tout le reste. La preuve, il ne restait plus une seule brioche sur le plateau.

En prenant congé de ses hôtes, le lieutenant pensa que, enquête ou pas, il aimerait bien revoir le couple pour leur présence réconfortante, et faut-il l'avouer, pour les délicieuses brioches préparées par la douche Bérengère.

Oui, il reviendrait et pourquoi pas avec Kim. Il était certain qu'elle serait séduite par ce couple tout à fait étonnant.

# 11

"Aucune nouvelle du détective privé ? demanda le lieutenant.

"On a laissé plein de messages à son bureau et sur son cellulaire. Aucun retour d'appel et il n'est n'est pas chez-lui, non plus. Et c'est pas parce qu'on a pas essayé. On a tenté de le rencontrer à plusieurs reprises. Rien à faire, répliqua Régimbald.

"Il n'est manifestement pas là ! Peut-être qu'il est parti en vacances dans le sud. Ou peut-être qu'il travaille sur une affaire qui le force à s'absenter de Montréal ? hasarda Lambert.

"Mouais... " Alexandre Denis avait réuni son équipe, histoire de faire le point sur les démarches entreprises, et à en juger par la mollesse de certaines réponses, les résultats n'étaient pas fameux : "Et le gars d'Info-sectes, je suppose qu'il était absent, lui aussi ? demanda-t-il, légèrement agacé.

"Pas du tout. Jérémie Ladouceur nous a reçu très aimablement. Sauf qu'il n'avait pas grand-chose à nous apprendre. Mis à part le fait que Gélinas voulait qu'il lui parle en long et en large de l'Ordre du Temple solaire."

"Ah, oui ? L'OTS ! L' Ordre international Chevaleresque de Tradition Solaire, si je ne m'abuse."

"Vous ne vous abusez pas, lieutenant."

"Ça fait déjà un bon moment que cette secte a été dissoute et... "

"Ben oui, lieutenant. C'est arrivé dans les années quatre-vingt- dix, après les suicides collectifs, les assassinats en France, en Suisse et au Canada."

"Oui, ça je le savais, figures-toi, Régimbald, fit le lieutenant, de plus en plus agacé.

Et pour faire bonne mesure, il ajouta : "Et c'était un groupe néo-templier fondé en 1984 à Genève par un dénommé Luc Jouret et un autre, Jo di Mambro. Mais cela dit, on en fait quoi ?"

"Ben, c'était une drôle de patente à gosses, en tout cas, lieutenant !" Régimbald s'était exprimé en termes "choisis" comme d'habitude, mais n'avait rien de précis à ajouter.

Le lieutenant haussa les épaules. Puis il se tourna vers Liliane Thomas qui semblait avoir quelque chose à raconter, elle : "Et toi Liliane, je constate que tu as parlé aux gens du service informatique pour le texte encrypté dans l'ordinateur de Gélinas."

"Oui, lieutenant et ils n'arrivent pas à le traduire. Selon eux, c'est un mélange de sanskrit et de..." Se méprenant sur les mines ahuries de quelques-uns de ses collègues, Liliane expliqua :

"Le sanskrit est la langue classique de la civilisation brahmanique en Inde. Et dans le texte, c'est amalgamé à des hiéroglyphes. Vous savez, les signes qu'on retrouve dans les anciennes écritures égyptiennes. Bref, c'est un salmigondis pratiquement impossible à interpréter. Un code tellement abscons que..."

"Salmigondis ! Abscons ! ça rime avec con ! ricana Régimbald.

Décidément, Régimbald poussait la sottise un peu loin. Et on eut dit que, quand Liliane Thomas parlait, c'était pire encore. Surtout lorsque, sans penser à mal, celle-ci utilisait un langage recherché. Il se trouvait, qu'en plus d'un bac en informatique, Liliane détenait un diplôme en littérature comparée et du point de vue de Régimbald, elle pétait plus haut que l' trou !

"Régimbald, te fais pas plus bête que t' es ! Ça va bien faire tes conneries." Celui qui venait d'admonester cet idiot de Régimbald, c'était Duclos ! Les autres se retournèrent, médusés.

La perspective de la retraite est-elle en train de le transformer, celui-là ? Il faut dire que Duclos était du "type pitbull". Il devait même y en avoir parmi ses ancêtres. Vindictif, boudeur et envieux, Duclos, malgré ses capacités indéniables d'enquêteur, n'avait jamais brillé par la subtilité de ses remarques. Alors, qu'il fasse la leçon à Régimbald, c'était quasiment renversant !

"Puis-je terminer ? demanda Liliane Thomas, faisant de louables efforts pour garder son calme. Le lieutenant en eut pitié et lui fit signe de continuer, tout en jetant un regard peu amène du côté de Régimbald. Ce dernier comprit qu'il avait intérêt à se la fermer. Du moins, jusqu'à nouvel ordre.

"Bon, au Service d'informatique, on nous conseille de faire appel à un linguiste, reprit Liliane Thomas. "Oh ! et pour le logo, ils affirment que c'est la représentation d'une épée. Moi, je ne partage pas leur opinion. Mon interprétation personnelle est... "

"S'il te plaît, Liliane, l'interrompit fermement le lieutenant, fais-moi une copie du rapport. Nous verrons ce que l'on peut en tirer." À ce stade de l'enquête, les interprétations personnelles, même bien articulées, Alexandre Denis préférait s'en passer. "Et incidemment, continua-t-il, j'ai rencontré le médiéviste. Peut-être pourra-t-il nous aider. C'est un type hyper renseigné et si lui ne peut pas, je suis persuadé qu'il trouvera quelqu'un qui sera en mesure de le faire."

Pour le bénéfice de ses collègues, Alexandre Denis résuma sa rencontre avec le très peu banal Magnus De Ladurantais. Les autres l'écoutaient, les yeux écarquillés. Pour la plupart d'entre eux, le personnage qu'il décrivait, était le vestige d'une époque qui sentait le camphre et la boule à mites.

On n'en fait plus des comme ça, aujourd'hui ! lisait-on dans les regards.

"Mais qu'est-ce que Maxime Gélinas pouvait bien foutre chez un médiéviste ? C'étaient pas des dossiers qu'il avait l'habitude de couvrir, pourtant. Le moyen-âge, c'était pas son truc. En plus de ça, il le faisait en cachette. Alors pour moi, on tient peut-être là, une piste sérieuse, fit Régimbald. Le sergent- détective était souvent grossier, mais il avait du flair et était loin d'être bête.

Constatant que le vent tournait en sa faveur, Régimbald s'enhardit : "... parce que du côté de sa vie personnelle, c'est plutôt mince. Bon, il n'était pas parfait, mais je vois mal pourquoi on aurait voulu le tuer parce qu'il était un chaud lapin et que... "

Liliane Thomas l'apostropha : "Oh ! toi, on sait bien, tu vas défendre les chauds lapins, c'est évident."

C'était une allusion, très peu subtile, aux habitudes de coureur de jupons de Régimbald. Et pas du tout faite sur un ton blagueur. Liliane Thomas cherchait la bagarre. Et à voir la mine de Régimbald, il était à parier que, si c'était la guerre qu'elle voulait ... et bien, elle l'aurait et d'aplomb.

Sans doute désireuse d'éviter une querelle indigne d'enquêteurs chevronnés, la sage Marie Garneau se hâta de faire diversion : "Chose certaine, dit-elle, Gélinas n'a pas été tué pour son argent. Dans son testament, tout le monde y trouve son compte. Les enfants héritent de ses placements qui sont considérables et sa veuve, Laurence Dumoulin, conserve le condo de luxe en plus de l'intérêt sur les placements. Ce qui n'est pas rien, non plus !"

Lambert allait dans le même sens : "Gélinas avait de l'argent de famille en plus d'un salaire annuel avoisinant le million. Même que son ex-femme, l'actrice Mylène Verreault, récupère quelques sous, elle aussi. Et quand je dis quelques sous... je m'en contenterais volontiers. Un petit trois quarts de million, ça met du beurre sur les épinards !"

Lambert ponctua son commentaire d'un sifflement d'envie. Non pas parce qu'il aimât les épinards, mais il était clair, qu'en tant que père de quatre enfants, il aurait trouvé le moyen d'utiliser un pareil magot de façon très judicieuse : "Alors, poursuivit-il, si l'argent n'est pas en cause, la jalousie peut-être ? Mais... j'ai plutôt tendance à pencher pour la filière ésotérique."

"Ne nous emballons pas, intervint Alexandre Denis. "La filière ésotérique, comme tu dis Lambert, c'est une piste. Mais pas la seule. Raison de plus pour mettre le grappin sur le détective privé. Lui pourra peut-être nous renseigner sur le caractère clandestin des dernières démarches de Gélinas. Trouvez-le moi." Le chef-enquêteur avait pris le ton "décidé" des jours de grandes manœuvres.

Ça voulait dire, assez de blabla.

## 12

Le détective privé demeurait introuvable. Et le temps passait, passait. Et toujours rien.

C'était tout de même étrange, cette absence prolongée.

Et le lieutenant commençait à en avoir assez. Que foutaient donc les membres de sa glorieuse équipe, mis à part avoir la face longue ? Un beau jour, bien déterminé à aller au fond des choses, il décida de crever l'abcès : "Concernant Lamontagne, que se passe-t-il exactement ? Quelqu'un peut me le dire ?" Le ton n'était pas aimable.

"Lieutenant, qu'est-ce qu'on peut faire de plus ? À moins de forcer sa porte, le type n'est tout simplement pas là, tenta d'expliquer Régimbald.

"Tu parles d'une réponse ! Il doit bien avoir quelqu'un qui sait où il se cache, non ? Une épouse, une ex-épouse, une maîtresse, des parents ? Avez-vous questionné les voisins ? Vérifié auprès des compagnies d'aviations, des agences de voyages, des... "

"D'abord le type vit seul. N'a jamais été marié. Pas de liaison connue non plus. Puis pour le reste... les avions et tout, on n'a pas trouvé d'indices dans un sens ou dans l'autre. " Régimbald tenait bon, malgré l'orage qui pointait à l'horizon.

"Pas trouvé d'indices dans un sens ou dans l'autre ? Formidable ! Magnifique ! Sensationnel ! Faut-il que je vous tiennne la main en plus de ça ? " S'ensuivit une série de remarques peu flatteuses proférées par un lieutenant excédé et d'une rare agressivité envers ses collègues. Lesquels, il faut en convenir, manquaient d'enthousiasme depuis un certain temps.

Un "je m'en foutisme" saisonnier sans doute. Mais ce n'était pas une excuse : "Et ne venez surtout pas vous plaindre du manque de ressources. Ça ne prend pas avec moi. Remuez-vous, bon Dieu ! On dirait que vous vous êtes tous donné le mot pour dormir au gaz." Ça faisait déjà quelques jours que le lieutenant avait envie de "péter une coche". Bien voilà, c' était fait.

Un silence consterné et légèrement réprobateur accueillit cette sortie, pour le moins, intempestive. Ils étaient tous là, les "anciens", Blondin, Duclos, Garneau, Lambert, Ménard, Thomas et Léo Nguyen le "petit nouveau", à se demander pourquoi le chef ne tenait pas compte du fait que tout le monde était sur les rotules et...

... qu' il faisait un temps de chien. Qu'il y avait d'autres enquêtes en cours. Qu'en hiver, les drames qui se terminaient en bains de sang étaient encore plus fréquents que d'habitude, et qu'en plus, comme si ce n'était pas assez, la Fraternité était au prise avec une autre affaire d'itinérant tué par des agents. Les médias s'en donnaient à cœur joie. C'était la faute à qui ou à quoi ?

Et une fois de plus, on mettait le focus sur les agissements de la police et cette bavure, si tant est que c'en soit une, rejaillissait sur l'ensemble des forces de l'ordre.

Somme toute, rien pour pousser des cris de joie et... *franchement, le lieutenant aurait pu faire preuve d'un peu plus de compréhension et d'empathie...*

Le premier à briser le silence fut Léo Nguyen : "Lieutenant, fit-il, nous ne sommes pas parfaits, mais il me semble que nous devrions collectivement être prudents dans nos réactions, faire preuve d'un peu plus de tolérance les uns envers les autres, et..."

*Oups ! Et ben dis donc, le p'tit nouveau y allait fort.* Quand il avait dit "collectivement", pas de doute, il visait surtout le lieutenant, Alexandre de son prénom. Face aux regards éberlués de ses camarades, le p' tit nouveau se tut brusquement. N'empêche que son audace eut tout de même pour effet de redonner au lieutenant le sens des proportions. Bon d'accord, il avait dépassé la mesure. Y aurait-il un Brière qui sommeillait en lui ? *Nan, aucun danger ...*

Parce que lui au moins, il se remettait en question de temps à autre, alors que Brière ne le faisait jamais ! En homme intelligent, Alexandre Denis donnait raison à Nguyen, mais pas au point de se faire hara-kiri publiquement pour une petite crise de rien du tout.

*D'autant qu'elle était justifiée, pas vrai ?*

"Bon, reprit-il d'un ton plus modéré, pour le détective privé, vous savez ce que vous avez à faire, alors faites-le."

Ensuite, il passa aux autres sujets à l'ordre du jour. Il ne revint pas sur les propos de Nguyen. Il n'allait tout de même pas lui dire merci, en plus de ça.

.....

Quand il se retrouva dans son bureau, seul avec sa solitude, Alexandre Denis repensa à "l'effet Nguyen". L'idéalisme du jeune policier lui plaisait. Mais il faudrait qu'il apprenne à se blinder le jeunot. Il avait du potentiel. Pas mal du tout le jeune homme, même s'il était un peu, beaucoup, moralisateur. Une nouvelle génération de policiers ? Peut-être...

Avec sa double scolarité en théologie et en psychologie, Nguyen était en quelque sorte un pionnier au sein des forces policières. En tout cas, au SPVM, des théologiens de formation, il n'en pleuvait pas des masses ! À dire vrai, il n'y en avait pas du tout.

Et grâce à lui ou plutôt à cause de lui, ses camarades étaient plus ou moins forcés de s'adonner à des exercices de casuistique, aux antipodes de leurs préoccupations quotidiennes. Pour Duclos et Régimbald, cette gymnastique intellectuelle représentait un véritable supplice. Et en y repensant bien, pour le lieutenant et les autres, ce n'était pas du tout cuit, non plus.

Résoudre des cas de conscience n'était pas leur fort. Enfin pas vraiment leur fort... Donc, quel était le véritable impact de l'arrivée de Nguyen dans l'équipe ? Une révolution ? Quand même pas. On ne brassait pas la cage aussi facilement dans la police. Non, bien sûr que non. C'était plutôt une évolution lente des mentalités.

Un vent de fraîcheur...

La présence de Léo Nguyen ne pouvait qu'aider tous les membres de l'équipe. Les obliger à aiguiser la justesse de leurs raisonnements, à peaufiner leurs déductions. Après tout, l'élévation de la pensée n'avait jamais tué personne.

Le lieutenant était un homme ouvert aux changements et ce, même si ça l'obligeait à surveiller son propre comportement. *Oui, même si...*

# 13

À la télévision d'état, on avait finalement trouvé un remplaçant pour faire équipe avec Kim Lemelin. Du coup, le type devenait le principal chef d'antenne de **Télescope**.

Il s'appelait Réjean Laurin et venait du secteur privé. On était allé le chercher chez la concurrence. Pourquoi ? Une question qui fut abondamment soulevée dans l'ensemble de la presse. N'y avait-il personne, à la télévision d'état capable, de prendre la relève ?

À dire vrai, ce choix avait été dicté par les circonstances entourant la mort de Maxime Gélinas. Dans la boîte, on ne s'était pas bousculé au portillon pour prendre sa place. Comme on ignorait qui l'avait assassiné et pourquoi, personne n'avait envie d'être soupçonné d'avoir voulu sa mort.

Un vent de malédiction soufflait au sein de l'auguste institution. Même que, certains des candidats approchés, craignant d'être à leur tour victimes d'un meurtre, avaient tout simplement refusé l'offre, pourtant alléchante. La direction avait compris le message et avait fait à Réjean Laurin, une "offre qu'il ne pouvait refuser".

Cette nomination soulevait également une autre importante question. Pourquoi ne pas avoir gardé Kim Lemelin comme principal chef d'antenne ? Seule à la barre de l'émission pendant des semaines, l'animatrice avait brillamment relevé le défi. Et ne voilà-t-il pas qu' encore une fois, elle était reléguée au second plan ! Elle redevenait le faire-valoir d'un grand homme !

Beaucoup y virent une forme de désaveu des compétences féminines. ***Du sexisme crasse !*** Dans la presse écrite, les féministes, de tout acabit, montèrent aux barricades.

***Tous des machos, les grands patrons de cette fichue boîte. Et payés par nos taxes, en plus !***

Ces protestataires (elles et ils) n'étaient pas les seuls à s'indigner. D'autres le faisaient encore plus violemment. Il suffisait de jeter un coup d'oeil sur ce qui s'écrivait sur Twitter et Facebook pour s'en rendre compte.

.....

Bien que n'étant pas sur les réseaux sociaux, *Dieu l'en préserve !* Alexandre Denis faisait partie du chœur des mécontents. Comment osait-on traiter sa Kim adorée avec autant de désinvolture ?

Or, la principale intéressée se montrait étrangement indifférente à ce traitement d'une injustice flagrante. On eut dit que ça ne la concernait pas. Le lieutenant s'en étonna : "Qu'est-ce qui se passe avec toi, Kim ? Je ne te reconnais plus. Je sais pertinemment que tu rêvais d'avoir la place de choix dans l'émission. Et tu le mérites amplement. Alors ?"

Kim posa sur son époux un regard empreint de sérénité. Et ce fut en souriant qu'elle lui apprit une nouvelle qui le jeta par terre : "Mon amour, je suis allée voir le gynécologue aujourd'hui et... "

"Non ! Tu... ? "

"Eh oui, je... ! Je suis enceinte. Hourra !"

"Mon p' tit lapin en chocolat, ma belle Kimou d'amour, tu ne peux pas savoir à quel point je suis heureux !" Alexandre souleva sa femme de terre et la fit tourner dans ses bras. Tous deux riaient et pleuraient en même temps. C'était à la fois cocasse et très touchant.

"Nos efforts sont enfin récompensés. Yé ! s'écria Alexandre.

"Ah ! parce que pour toi, c'était pénible à ce point-là, plaisanta Kim, la mine faussement déconfite.

"Mais non, mon amour ! Tu sais parfaitement ce... ce... que j'ai... vou...voulu dire." Le lieutenant était tellement heureux qu'il en bégayait de joie. À la vérité, tous deux désiraient ardemment avoir des rejetons et au bout de quatre ans de vie commune, ils commençaient à désespérer.

Ils avaient même envisagé la grossesse in vitro.

Mais les médecins, affirmant qu'il n'y avait rien qui clochait chez Kim, leur avaient conseillé, la patience. Comme la patience n'était pas une des grandes qualités de Kim, la jeune femme s'était beaucoup inquiétée. À trente six ans, elle estimait que le temps, qui lui était dévolu pour enfanter, s'enfuyait à grands pas. Certes, avec l'avancement de la science, des miracles se produisaient.

Désormais, des femmes de soixante ans et plus donnaient naissance à des bébés. Des cas rares, fort heureusement ! Kim Lemelin ne voulait pas de ce genre de miracle. Elle était prête pour la maternité. *Ici et maintenant*. Et ne voilà-t-il pas que son rêve se réalisait enfin.

.....

"C'est Nicolas qui va être ravi d'apprendre la nouvelle, remarqua Alexandre.

En effet, le fiston ne cessait de leur seriner qu'il voulait avoir des frères et sœurs : "J'en ai assez d'être le seul à être grondé, répétait-il, avec une mauvaise foi évidente.

"Un bébé dans une maison, ça bouscule une existence ! Nico va peut-être déchanter quand il entendra ses pleurs, répondit Kim, en pensant à ses deux plus jeunes frères, des jumeaux qu'elle avait beaucoup "catinés" quand ils étaient tout petits.

Et elle avait trouvé ça amusant. N'empêche qu'elle était bien consciente des bouleversements que causaient les bébés dans une maisonnée. Nicolas lui, n'avait pas l'habitude de partager l'attention des adultes. Comment réagirait-il ?

Kim n'osa pas formuler ses doutes. Ce n'était pas le moment de jouer les pisse-vinaigre : "Le médecin me recommande d'arrêter de travailler au cinquième mois de ma grossesse, fit-elle. "Il trouve ça plus prudent, à cause de mon âge. Ce qui revient à dire qu'il ne me reste que quelques semaines de travail."

"Youpi !" Alexandre esquissa quelques pas de danse et émit des cris de joie très peu dignes d'un chef- enquêteur au SPVM.

"Alors, tu comprends, pourquoi je me fiche éperdument de ce qui m'arrive dans la boîte. Ça n'est plus une priorité pour moi. Et puis, il n'y a pas que la télévision d'état au monde !"

Le lieutenant reconnaissait bien là sa Kim.

Indépendante, volontaire et optimiste, elle ne s'avouait jamais vaincue. Une femme faite sur mesure pour lui. Lui, le blasé, le cynique. Sans doute par déformation professionnelle, il avait la critique facile et son moteur principal était souvent la méfiance. Si bien qu'il voyait en Kim la bouffée d'air frais dont il avait parfois désespérément besoin.

Et quelque chose lui disait qu'il en aurait besoin plus que jamais de "sa bouffée d'air frais" dans les semaines à venir. Parce qu'il le pressentait, l'enquête autour de la mort de Maxime Gélinas n'allait pas être de tout repos.

# 14

Ce fut, muni de la copie du mystérieux texte trouvé dans l'ordinateur de Gélinas, que le lieutenant Denis retourna chez son médiéviste préféré. Et Magnus De Ladurantais le reçut avec autant d'affabilité que la première fois.

Quand le savant eut pris connaissance du gribouillis sur lequel, Liliane Thomas et les as de l'équipe de techniciens en informatique du SPVM s'étaient escrimés, il s'écria : "Pardi ! jamais vu ça, un pareil amalgame. Du sanskrit avec des hiéroglyphes ! Ma parole, on dirait que celui ou celle qui a pondu ça souffre de dysgraphie ou pis encore de schizophrénie. J'en perds mon latin."

Content de sa blague, un peu facile disons-le, le professeur rit doucement. Voyant qu'elle n'éveillait aucun écho chez son vis-à-vis, le vieil homme se ressaisit : "Bizarre autant qu'étrange cette démarche ! On dirait qu'il y est question d'un événement quelconque, du moins c'est ce que j'en comprends."

"Mais alors, professeur ? "

"Écoutez, mon jeune ami, je ne suis pas en mesure de déchiffrer ce texte avec exactitude. Selon moi, il s'agit d'un message... heu... d'une invitation, peut-être. Quelle en est la teneur exacte ? Je m'en voudrais de vous induire en erreur. Mais, je connais quelqu'un qui pourra vous éclairer. "

"Ah, oui vraiment !"

"Mais oui, mon ami. Le professeur Bilottas, un éminent sémiologue et linguiste hongrois. Il est présentement à Montréal pour donner une série de cours à l'université. Il est quelqu'un de très bien."

Magnus De Ladurantais expliqua alors qu'il avait rencontré le professeur Bilottas à maintes reprises dans des séminaires internationaux et... : "Nous sommes toujours restés en contact. Je suis certain qu'il se fera un plaisir de vous rencontrer. Laissez-moi lui passer un coup de fil."

.....

Le lieutenant avait deux heures à tuer avant sa rencontre avec le professeur Bilottas. Deux heures qu'il choisit de passer en compagnie de son nouvel ami, Magnus De Ladurantais. Celui-ci eut alors tout le loisir de parler de l'époque des bâtisseurs de cathédrales, de la vie des moines et de celle du peuple en ces temps reculés. Il fut également question des alchimistes et de la pierre philosophale.

Le vieux professeur était inépuisable. Il parla des nombreux romans de chevalerie qui racontaient l'histoire des chevaliers du roi Arthur partis à la recherche du Saint-Graal. Les Chevaliers de la table ronde. Lancelot du Lac élevé par la fée Viviane et qui s'était épris de la reine Guenièvre, femme du roi du roi Arthur.

Magnus De Ladurantais, le conteur, possédait l'art de redonner une nouvelle vie à tous ces personnages légendaires. Vint un moment où le savant fit une pose, histoire de reprendre son souffle. Le lieutenant, qui n'avait pas vu le temps passer, revint à la dure réalité. L'enquête.

Lors de sa première visite chez le médiéviste, il avait omis de soulever un point. Fondamental pourtant. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Lui, qui tout récemment encore, faisait la leçon aux autres... : "Professeur, dit-il, quand Maxime Gélinas est venu vous consulter, a-t-il pris des notes ou enregistré vos propos ?"

"Aucunement, mon ami. Aucunement. Il écoutait, c'est tout. Je m'en suis étonné. Il m'a simplement dit qu'il avait une excellente mémoire, répondit le vieil homme, la mine songeuse.

"Ah ! bon. " Le lieutenant s'abstint de tout autre commentaire. D'ailleurs qu'aurait-il pu ajouter ? Rien, absolument rien. Apparemment, Gélinas ne désirait laisser aucune trace de son passage chez Magnus de Ladurantais. *Curieux, tout de même ! Très curieux...*

D'ailleurs, les enquêteurs n'avaient rien trouvé dans les dossiers personnels de l'animateur-vedette concernant la teneur de ses rencontres avec le savant. Rien qui rappelait de près ou de loin, les connaissances qu'il était venu chercher chez-lui. *Que craignait donc, le chef d'antenne ?*

Le lieutenant en était là dans ses réflexions, quand...

"Ah ! Voilà ma chère Bérengère avec du café et des brioches. Merci ma chérie."

Bérengère, toute guillerette, s'avavançait avec son chariot couvert de pâtisseries aux odeurs de cannelle, de chocolat et de caramel chauds. Refuser de partager le goûter du vieux couple eut été malséant. Le lieutenant qui s'était pourtant promis de ne plus bouffer de sucreries, *passé quarante ans, fallait y aller mollo*, avait un prétexte tout trouvé pour succomber à la tentation.

Et il succomba. Deux tasses d'excellent café et trois brioches plus tard, il prit congé de ses aimables hôtes. Y a pas de doute, le lieutenant avait "la dent sucrée" !

# 15

Le professeur Bilottas n'était que de passage à Montréal et ça paraissait. À l'université, il occupait un local, qu'on pouvait, sans se tromper, qualifier d'anonyme. Quelques étagères avec, bien sûr, les inévitables livres de références. Sur son bureau, un ordinateur portable, un téléphone et une pile de travaux d'étudiants à corriger.

Rien ne témoignait de l'homme qu'il était. Exception faite de la photographie d'une femme et de deux adolescents placée bien en vue à côté du téléphone. Sans doute sa femme et ses enfants, pensa Alexandre Denis.

Âgé d'une cinquantaine d'années environ, le linguiste était physiquement aussi différent que l'on puisse être de son collègue Magnus De Ladurantis. Un colosse ! La mèche rebelle et la mâchoire énergique. Il se dégageait de sa personne une telle force, qu'en le voyant, on imaginait un ancien joueur de foot plutôt qu' un prof d'université.

Après les politesses d'usage, Alexandre Denis entra dans le vif du sujet. Son temps était précieux et visiblement, celui du professeur Bilottas l'était aussi. Quand il eut pris connaissance du texte, le savant confirma immédiatement que le message était bien composé d'un amalgame de sanskrit et d' hiéroglyphes.

Cependant, un détail parut l'intriguer. Les caractères en sanskrit provenaient de la langue des Veda, une forme archaïque du sanskrit : "Très inusité ! fit-il. Vous savez lieutenant, les quatre Veda remontent très loin dans le temps, 1800 ans avant J.C."

"Ah ! bon, et en quoi consistaient-ils ?"

"Ce sont des recueils, de psaumes, de prières, de formules incantatoires, attribués à la révélation de Brahma qui se rapportent au sacrifice et à l'entretien du feu sacré. Je... "

*Brahma. L'un des principaux dieux en Inde. Le dieu à quatre bras et quatre têtes.*

Prétendre que le lieutenant était expert en philosophies orientales eut été nettement exagéré. Oui, pour Brahma, les yogis, les mantras et la méditation transcendante, mais ses connaissances s'arrêtaient à peu près là. Non pas que le sujet le laissât froid, mais le temps lui manquait pour s'y intéresser davantage. Peut-être quand il prendrait sa retraite, *qui sait ?*

Heureusement pour lui, le professeur Bilottas lui évita d'étaler ses lacunes en poursuivant :

"Ce qui me surprend, fit le linguiste, c'est qu'on utilise ce langage pour pondre un message d'une banalité à pleurer. Très peu de personnes choisissent cet idiome pour s'exprimer. Moi-même, je ne le fais pas et mes collègues linguistes, non plus. Je ne vois vraiment pas qui songerait à... et puis jumelé avec des hiéroglyphes, alors là, je suis médusé !"

"L'auteur de ces lignes possède donc une culture, disons... obsolète ?"

"Ah ! pour ça, oui. Mais bon, je ne vais pas vous faire languir davantage et permettez que je vous traduise le... : *RENDEZ-VOUS À L'ENDROIT HABITUEL POUR UNE CÉLÉBRATION TOUTE SPÉCIALE. TENUE DE RIGUEUR, S.V.P.*"

"C'est tout !?"

Le lieutenant était perplexe, presque déçu. Des hiéroglyphes et des signes védiques ! Tout ça pour ça ! *Il y a vraiment du monde qui a du temps à perdre.*

"Et bien oui, lieutenant, c'est tout. J'espère que cela vous aide. Moi, je me borne à déchiffrer mais vous, j'imagine que vous devez pousser beaucoup plus loin, n'est-ce pas ? "

"En effet professeur et ma foi, je ne sais vraiment pas où ça nous mènera !"

"Je présume que l'auteur de cette invitation ne fait pas référence à un match de boxe ou à une

vente aux enchères. Autrement pourquoi se donner autant de peine ? Il est donc permis de penser qu'il s'agit d'une occasion très solennelle. Qu'en pensez-vous lieutenant ?"

Bilottas avait le regard aigu de quelqu'un à qui on ne la fait pas . Et il était évident, qu'il comptait sur le lieutenant pour lui fournir la clé du mystère.

Un policier-enquêteur devrait bien avoir une petite idée, pas vrai ?

Et bien, non, le lieutenant n'avait aucune idée. Ni petite, ni grande. Car, pas plus que le linguiste, le policier ne trouvait d'explication à un exercice aussi futile que prétentieux. Une invitation en sanskrit avec des hiéroglyphes, tout le monde en envoie quotidiennement, voyons !

"Le message parle d'une occasion toute spéciale, ouais... Dites-moi, professeur, selon vous, quel type d'individu peut s'amuser à faire un pareil exercice ?"

"Il semble que l'on s'adresse à un petit groupe trié sur le volet. Les gens en mesure de décoder un tel message, ne courent pas les rues." Bilottas n'avait pas répondu directement à la question.

Il hésita, puis... : "Écoutez lieutenant, je ne suis pas psychologue, mais j'ai l'impression que la personne qui a écrit ce mot souffre d'un besoin maladif de faire de l'épate. Et à mon humble avis, cette démarche frise la mégalomanie ou encore, une sorte de besoin de rituel. Très, très étrange !"

"Donc, ce ne serait pas simplement par jeu. Croyez-vous qu'il s'agisse de quelqu'un d'instable ?" Avidé de réponses, le lieutenant entraînait Bilottas dans une ronde de suppositions délicates et disons-le, inconfortables. Un linguiste n'étant pas nécessairement un psychiatre. Mais le professeur ne lui avait-il pas tendu une perche avec son histoire de mégalomanie et de...

"Instable, je ne saurais dire, lieutenant. Une forme de délire peut-être ?" Bilottas se prêtait généreusement au jeu des hypothèses mais il était manifeste qu' il n'était pas dans sa zone de confort.

"Et les gens auxquels ce message est destiné, qui sont-ils ? Le seul fait d' être en mesure de déchiffrer ce message, donne à penser que... qu'il faut posséder une bonne connaissance de... ?"

Le lieutenant avait du mal à être cohérent. À quoi rimait tout ça ?

Le moyen-âge, Gilles de Rais et puis ce message sibyllin ! Il croyait pourtant avoir tout vu, tout entendu mais ça, c'était de l'inédit. *Tenue de rigueur ! Mais pour quel événement grand Dieu ?*

"Vous savez lieutenant, la teneur de l'invitation est plutôt élémentaire. Il se peut que nous soyons en présence d' un code qui ne nécessite qu'une bonne mémorisation de certains signes, préalablement convenus à l'avance. Seul l'auteur du code doit pouvoir maîtriser suffisamment le langage."

Alexandre Denis eut un soupir de soulagement. Il avait craint de devoir demander aux membres de son équipe, déjà pas très en forme, de se mettre en quête d' experts en langage védique. Il voyait mal Duclos ou Blondin se dépatouiller avec ça, alors, qu'ils n'étaient même pas fichus de trouver un simple détective privé : "Somme toute, ce n'est pas si sorcier que ça ! C'est bien que vous me laissez entendre, professeur Bilottas ?"

"Ah ! je n'irais pas jusque- là. Parce que sorcier, ça l'est peut-être beaucoup plus qu'on ne l'imagine. Dans le sens de sorcellerie. Vous me suivez, lieutenant ?"

*Dans le sens de sorcellerie ??? Merde, dans quoi me suis-je embarqué ?*

" Moui... je vous suis... à peu près, professeur."

## 16

À coup sûr, le professeur Bilottas savait jouer avec les mots.

Et ça semblait beaucoup l'amuser. *Grand bien lui fasse !* pensa le lieutenant qui n'avait, pour sa part, aucune envie de se prêter au jeu de qui perd gagne. Une autre fois peut-être, mais pas aujourd'hui. Il avait des questions à poser. Et il les poserait.

"S'il-vous -plaît, professeur, fit-il poliment, parlez-moi un peu de la force des symboles. C'est bien votre spécialité, le sens des signes, non ?"

"Les symboles, voyez-vous lieutenant, ont souvent une valeur évocatrice. Magique et mystique. Prenez les symboles lunaires et solaires, ils comportent souvent un énoncé descriptif pouvant être interprété de deux façons. Sur le plan réaliste et sur le plan des idées. Ici, nous en avons un bon exemple. Le message est accompagné d'un graphisme représentant une épée ou si l'on veut, une croix inversée. C'est selon. "

"Donc, ce logo aurait une double signification. La croix et la bannière. Un sorte de croisade à l'envers, le reflet d'une menace apocalyptique peut-être ?" Le lieutenant venait de rater une belle occasion de se taire. Son énoncé ne tenait pas la route.

*Mais c'était dit et tant pis s'il se couvrait de ridicule...*

"L'apocalypse ! Alors là, vous y allez un peu fort, lieutenant. Ce sigle comporte indubitablement une forme de menace. Laquelle ? Je n'en ai aucune idée." En d'autres termes, Alexandre Denis venait de se faire dire qu'il était complètement dans le champ. Enfin pas complètement, mais quasiment.

Cependant, étant donné qu' un penseur, ça pense, Bilottas n'avait pas terminé : "Le rapprochement que vous faites avec une croisade, lieutenant, n'est peut-être pas tout à fait faux, fit-il en se grattant la tête qu'il avait garnie d'une chevelure abondante, très noire.

"Ah, vraiment ?"

"Et oui, lieutenant. Voyez-vous, nous sommes ici en présence d'éléments guerriers en même temps que religieux et qui plus est... inversés. L'être humain dans toute sa dualité."

Bilottas, lui aussi, se permettait des inférences hasardeuses et Alexandre Denis en éprouva une certaine satisfaction. Il n'était donc pas le seul à délirer : "Est-ce à dire que... ?"

"Et bien, c'est précisément là que le signe entre en jeu et prend toute sa force. Le signe est un indice, un symptôme, une manifestation. Vous devrez l'interpréter correctement. En déduire une certitude, une preuve. Et ça lieutenant, c'est votre partie !"

Bilottas regarda sa montre. Alexandre avait compris. Bilottas lui signifiait son congé .

"Cependant lieutenant, je reste à votre disposition dans l'éventualité où..."

"Je vous remercie professeur d'avoir accepté de me rencontrer à pied levé. Et compte tenu de l'orientation que prennent les choses, je crois pouvoir affirmer que j'aurai encore besoin d'avoir recours à vous. "

Les deux hommes échangèrent une solide poignée de main. Après le départ du lieutenant, Bilottas resta un moment songeur. Puis, il se replongea dans la correction des travaux de ses étudiants.

.....

Dans sa voiture, le lieutenant était songeur, lui aussi. *Ouais...*

Plus ça allait, plus il prenait conscience de l'extraordinaire complexité de l'affaire. Une affaire qui avait possiblement coûté la vie à Maxime Gélinas. De toute évidence, l'animateur-vedette était mort avant d'avoir parlé à Bilottas. Parce qu'autrement, il serait peut-être encore en vie. Un linguiste et sémioticien de l'envergure de Bilottas, c'était une aubaine de l'avoir à portée de main.

Et Alexandre Denis comptait en profiter au maximum.

En fait, les démarches du chercheur et de l'enquêteur avaient beaucoup en commun. On commence par éliminer toutes les hypothèses avant d'en arriver à une conclusion qui s'approche le plus près possible de la vérité. La quête du savoir. La passion de la vérité.

Implicitement, c'était-là l'essentiel du message de Bilottas : *"Faites votre bout de chemin, lieutenant et quand aurez mis un peu d'ordre dans vos idées, revenez me voir. C'est uniquement à ce moment-là que nous trouverons."*

Au plan de la scolarité, Alexandre Denis n'était pas le dernier plouc venu. Détenteur d'un diplôme de deuxième cycle en criminologie et d'un doctorat en sociologie, il avait usé les bancs des salles de cours à l'université pendant plusieurs années.

Lui revint alors en mémoire, le choix qu'il avait fait d'un cours complémentaire en sémiologie. À l'époque, il avait trouvé cette discipline ennuyeuse. Le prof, trop directif, en plus d'être soporifique. Et qui vous infligeait des travaux absurdes. Entre autres, le lieutenant se rappela un travail de fin de session sur la notion de "manipulation".

Sans doute pour donner un aspect "scientifique" à sa matière, l'enseignant avait exigé que le travail soit accompagné d'équations vaguement algébriques, du genre :  $AC \text{ sur } DW = M...!?!$   
Équations prétentieuses qui n'ajoutaient rien à la compréhension du texte.

C'était de la pure foutaise. Du moins, c'était ce que l'Alexandre Denis de vingt ans avait pensé. Et après toutes ces années, il pensait encore que c'était de la pure foutaise. Néanmoins, ça lui avait valu un B+. Pas mal quand même pour un cours qu'il avait séché à plusieurs reprises.

Ce bref retour dans le temps (l'époque où il partageait avec trois autres étudiants un petit réduit sur Saint-Hubert) permit au lieutenant de conclure que sa visite auprès du linguiste et sémioticien, à défaut d'avoir complètement éclairé sa lanterne, l'avait quelque peu réconcilié avec la sémiologie.

Sans les équations, bien entendu.

# 17

Vers la fin de la semaine, une auto fut repêchée dans le fleuve.

Dans le coffre arrière, un cadavre. L'homme, parce qu'il s'agissait d'un homme, avait manifestement été torturé. Et pas qu'un peu ! Bien sûr, un séjour de plusieurs jours dans la flotte n'arrange pas le portrait de qui que ce soit. Mais il était visible qu'avant d'être balancé dans l'eau, le pauvre homme avait passé un très, très mauvais quart d'heure.

Même que son supplice avait probablement duré beaucoup plus longtemps qu'un quart d'heure ! Sur le cadavre, on ne trouva aucune pièce d'identité. Cependant, vérifications faites, les plaques d'immatriculation du véhicule permirent aux enquêteurs de constater que l'auto appartenait au détective privé engagé par Maxime Gélinas.

Oh ! Merde.

Les enquêteurs avaient enfin trouvé celui qu'ils cherchaient par monts et par vaux. Guy Lamontagne, détective privé. Propriétaire et unique employé de *LAMONTAGNE, RECHERCHES EN TOUS GENRES*. Il était clair que Lamontagne ne ferait plus aucune recherche, quel qu'en soit le genre.

Dieu ait son âme !

.....

Le lieutenant Alexandre Denis n'eut donc aucune peine à obtenir un mandat de perquisition pour visiter l'appartement ainsi que l'office de la victime.

D'abord l'appartement.

Situé en plein centre-ville dans une modeste tour à condos, il était dans un état de désordre indescriptible. Une tornade, que dire un ouragan était passé par là ! Matelas, coussins, oreillers éventrés, tiroirs renversés, livres jetés par terre, reproductions de peintures arrachées des murs et lacérées. Un emplacement, prévu pour un ordinateur, était vide.

Ensuite le bureau situé quelque rues plus loin. Même saccage. Là aussi, l'ordinateur avait disparu. Quant aux classeurs, ils avaient été vidés. Et mis à part, un chéquier avec le nom de la banque du défunt et quelques factures non payées (et pour cause), qu'on trouva sur son bureau, rien, rien de rien. Zilt, nada.

Bref, s'il y avait quelque chose à trouver, ça n'était plus là. Et les empreintes, parlons-en des empreintes ! Il y en avait, et chez la victime et à son office. Mais encore-là, rien qui puisse aider les enquêteurs, puisque qu'on ne trouva aucune concordance dans les dossiers de la police. Donc, ou bien la ou les personnes qui avaient le coup portaient des gants, ou bien elles n'étaient pas fichées.

Restait l'institution bancaire où le défunt avait un compte. Les enquêteurs s'y rendirent et n'y trouvèrent rien qui puisse les aider dans leur enquête. Le détective privé n'avait même pas de coffret de sûreté. En bon québécois, cela s'appelait : faire patate sur toute la ligne.

.....

Crimes majeurs du SPVM, place Versailles, salle de réunion.

"Ouais ben, on n'a rien de rien, maudite marde, d'hostie, de tababrnak !"

Duclos, toujours aussi gracieux, offrait ses commentaires à des collègues qui s'en seraient bien passés. Le sergent-détective en était à ses derniers milles avant la retraite et manifestement, il était temps qu'il la prenne. *Encore quelques semaines et bonjour la visite ! Salut bien tout le monde. À moi la pêche en Floride !* Du moins, c'étaient les pensées que ses camarades lui prêtaient.

"J' sais pas, mais il me semble que quelqu'un cherchait désespérément quelque chose, hein !"

Cette fois, c'était Blondin, toujours prompt à énoncer des évidences.

Même qu'il en remit : "Facile de penser que Lamontagne, détenait des informations, pas vrai !" Ce faisant, Blondin prêtait flanc à une autre des remarques désobligeantes que Duclos se faisait fort de lui infliger régulièrement. Et ça ne manqua pas : "Ouais, peut-être. Mais... à quel sujet, exactement ? As-tu une idée Blondin ou bien, parles-tu pour ne rien dire comme d'habitude."

N'en pouvant plus, Marie Garneau, la pacifique, intervint : "Peut-on en conclure que cette histoire a un lien direct avec la mort de Maxime Gélinas, lieutenant ? demanda-t-elle.

"Difficile à dire pour l'instant, Marie. Il devait avoir d'autres affaires en cours." Le lieutenant avait parlé sans grande conviction, parce qu'il était presque certain qu'il y avait bel et bien, un lien : "La coïncidence est difficile à ignorer, convint-il.

"Le rapport d'autopsie nous signale que Lamontagne est mort quelques jours avant Maxime Gélinas. Et il a été torturé. Donc, on voulait lui faire cracher quelque chose. Un nom peut-être ? Puis, on a tenté d'en savoir plus long en fouillant son appartement de fond en comble." Encore une fois, Blondin ne faisait que souligner des évidences, très évidentes.

Sauf qu'il n'était pas le seul à le faire : "Oui et selon toute vraisemblance, on ne se serait pas donné toute cette peine pour des pinottes, renchérit Ménard.

"Pauvre type, comme il dû souffrir, s'émut Léo Nguyen. Le p'tit nouveau s'apitoyait facilement. Une couple de ses collègues échangèrent un clin d'oeil : *Il a encore le cœur fragile, ça va lui passer...*

"Probable qu'il a craché le morceau et que... insista Blondin. Duclos le coupa sans ménagement : "Oui mais, quel morceau, Blondin ? Es-tu capable de me le dire, espèce d'épais !" Duclos n'avait aucune patience avec Blondin, lequel était un peu lent, certes, mais pas au point de mériter autant de mépris. Blondin baissa la tête.

Léo Nguyen s'apprêtait à voler au secours du collègue malmené, mais se ravisa, quand il vit le regard meurtrier que Duclos, le "pitbull", lui lança. L'atmosphère, autour de la table, n'était pas au beau fixe ce jour-là.

Bien sûr, l'attitude déplaisante de Duclos y était pour quelque chose, mais pas uniquement.

On était collectivement en panne d'idées et chacun y allait de son grain de sel ou de fiel, selon le cas. Mais où les mèneraient ces réflexions plus ou moins pertinentes. À ce rythme, il était clair que le meurtre du détective Lamontagne n'était pas près d'être résolu. Pas plus, d'ailleurs, que celui de Maxime Gélinas. L'équipe d'enquête faisait du surplace. On pourrait même dire qu'elle régressait.

Le mystère s'épaississait de jour en jour et les esprits des "fins limiers", également.

Il se faisait très tard et Alexandre Denis décida de mettre un terme à une session de remueméninges qui ne passerait certainement pas à l'histoire : "On fait mieux d'aller dormir là-dessus, décréta-t-il, en guise de conclusion.

## 18

Jusque-là, la police avait tenu la découverte du corps de Guy Lamontage à l'abri de la presse. Mais comme pareille nouvelle ne pouvait être tue indéfiniment, le commandant Brière se décida à émettre un communiqué. D'autant que, compte tenu du peu d'indices dont on disposait, un appel à tous ne ferait certainement pas de tort, pas vrai ?

Le lendemain du jour où les médias en firent état, un jeune homme se présenta à la division des Crimes Majeurs en insistant pour parler au responsable de l'enquête : "Euh... puis-je parler au lieutenant Denis, s'il-vous- plaît."

Quand on vint l'avertir que quelqu'un insistait pour le voir, en lien avec la mort de Lamontagne, le premier réflexe d'Alexandre Denis fut de le refiler à un collègue. Il avait rendez-vous pour le lunch avec Pierre Galipeau du Service des enquêtes sur le crime organisé chez *GEORGES, GRILLADES, BRAISÉS etc.* Justement, pour lui parler du détective privé.

Peut-être que, Galipeau aurait quelques idées, lui.

Et ça l'ennuyait d'avoir à se taper quelqu'un qui n'aurait probablement rien à lui apprendre. Mais, allez savoir pourquoi, un sixième sens peut-être, le lieutenant se ravisa à la dernière minute et reçut "l'importun" dans la salle de conférence.

De taille moyenne, bien décuplé, des cheveux blonds et bouclés encadrant un visage de chérubin, le jeune homme était d'une beauté hors du commun. Toutefois, il ne semblait pas en être conscient. Il n'avait pas l'assurance qui va souvent de pair avec un physique aussi remarquable.

Ce fut d'une voix hésitante qu'il s'adressa au lieutenant : "Monsieur le lieutenant... je... j'ai... heu..." L'espace d'un instant, le lieutenant pensa à Galipeau, qui devait se régaler d'un bon bifteck bien saignant, pendant que lui, se faisait suer à... Mais, dès que le jeune type parvint à compléter une phrase, Alexandre Denis comprit qu'il avait bien fait d'oublier le lunch.

"Je m'appelle Léandre Jolicoeur et je suis danseur nu au 1025, un club bien connu à Montréal. C'est là, que j'ai fait la connaissance de Guy Lamontagne, il y de cela un an environ. Nous sommes devenus amants. Et..." Le jeune homme avait débité sa tirade d'un trait. Il était clair, qu'il faisait un gros effort pour afficher ses couleurs devant un officier de police.

Jolicoeur ! Bon Dieu, pensa le lieutenant, il y a vraiment des noms prédestinés.

Jolicoeur avait les yeux rougis et ses lèvres tremblaient comme s'il allait se mettre à chialer. Quel âge pouvait-il avoir ? Vingt ans ? Certainement pas beaucoup plus. Et s'il était l'amant du dit Lamontagne depuis un moment, *quel âge avait-il quand...* ? Et Lamontagne qui avait largement dépassé la cinquantaine ! *Hem... ?!*

"... peu de temps avant sa disparition, Guy m'avait confié ce paquet. Il m'a recommandé de le conserver sans l'ouvrir, en me disant de l'apporter à la police, s'il lui arrivait malheur." Et Jolicoeur tendit au lieutenant, un gros paquet recouvert de papier Kraft.

"Il se savait donc menacé ? fit Alexandre Denis, en posant le paquet devant lui, sans l'ouvrir.

"Il ne l'a jamais formulé aussi clairement. Nous n'avions pas ce genre d'intimité. Nous ne vivions pas ensemble. D'ailleurs, il ne permettait pas que j'aille chez-lui. On se voyait chez-moi, deux ou trois fois par semaine. Quelquefois, les fins de semaines aussi. À cause de son métier et pour conserver sa clientèle, il aimait mieux ça... comme ça. "

"Pourquoi ne pas avoir alerté la police, quand il ne vous a plus donné signe de vie ?"

"Je n'avais aucun moyen de soupçonner que... Voyez-vous, il lui arrivait de disparaître pendant plusieurs jours quand il était sur une affaire compliquée. Alors... "

"Et il ne vous prévenait pas ?"

"Quelques fois, oui. La plupart du temps, non. Il disait que c'était pour me protéger." Le jeune homme, au bord des larmes, renifla : "Ce que j'ignorais ne pouvait me faire du mal, c'est ce qu'il me répétait toujours."

"Mais... il vous a tout de même confié ce paquet. D'une certaine manière, il comptait sur vous."

"Il n'avait personne d'autre. J'étais sa seule famille... Sur le coup, pour le paquet, j'ai même cru que c'était une blague... et j'ai ri en lui disant qu'il se prenait pour James Bond, avec ses cachotteries ... Oh, mon Dieu ! Ce que j'ai pu être bête !"

Jolicoeur réprima un sanglot : "Vous savez lieutenant, nous nous aimions vraiment. La différence d'âge ne comptait pas pour nous. Je n'ai pas connu mon père et avec Guy, je me sentais protégé... en sécurité. Je ne sais pas ce que je vais devenir sans lui, je... "

Le lieutenant écoutait attentivement.

L'histoire était pitoyable et parfaitement plausible. Le jeune homme fascinait par sa beauté et en même temps, il y avait chez lui une sorte de fragilité émotive qui invitait à se porter à sa défense. Ce n'était donc pas une sordide affaire de... *Deux solitudes* ? : "Personne ne soupçonnait quoi que ce soit au sujet de votre liaison. En êtes-vous certain ?"

"Certain, non. Mais Guy était très prudent. Il sortait avec des femmes de temps à autre pour donner le change. Pour lui, c'était important que ses clients le croient hétéro et... " Le jeune homme pleurait maintenant à chaudes larmes.

Pleurait-il la mort de son amant ou pleurait-il sur son propre sort ? Probablement un mélange des deux. Le lieutenant se borna à lui tendre une boîte de papiers mouchoirs. Le désespoir du jeune Jolicoeur avait des accents de vérité difficiles à feindre. Si les sentiments qu'il exprimait était une pure mise en scène et bien, il devrait faire carrière au cinéma. Et bonjour les millions à Hollywood et les prix d'interprétation aux Oscars !

"Merci d'être passé me voir, monsieur Jolicoeur. Et pour le colis qu'il vous a confié, je ne pense pas me tromper en disant que euh... votre... hum... monsieur Lamontagne vous saurait gré de vous être conformé à ses directives."

Sans autre forme de consolation, qu'aurait-il pu dire d'autre à ce pauvre enfant, Alexandre Denis mit fin à la rencontre, non sans recommander au jeune Jolicoeur, la plus extrême prudence :

"Soyez circonspect avec les gens que vous rencontrez. Votre ami a été assassiné et... on ne sait jamais. Quelqu'un de très dangereux pourrait en déduire que vous en savez plus qu'il n'y paraît. Alors, pas un mot à qui que soit. "

L'intention du lieutenant n'était pas d'effrayer Jolicoeur, mais il considérait qu'il était de son devoir de le mettre en garde. Et puis, en quelque part, son cœur de père ne pouvait rester indifférent à la détresse du jeune homme.

## 19

Le mystérieux paquet, confié par feu Lamontagne à son jeune amant, recelait des informations qui eurent pour effet de donner un second souffle à l'équipe d'enquête. Laquelle en avait bien besoin, il faut en convenir. Et les rouages fatigués se remirent à fonctionner.

Une chose était désormais certaine, la mort du détective était intimement liée à celle de Maxime Gélinas. Pourquoi donc ? Et bien, à l'intérieur du paquet, il y avait un pli adressé à : **Alexandre Denis, chef- enquêteur au Crimes majeurs**, où le détective privé révélait qu'il avait été engagé par Maxime Gélinas pour filer deux des "grands bonzes" de la télévision d'état.

Un dénommé Gérard Vien, directeur des programmes, et une femme agissant comme directrice des émissions culturelles, Arlette Siméon.

"Lamontagne fait également allusion à un loft aménagé dans une ancienne usine située dans l'est de la ville, fit le lieutenant lors du meeting d'équipe. Lequel s'annonçait plus profitable que ceux qui avaient été tenus jusqu'alors. Et ce n'était pas un luxe.

"J'ai vérifié et tout l'édifice appartient à maître Henri Théberge, l'avocat chargé de la succession de Gélinas, affirma Marie Garneau : "A l'origine, c'était la propriété d'un consortium, dont font partie deux proches du caïd de la mafia montréalaise Paolo Roselli et... "

*Encore lui !* Roselli. Ce nom revenait souvent dans leurs enquêtes. Mais que venait faire Théberge dans cette affaire ? Pour l'instant, le lieutenant ne voyait pas de lien entre l'austère avocat rencontré chez Laurence Dumoulin, et les amis de Roselli. *Théberge et Roselli !?!*

Il en toucherait un mot à Pierre Galipeau, lors d'un prochain lunch, qu'il souhaitait ne pas rater, cette fois-là. En effet, Galipeau, du Service du Crime organisé, n'en était pas à sa première confrontation avec le célèbre mafieux. Même que, s'il le voulait, il pourrait écrire une thèse sur Roselli, ses accointances et ses activités. Galipeau était donc la personne à contacter, quand on voulait avoir l'heure juste sur les mafieux.

Et le lieutenant désirait ardemment avoir l'heure juste.

"Ouais... fit-il, d'un côté, on a Maxime Gélinas qui se renseigne sur le Moyen-âge, les templiers, les bâtisseurs de cathédrales et les origines de l'Ordre du Temple solaire, Gilles de Rais, et sans oublier le fameux message qui donne à penser que... bon... "

Alexandre Denis aimait bien réfléchir à voix haute devant ses collègues et c'est ce qu'il fit :

"... de l'autre, dit-il, il y a les démarches de ce détective privé. Dans ses papiers, Lamontagne mentionne d'autres noms et pas les moindres. Des gens du milieu des affaires, un ou deux politiciens et... Gélinas avait-il confié à Lamontagne le mandat de suivre tout ce beau monde ? Ce n'est pas impossible de penser que, oui. À moins que... "

"Lieutenant, intervint Lambert, les autres noms qu'il cite, le gros industriel montréalais, le député fédéral, le cameraman à la pige, la directrice de la station de la télévision concurrente, Lamontagne les avait peut-être repérés au fur et à mesure qu'il avançait dans son enquête et il est mort avant d'avoir eu le temps d'en parler à Gélinas. Non ?"

"Probablement, admit Alexandre Denis, mais malheureusement, on ignore pour quelle raison, Lamontagne cite tous ces noms. Il ne le précise pas. "

"Heu, lieutenant, fit Régimbald (tout coureur de jupons qu'il était ou qu'il prétendait être, Régimbald était loin d'être un imbécile ) : "... la station de télévision concurrente ... c'est pas de là que provient le nouveau chef d'antenne de **Télescope** ? Son nom figure aussi sur la liste. On dirait la formation d'un club quelconque. Et franchement, ça sent pas bon."

Depuis que Duclos l'avait rabroué, Régimbald avait mis la pédale douce sur ses blagues de "mononc". Et au grand soulagement de ses camarades, le sergent-déetective ne cessait de se creuser le ciboulot pour émettre des idées constructives. Est-ce que ça durerait ? Ça, c'était une autre histoire. Mais autant profiter de l'accalmie, pas vrai !

"T'as mis le doigt dessus, Régimbald, intervint Blondin. J'irais même plus loin en pensant à une sorte de secte." Si Blondin se mettait à faire des déductions qui se tenaient maintenant ! Où allait-on ?

Les autres le regardèrent, interloqués. Une secte ? Pas bête. Pas bête du tout.

"Wouah ! une secte ! C'est vrai qu'ici au Québec les sectes ont la vie facile. Non ? "

Tout le monde se tourna vers celui qui venait de parler. Ménard, le...

"Il leur suffit de prendre le statut d'église et bingo, le tour est joué. Elles sont exemptes de taxes municipales, moi je..." Ménard trouvait que son bungalow à Brossard lui coûtait pas mal cher, annuellement.

Et visiblement, il s'apprêtait à servir sa litanie habituelle sur la classe moyenne "étouffée de toutes parts". Duclos l'interrompit sans ménagement : "Ménard, on l' sait ce que tu vas nous sortir. On est tous dans l' même bain, bâtard. Fait que, étouffe veux-tu."

Ménard lorgna Duclos et vint à deux doigts de rétorquer une méchanceté puis se ravisa : "OK, mais si on a affaire à une secte, pourquoi les meurtres alors ?"

"Ben voyons donc ! D'où tu sors ? Pense à Jim Jones, il y a plusieurs années. Neuf cents morts ! Alors, sectes et meurtres, ça fait plutôt bon ménage, non ?"

Régimbald perdait patience, à son tour. Décidément ce n'était pas la journée de Ménard. Tout le monde lui tombait sur la tomate. Le pauvre homme se racla la gorge et jugea préférable de la boucler.

Mais si Ménard s'était tu, les autres ne se gênèrent pas pour continuer à supputer allègrement. Les hypothèses les plus farfelues pointaient à l'horizon et ça commençait à dérapier sérieusement.

Au bout d'un moment, le lieutenant décida que : assez, c' était assez.

Subtilement, (du moins le pensa-t-il) le chef -enquêteur ramena la discussion aux quelques indices dont on disposait : " Revenons au contenu du paquet, fit-il sèchement. Lamontagne mentionne le nom de Maître Théberge. Quand j'ai fait sa connaissance chez la veuve Gélinas, je l'ai trouvé bien silencieux pour un avocat qui était là, en principe, pour défendre les intérêts de sa cliente."

Court temps d'arrêt, puis... : "Un étrange personnage, d'ailleurs. Sur le coup, je lui ai trouvé une tronche lugubre. Mais avec ce que l'on sait maintenant, je me demande si le terme n'est pas plutôt, sinistre ou peut-être simplement énigmatique et je... "

Notant que quelques-uns de ses collègues levaient les yeux au ciel, le lieutenant comprit que, ce n'était peut-être pas le bon moment pour faire de la sémantique : "Oui bon, hum... passons. Alors, dans le dossier, Lamontagne inclut également des coupures de presse faisant état de certaines disparitions d'enfants rapportées dans la région de l'Estrie. De très jeunes enfants et Lamontagne semble y voir un lien avec le reste. Bizarre... "

"Et plus étrange encore, aucun des enfants n'a été retrouvé. Morts ou vifs, ils se sont complètement évanouis dans la nature, nota Liliane Thomas.

"Est-ce que vous pensez, ce que je pense ? Ça serait d'une horreur sans nom !" Léo Nguyen, le sensible, regarda autour de lui dans l'espoir qu'on lui réponde "*ben non voyons, tu te trompes*".

Le contraire se produisit.

"Des sacrifices humains. Mais oui, bon Dieu ! Maxime Gélinas s'était renseigné sur les crimes imputés à Gilles de Rais et... "

"Euh... lieutenant, on sait qui était Gilles de Rais, fit gentiment Liliane Thomas. Elle craignait que le chef -enquêteur se mette en frais de leur tracer le portrait du personnage. Chose qui n'aurait pas manqué de se produire, étant donné la propension du lieutenant à forcer sur des détails, intéressants certes, mais pas toujours pertinents pour l'enquête. Tout le monde connaissait les infanticides perpétrés, il y a des siècles. Ça allait bien faire, les leçons d'histoire.

Possiblement pour ménager le chef qu'à l'exception de Duclos peut-être, tous aimaient bien en dépit de ses p'tits travers, Marie Garneau risqua une diversion : "En tout cas, il y a dans le paquet, un élément très positif pour le jeune Jolicoeur, pas vrai, lieutenant ?"

Bon joueur, le lieutenant fit mine d'avalier la couleuvre et oublia le cours sur Gilles de Rais : "Oui en effet. Lamontagne lui lègue l'entièreté de ses biens. Un petite fortune ! Mais, je crois deviner ce à quoi tu penses, Marie."

"Ah oui ! Et... selon vous, qu'est-ce je pense, lieutenant ?"

"Que quatre cent mille dollars, peut constituer un bon motif pour tuer quelqu'un."

"Bien... "

"S'il s'agissait de quelqu'un d'autre, je te donnerais probablement raison, Marie. Mais Jolicoeur, non. Tu fais fausse route. Le jeune Jolicoeur n'a rien à voir dans cette affaire, j'en mettrais ma main au feu. Lamontagne et lui s'aimaient vraiment. Leur union était tout, sauf une histoire d'homme mûr et de gigolo. Il faut parfois aller au-delà des apparences. "

"Décidément lieutenant, vous êtes d'un romantisme et d'un optimisme déroutant, aujourd'hui, remarqua Liliane Thomas, légèrement moqueuse.

Alexandre Denis se contenta de sourire. Il n'avait pas encore mis les membres de son équipe au courant de la grossesse de Kim. Il éprouvait une certaine pudeur à leur dire que, la perspective d'une seconde paternité le remplissait de joie et que ... oui, pourquoi pas, il avait la fibre sentimentale à ses heures. La détresse qu'il avait perçue chez le jeune Jolicoeur était bien réelle et ça l'avait chamboulé. Mais ça ne l'avait pas rendu complètement gaga pour autant.

Parce qu'optimiste, il ne l'était pas.

Car, à moins que Lamontagne ne se soit complètement gouré, ce dont le lieutenant doutait fortement, l'accent, que le détective privé avait mis sur les disparitions d'enfants, l'inquiétait au plus haut point.

Et ce que, son équipe et lui ne pouvaient éviter d'en déduire, était tout bonnement intolérable.

*Des enfants, bon Dieu !*

Le lieutenant pensa au rendez-vous en sanskrit avec hiéroglyphes.

*Se pourrait-il que ...?*

Il frissonna.

## 20

Une secte ! L'idée faisait son chemin.

Avec pour centre névralgique, la télévision d'état ? Ça, c'était plus dur à avaler.

Mais en y repensant bien, à l'époque de l'Ordre du Temple solaire, des employés -cadres chez Hydro-Québec avaient été impliqués dans l'affaire. Alors, pourquoi pas à la télévision d'état ? Ce n'était pas si fou que ça, après tout.

Et Maxime Gélinas en aurait eu vent. Mais comment ? Était-ce le message qu'il avait téléchargé dans son ordinateur : *Rendez-vous... tenue de rigueur*, qui lui avait mis la puce à l'oreille ? Il l'avait probablement copié quelque part au moyen de son téléphone intelligent. Mais où et dans quelles circonstances ?

Peut-être chez le directeur des programmes, le dénommé Vien ? Ou bien chez Arlette Siméon ? Ces deux noms figuraient en bonne place dans le dossier du détective assassiné. En sa qualité de principal chef d'antenne de **Télescope**, Gélinas avait sans doute l'occasion d'être convoqué chez l'un ou l'autre pour discuter de contenu ou de...

Et pour une raison indéterminée, une copie du message aurait traîné sur le bureau de l'un ou l'autre. Mais alors, pourquoi aurait-on laissé un tel message à la vue ? Si bien sûr, le message avait une quelconque importance. En tout cas, Gélinas, avec son pif de journaliste chevronné, l'avait trouvé suffisamment énigmatique pour le scanner, le télécharger sur son ordinateur et l'encrypter.

*Ouais...*

Tout ça faisait un peu beaucoup, aventures de Tintin. C'était pousser le bouchon un peu loin, mais de dit-on pas, que la réalité ne dépasse parfois la fiction ?

Oui, l'idée d'une secte faisait chemin, mais le lieutenant avait beau supputer, il lui fallait en savoir davantage avant d'être convaincu. Et comme il avait à portée de main, façon de parler, évidemment, une source de renseignements privilégiés, sa propre épouse en l'occurrence, il résolut de lui parler de ses soupçons. Et encore une fois, tant pis pour le code déontologie.

.....

Un soir, où Kim et lui prenaient une tisane avant d'aller dormir, le lieutenant résuma l'affaire. Gérard Vien, Arlette Siméon, le message encrypté, l'avocat Théberge, glissa rapidement sur les enfants disparus. Kim était enceinte et il jugeait qu'insister sur ce fait n'était pas une bonne idée du tout.

Kim l'écouta, songeuse : Mmmm... C'est possible et même probable que Maxime ait pris connaissance du message chez Vien. Il était toujours rendu dans son bureau, affirma-t-elle, mais de là à penser qu'il s'agisse d'une secte, je trouve que c'est un peu charrié, Alexandre."

" Tu ne crois pas, qu'il y a quand même quelque chose de bizarre dans tout ça ? "

"Je n'ai pas dit ça, Alexandre. J'ai simplement dit que, je m'imagine mal, Vien et Siméon, impliqué dans une secte. Bon, l'avocat Théberge, je ne le connais pas. Peut-être que lui, oui. Et puis, des sacrifices d'enfants par-dessus le marché, là vraiment, c'est difficile à croire ! "

"En tout cas, Kim, j'ai hâte que tu quittes la boîte pour ton congé- maternité. Je n'aime pas beaucoup te savoir aux prises avec... Pas sain du tout, ce milieu de travail, conclut Alexandre, légèrement dogmatique.

*Pas sain du tout, mon milieu de travail !* Un bref instant, Kim eut envie de répondre à son tendre époux, que le sien ne l'était guère plus, mais elle se retint : "Ne t'en fais pas pour moi, mon chéri. J'ai très peu de contact avec la haute direction. Ils ne vont pas perdre leur précieux temps à discuter avec moi, sois- en certain !"

"Mouais..."

"Si ça se trouve, Alexandre, ce serait plutôt le remplaçant de Maxime qui aurait affaire à eux."

"Incidentement, ce Réjean Laurin, comment est-il ?"

"Il travaille bien. Mais, je devine que ce n'est pas exactement ce que tu veux entendre. Écoute, le moins qu'on puisse dire, c'est que je n'ai pas beaucoup d'atomes crochus avec lui. On ne se parle pratiquement pas. Je le trouve très froid, distant et furtif."

"Ah bon ! distant et furtif. À ton endroit uniquement ou bien à... ?"

"Surtout à mon endroit, oui. Et ne crois pas que je sois subitement devenue parano. Ce n'est pas ça, c'est... Je ne peux pas le définir. J'ai l'impression que je lui fais peur. Pourquoi ? Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne suis pas menaçante pour sa carrière, d'autant qu' il sait que je pars en congé maternité bientôt, alors ?"

Le lieutenant n'appréciait pas du tout ce que Kim lui racontait. Le nom de Réjean Laurin était mentionné à quelques reprises dans le dossier de Lamontagne. Ferait-il partie du complot ? *Si bien sûr, complot il y avait* : " Ouais, sois très prudente, ma chérie. Si ce que je soupçonne s'avère, ces gens-là sont potentiellement dangereux et le seul fait que tu sois ma femme peut... "

À la réelle inquiétude qui perçait dans le regard et dans la voix de son mari, Kim comprit qu'il ne plaisantait pas. Qu'il était même très loin de plaisanter : "Rassure-toi mon amour. Quand bien même, je mourrais d'envie de découvrir ce qui peut bien se tramer dans la boîte, je ne suis pas folle au point de me jeter dans la gueule du loup."

Kim regardait son mari avec une pointe d'inquiétude.

Il avait l'air fatigué, avait perdu du poids et quelques fils gris se mêlaient maintenant à son abondante chevelure noire. Certes, il n'en était que plus séduisant, mais à tort ou à raison, Kim y lisait des signes d'épuisement physique et nerveux.

Elle aurait voulu lui dire de prendre un temps de repos. Une distance.

*Une année sabbatique, par exemple...*

Pas plus tard que la semaine précédente, Alexandre avait été approché pour donner une série de cours en criminologie à l'université. Après tout, il était sociologue et criminologue de formation. Avec son esprit curieux et réfléchi, il ferait un professeur sensationnel.

*Et puis, ça le changerait de... pour un certain temps du moins ...*

Pourquoi s'obstinait-il à subir la formidable pression de son travail au SPVM ? Kim avait souvent pensé lui en faire la remarque, mais elle sentait confusément que ça serait plutôt mal reçu . Si bien que c'est avec beaucoup de tendresse dans le regard qu'elle lui dit : "Je t'aime, mon amour, j'espère simplement que notre enfant aura un père pour les cinquante prochaines années. Au bas mot !"

"J'y compte bien. Et Kim... tu n'as aucune raison de te faire du souci pour moi. Je ne suis pas à l'article de la mort, tu sais !"

"Pourquoi ne pas prendre des vitamines ? Ça te ferait du bien. Oh, flûte ! Qu'est-ce que viens de dire- là ! s'écria Kim, en mettant une main devant sa bouche comme une écolière prise en faute.

"Ouais, c'est vrai que depuis la mort de Gélinas, les vitamines ce n'est pas terrible comme solution ! rétorqua Alexandre, faisant mine d'être choqué.

Tous deux furent pris d'un fou rire d'assez mauvais goût, compte tenu des circonstances. Mais il faut croire qu'ils en avaient grandement besoin. Ensuite, le lieutenant s'approcha de sa femme et lui caressa le ventre. Un ventre qui prenait rapidement de l'ampleur.

La grossesse lui seyait bien. Il la trouvait magnifique.

"Je sais... je sais, j'ai de plus en plus l'impression de ressembler à un char d'assaut ! fit Kim, toujours en riant.

"Ça tombe bien, j'ai souvent rêvé en piloter un, lui murmura-t-il à l'oreille.

"Décidément, tu ne recules devant rien, mon chéri ! s'exclama Kim en riant de plus belle.

"Je suggère que nous allions régler ça dans notre chambre."

"Mmmm... Crois-tu ?"

"Je pense que c'est excellente idée, mon petit lapin en chocolat, rétorqua Alexandre, tout émoustillé. Apparemment, ce ne serait pas ce soir-là qu'il résoudre son enquête.

Mais, ce que mari et femme ignoraient, et probablement que c'était mieux comme ça, c'était que tous deux, chacun à sa manière, s'apprêtaient à entrer dans une période de grandes turbulences.

## 21

**"Alexandre, as-tu un plan ?"**

Le lieutenant était assis devant le commandant Brière qui l'avait mandé d'urgence à son bureau. Et Brière, fidèle à lui-même, avait de la brou dans le toupet.

"Je te signale que ça fait presque trois mois que Maxime Gélinas a été assassiné et jusqu'ici, tout ce que j'ai à me mettre sous la dent, c'est des histoires de bâtisseurs de cathédrales, de moines, de sectes, de messages secrets encodés. On se croirait dans un roman de Dan Brown. Tu te fous de ma gueule, ma parole ! Je le répète, **as-tu un plan ?**"

Rassuré de constater que son patron trouvait quand même le temps de lire, Alexandre Denis se fit fort de garder son calme : "C'est précisément ce dont je veux vous entretenir, *commandant*. À condition que vous m'en laissiez le loisir." En donnant du *commandant* à son chef sur un ton faussement obséquieux, le lieutenant prenait une chance. Allait-il se faire rabrouer ?

Et bien, non. Pas dans l'immédiat, en tout cas : "Je t'écoute, grogna Brière.

"Présentement, nous surveillons les allées et venues dans un loft de l'est de la ville. Et ce loft est aménagé dans une ancienne usine à biscuits devenue la possession de Maître Henri Théberge. Vous savez, l'avocat qui s'est occupé de la succession de Maxime Gélinas, et..."

Alexandre Denis prit un temps d'arrêt, histoire de voir comment réagirait la partie adverse. Bon, pour l'instant, ça allait : "... et croyez-le ou non, il l'a acheté d'un consortium, dont font partie deux proches de Paolo Roselli."

"Ah, ouais ...?"

"J'ai vérifié avec Pierre Galipeau, commandant. Et il m'affirme n'avoir jamais entendu parler d'une quelconque relation entre Théberge et le clan Roselli. Cependant, il m'a assuré qu'il allait y regarder de plus près."

"Et toi, Alexandre, qu'est-ce que tu en penses ?"

"Tout ce que je peux vous dire, c'est que ce consortium possède la moitié des édifices dans le coin où le loft est situé. Les transactions sont opérées via des firmes comptables, toutes plus légitimes les unes que les autres. Du moins, en apparence."

Alexandre Denis marqua une autre pause. Il fallait permettre au chef de digérer l'information, d'autant que Brière souffrait d'hyperacidité, pensa-t-il méchamment. Voyant que, ça pouvait encore aller, il continua : "Quoiqu'il en soit, le loft paraît désert. Théberge n' y habite pas. Il vit à Outremont dans une maison très cossue. Quasiment un château à ce qu'on me rapporte. Alors, à quoi peut bien servir ce local ? C'est ce qu'on essaie de découvrir."

"Bon d'accord, mais ensuite ?"

"L'autre volet de notre plan est plus compliqué et un peu plus risqué. Vous connaissez Nguyen, notre recrue ?"

"Bien évidemment ! puisque c'est moi qui l'ai envoyé chez vous et... "

Le lieutenant attendit la suite mais comme elle ne venait pas, il poursuivit : "Nguyen a vingt -six ans. Il en paraît à peine vingt. Comme vous le savez, c'est un intellectuel. Un type cultivé, intelligent et tout ce qu'il y a de plus distingué. Il propose de travailler clandestinement, *under cover*."

"Bon, de l'infiltration maintenant. On entre dans le roman d'espionnage ! Et quoi encore ?"

"Permettez que je poursuive mon exposé, commandant. Avec son physique, Nguyen peut aisément camper un jeune en quête d'emploi. Un poste de chercheur, par exemple. Justement en ce moment, on embauche à la télévision d'état."

"Ouais, je te vois venir avec tes gros sabots, Alexandre. Et laisse-moi te dire que... "

"Chef, permettez que je termine."

Après s'être fait donner du "permettez" à deux reprises, le commandant permit, bien qu'on sentait qu'il ne permettrait pas encore très longtemps.

"On l'enverrait rencontrer Arlette Siméon, la directrice des émissions culturelles. Léo Nguyen est un beau gars et quelque chose me dit qu'il plaît aux femmes. Je suis convaincu qu'il n'aura aucune peine à se faire embaucher."

"Mouais... "

"Il a tout à fait le profil de l'emploi, commandant. Ainsi, il serait en mesure de voir de l'intérieur ce qui se trame dans la boîte. Si bien sûr, il s'y trame quelque chose."

"Crois-tu que Nguyen ait suffisamment d'expérience pour... Parce que, si ce que tu soupçonnes se confirme, c'est très dangereux."

*Eh bien dis donc, Brière a un cœur ! En tout cas quelque chose qui y ressemble ...*

"J'en suis bien conscient, commandant. Mais il est le seul qui puisse le faire. Il n'était pas là, quand nous avons débarqué dans la boîte après le meurtre de Gélinas. Donc, ni vu ni connu. Alors, qu'en dites -vous ?"

"Ouais, c'est pas une mauvaise idée. Mais... ça va prendre combien de temps à débloquer tout ça. Es-tu capable de me le dire, Alexandre ?"

"Commandant, il y a des enquêtes qui prennent plus de temps que d'autres. Vous le savez aussi bien que moi. Et croyez-moi, celle-là est de taille ! On ne peut pas procéder comme à l'habitude."

"Ah, non ! Expliques-moi pourquoi, Alexandre. Parce que je suis probablement trop bouché pour saisir toute la subtilité de que tu me racontes."

Quand Brière se mettait à faire de l'ironie, l'instant était grave et Alexandre Denis, conscient que le temps lui était compté, prit une autre chance. *Et si Brière prenait la mouche et bien, tant pis !*

"Chef... dans le contexte, interroger les personnes sur lesquelles se portent nos soupçons n'est tout simplement pas une bonne idée. N'oublions pas que nous avons affaire à des gens du milieu de l'information, et ces gens-là ont l'épiderme assez fragile. Il nous faut absolument éviter de leur mettre la puce à l'oreille, vous comprenez ?"

Brière avait fermé les yeux, paraissant se recueillir. Ou peut-être était-il en train de prendre son élan pour piquer une crise ? Le lieutenant résista à l'envie qui le démangeait de secouer son chef comme un pommier. Mais de justesse.

"Bon. Bon. Et le fameux message, un mélange de... je ne sais trop quoi, faisant état d'un rendez-vous. On ne sait rien de plus à ce sujet-là ?"

"Si ça se trouve, le rendez-vous en question a déjà eu lieu, commandant. Sans doute depuis un bon moment. Faut pas se faire d'illusions. Ce qu'il nous faut prévenir, c'est qu'il y en ait d'autres. Car je le crains, ce rendez-vous n'était pas innocent et..."

"Ta théorie des sacrifices humains ? "

En signe d'assentiment, Alexandre Denis hocha la tête. Il lui semblait que, s'il ne formulait pas ses doutes à haute voix, ce qu'il craignait n'aurait aucune réalité. Ne pouvait pas s'être produit.

"Où veux-tu en venir, exactement, Alexandre ?"

Brière faisait-il exprès ? *Oui ou merde!*

"Et bien voici, commandant. Un message avec des hiéroglyphes et en sanskrit, ce n'est quand même pas monnaie courante. Liliane Thomas a donc effectué une recherche et a trouvé quelques notes biographiques fort pertinentes sur l'avocat Théberge. Théberge est fils d'un diplomate, lequel était en poste en Inde et en Egypte durant les années cinquante."

"Ouais, pis ?"

Il fallait y aller lentement avec Brière. Lui distiller l'information à petites doses. Autrement, l'agité du bonnet s'énervait et au bout du compte ça ne donnait strictement rien.

Alexandre Denis puisa dans sa réserve de patience, laquelle fondait à vue d'oeil : "Théberge, alors adolescent, a vécu plusieurs années dans ces deux pays. Il a amplement eu le temps de se familiariser avec les coutumes indigènes. On peut donc en déduire, qu'il a pu s'imprégner des cultures locales et apprendre à parler et à écrire les langues de ces deux pays, riches en traditions millénaires."

"Et tu crois que ça pourrait expliquer le code élaboré pour fixer les rendez-vous. Les hiéroglyphes et le sanskrit ? C'est pas un peu gros comme déduction ? Si lui connaissait ça, comment ceux à qui s'adressait le foutu message, comment ont-ils pu comprendre ? Ont-ils, eux aussi, fait des séjours en Inde et en Égypte ? Ça ne tient pas la route."

Brière se mit à ricaner et ce n'était pas agréable à entendre.

"Ce n'est qu'une hypothèse, mais il faut bien démarrer quelque part, commandant." Le lieutenant résuma sa conversation avec le professeur Bilottas et fit état de ce que ce dernier lui avait signalé quant à la brièveté du message : "Son contenu est élémentaire. Partons du principe que quelqu'un ait pris la peine d'initier les destinataires au préalable, de donner quelques clés pour en faciliter la compréhension. Ce n'est pas bien sorcier à mémoriser. "

Avant que Brière ait eu le temps d'y aller d'une autre "réflexion songée", Alexandre se hâta d'ajouter : "À en juger par la liste des noms mentionnés dans le dossier du détective Lamontagne, nous n'avons pas affaire à des deux de pique. Même vous et moi commandant, on finirait par comprendre."

Brière avala de travers, le *deux pique* passait mal : "Mouais. Ça fait beaucoup de suppositions." Manifestement, l'allusion aux deux de pique ne l'emballait pas du tout : "Alors, selon toi, ce serait Théberge, le chef de la bande ? fit-il en grinçant des dents.

"Le gourou, vous voulez dire. Pas nécessairement commandant. Il peut n'être que la courroie de transmission." Là, c'était trop. Brière fronça ses sourcils qu'il avait très épais.

Il détestait qu'on le corrige et c'était précisément ce que son subalterne était en train de faire. De grinçant qu'il était, le ton du commandant devint tonitruant.

" **Ah, gourou !** Tu crois mordicus à l'existence d'une secte. Maudit, que t'as la tête dure. Tu persistes et signes. "

"Et bien oui, commandant, je persiste et signe, fit énergiquement le lieutenant.

Il avait épuisé ses réserves de patience et puis...

*zut, y en a marre à la fin !*

## 22

Quelques jours après la rencontre "du deux de pique" (appelons- la comme ça), rencontre qui s'était plus ou moins terminée en queue de poisson comme à l'accoutumée, Kim Lemelin et Alexandre Denis recevaient leur petit groupe d'amis.

Il s'agissait bien sûr, de Claire Toupin et de Giullia Orsini, un couple très sympathique et assez coloré, merci. De Rita et Steve, sans leurs deux jeunes enfants qu'ils avaient confiés à "la perle des nounous", Lucille, une veuve d'un certain âge, qui vivait chez-eux en permanence.

Ce cercle très restreint étaient des amis de la première heure.

Des gens qui avaient accompagné Kim dans ses tribulations d'il y a quatre ans, quand un tueur en série l'avait enlevée dans le but de lui faire la peau. Lequel tueur, n'eut été de l'intervention d'Alexandre Denis et de trois corps de police réunis pour sa capture, avait failli en arriver à ses fins.

N'empêche que, les mauvais traitements que le monstre lui avait infligés l'avaient plongée dans le coma pendant plusieurs semaines. Rita, qui faisait alors office de garde du corps auprès de l'animatrice, avait, elle aussi, été grièvement blessée.

Ces événements avaient renforcé des liens d'amitié qui existaient déjà. Et désormais, entre eux, c'était "tous pour un, un pour tous". Ils formaient un groupe "tricoté serré" qui n'avait aucunement besoin de prétexte pour se retrouver avec plaisir. Cependant, ce soir-là, Kim et Alexandre en avaient deux. D'abord, annoncer la grossesse de Kim. Depuis le temps qu'elle claironnait son désir d'avoir un enfant et que rien ne se produisait, elle avait hâte de partager la nouvelle.

C'était, somme toute, un excellent prétexte. Mais ce dîner avait également un autre but, un peu plus "intéressé", celui-là. Quoique, tout aussi noble, avait plaidé le lieutenant.

En fait, il désirait se livrer à une séance de remue-méninges. Ça concernait l'enquête en cours. Une initiative surprenante de sa part. Normalement, il était plutôt discret quand il s'agissait du boulot. Sauf qu'une fois n'étant pas coutume, il avait réussi, après mûre réflexion, à se croire tout à fait justifié de demander de l'aide à ce groupe d'amis, quasiment un prolongement de la famille.

*Où était le mal ? Aux grands maux, les grands remèdes !*

Il est vrai que chacun, à sa manière, possédait des capacités qui pourraient s'avérer fort utiles pour un enquêteur en panne de déductions. Et présentement, Alexandre Denis était en panne de déductions. Si bien, qu'au préalable et en bon stratège, il avait demandé à Claire et à Giulia d'effectuer certaines recherches pour son compte.

Giulia, avocate en Droit de la famille, devrait être en mesure de l'éclairer sur le mystérieux maître Théberge. Elle était toujours bien renseignée sur les rumeurs qui couraient dans la profession. Pour sa part, Claire connaissait bien le domaine de la télévision. Son métier de costumière, pour le théâtre, le cinéma et la télévision, l'amenant à fréquenter régulièrement les gens du milieu, on pouvait donc compter sur elle pour être au courant des derniers ragots.

Quant à Steve et à Rita, leur expérience dans la surveillance et la détection pouvait toujours servir. Et au rythme où allaient les choses, servirait fort probablement.

Le lieutenant n'était pas sans savoir, que briser le sacro-saint code de confidentialité ne lui vaudrait certainement pas d'applaudissements au SPVM. L'important était que Brière ne l'apprenne pas. Et pour ça, Alexandre Denis n'avait aucune crainte. Ses amis étaient d'une absolue discrétion, quand il le fallait. Restait une question à régler. La présence de Nicolas. Dans la mesure du possible, Alexandre tenait son fils à l'abri de ses problèmes d'ordre professionnel. Un enfant de dix ans n'avait pas à porter ce poids-là. Déjà qu'avec l'internet et tout le bazar, le petit était assez déluré comme ça.

Il avait donc été convenu que l'enfant passerait la soirée et la nuit chez Louise et le notaire Saintonge. Et comme Nicolas adorait ses grands-parents, et qu'il recevait toujours le traitement VIP quand il allait chez-eux, il ne songea pas à rouspéter.

Les derniers scrupules d'Alexandre apaisés, tout était prêt. Tout était planifié pour que les invités et leurs hôtes puissent échanger en "toute confidentialité".

.....

Pour l'occasion, le couple Lemelin - Denis avait fait appel à un jeune traiteur d'origine iranienne, ami de cœur d'une des recherchistes de l'émission **Télescope**. Jamil avait pignon sur rue dans le Mile-End, un quartier cosmopolite que Kim et Alexandre fréquentaient régulièrement. C'était chez Jamil qu'ils s'approvisionnaient en brochettes d'agneau, boulettes de viande, riz au safran et autres savoureuses spécialités de la maison.

Le repas terminé, on passa au salon pour le café. Avant de parler des "vraies affaires", les convives, en gens civilisés, continuèrent à deviser de choses et d'autres pendant un moment.

"C'était vraiment délicieux, ce repas ! J'aimerais bien avoir le nom de votre traiteur." Bien qu'excellente cuisinière, Rita, fort occupée avec ses deux bébés et la gestion de son agence de sécurité, assura qu'elle se ferait un plaisir d'encourager le talentueux jeune chef.

" Avant que tu partes, je te donnerai les coordonnées, fit Kim, dont l'intérêt mitigé pour les réalisations culinaires n'était un secret pour personne. Bien que... ô, surprise ! "Quand, je serai en congé maternité, fit-elle, je me propose de prendre des cours à l'Institut d'Hôtellerie. D'ailleurs, c'est à deux pas d'ici."

"Tu ne m'avais pas dit ça ! s'exclama Alexandre, faisant mine de se réjouir alors qu'il doutait fortement que ce projet vît jamais le jour. Il eut tout de même le réflexe de ne pas en faire la remarque. Depuis quelque temps, valait mieux y aller sur la pointe des pieds avec Kim, *autrement...* ! Et si par miracle, elle persévérait dans son intention et bien, *tant mieux !*

Et l'on continua sur ce thème et sur quelques autres, tous aussi anodins, pendant un moment. C'était de bonne guerre mais le lieutenant, qui n'était pas très fort sur les conversations à bâtons rompus, laissa errer son esprit. À quoi pensa-t-il ? À l'affaire Gélinas, bien entendu.

L'affaire piétinait, et la pression qu'on exerçait sur lui pour qu'il livre la marchandise était à la limite du supportable. Et s'il n'y avait eu que Brière et ses remontrances, passe encore... Mais non. Ne voilà-t-il pas que la presse s'en mêlait, réclamait que "des têtes tombent."

Pas plus tard que la veille, Alexandre avait même eu un appel personnel du ministre de la Sécurité publique qui s'impatientait et le mot était faible. C'était de la part du ministre, une démarche très inusitée. D'habitude, quand on s'énervait du côté du ministère, on n'appelait pas un lieutenant. On allait directement en haut de la pyramide. Le Directeur et personne d'autre. Alors, pourquoi lui ? Pourquoi un simple gus ? Et du même coup, le simple gus qu'il était, apprenait que le ministre était marié à la sœur de Maxime Gélinas !

N'étant pas friand de journaux à potins, et comme personne dans son entourage n'avait jugé bon l'en avertir, Alexandre ignorait ce "détail". Il s'était donc vu dans l'obligation d'offrir des condoléances aussi plates que tardives à un ministre assez mal disposé à les recevoir.

Il avait eu l'air d'un idiot et franchement, ce n'était pas le genre de situation qu' il appréciait. Que d'ailleurs, pas grand monde aurait apprécié, à sa place. Que répondre à un ministre qui vous traite d'incapable et de maudit pas bon ? Pas grand-chose, malheureusement !

Ce coup de fil avait été la goutte qui avait fait déborder le vase.

Et Dieu sait, si le vase était plein !

La surveillance du loft dans l'est de la ville ne donnait pas les résultats escomptés. Par ailleurs, Léo Nguyen qui avait réussi à se faire engager à la télévision d'état, n'avait pas encore grand-chose à dire, étant donné que son embauche était récente.

Et puis, il y avait l'énigmatique Maître Théberge qui...

## 23

Par politesse, le lieutenant attendit encore un peu avant des commencer la séance de remueméninges, comme il se plaisait à la qualifier. Puis, n'y tenant plus, il mit fin au blabla de circonstance, en s'adressant à Giullia Orsini. Il misait énormément sur elle pour lui en apprendre un peu plus sur l'avocat : " As-tu réussi à fouiller du côté de Théberge ? s'enquit-il, mine de rien.

"Mais oui mon ami. Et je pense avoir glané quelques détails qui vont t'intéresser. Le type en question a déjà été marié. À une américaine. Il l'avait rencontrée à l'université Yale où il étudiait. Ses études terminées, il l'a ramenée au Québec avec lui. C'était il y a plus de quarante ans,"

"Yale, rien de moins ! Ça paraît bien dans un CV, fit Claire qui, bien qu'elle s'en défendît, était toujours impressionnée par les titres ronflants et les noms prestigieux.

Giullia ignore l'interruption : "Sa spécialité c'est le droit commercial. Et croyez-moi, l'homme n'a pas mis de temps à se tailler une jolie place dans le domaine. Un type brillant, paraît-il. Personnellement, je ne l'ai jamais rencontré. Ce que j'en dis, c'est ce qu'on m'a rapporté."

Giullia, toujours prudente dans ses déclarations, prenait bien soin de stipuler qu'elle se référait à des rumeurs de palais et si elle citait quelqu'un, elle le précisait. Ça faisait d'elle une personne extrêmement crédible. D'habitude, ce qu'elle avançait, s'avérait : " Le couple avait une fillette. Laquelle a disparu à l'âge de quatre ans."

"Disparue ! Dans le sens d'enlevée ?"

"Exactement, Alexandre. On n'a jamais retrouvé sa trace. Peu de temps après la disparition de la

petite, l'épouse de Théberge s'est suicidée. Du moins, ce fut la conclusion de l'enquête à l'époque. Je précise que Théberge a été longuement interrogé dans les deux cas."

"Ah bon ! Étrange, qu'on ait rien trouvé dans nos archives. C'est énorme ce que tu racontes. J'ai peine à croire qu'on l'ait échappée, celle-là." Alexandre Denis n'était pas content.

"Pas si vite, mon ami ! rétorqua Giullia : "Ces deux événements ont vite disparus de l'écran radar. Tous les documents pertinents ont été mis sous séquestre avec un protocole d'accès inviolable. Autrement dit, c'est comme si l'américaine et leur fillette n'avaient jamais existé. Il appert que Théberge avait de puissants amis dans la magistrature et ailleurs."

Ce que l'avocate venait de lâcher eut pour effet de susciter des : "Ah, c'est donc ça !" dans l'auditoire. Mais ce n'était pas tout.

Giullia en rajouta : "Dans les semaines qui suivirent les deux drames, il y eut une série d'événements inexplicables. Deux enquêteurs se suicidèrent, deux autres quittèrent subitement les forces de l'ordre et un jeune procureur mourut, à trente deux ans, d'un arrêt cardiaque alors que rien dans son dossier médical n'indiquait une faiblesse au cœur."

Consciente de l'effet produit, Giullia se permit une insinuation surprenante chez cette femme d'habitude si mesurée : " Coïncidences me direz-vous ? À l'époque, on n'y vit... hem... apparemment rien de suspect."

"On aurait volontairement fermé les yeux ?"

"C'est toi qui le dis, Alexandre, pas moi."

"Et tu tiens ces détails de... ?"

La petite joute du "restons circonspects malgré tout" entre l'avocate et le flic était suivie avec beaucoup d'intérêt par les autres.

"Un vieil avocat de mes amis qui avait suivi ces affaires de très près à l'époque. Il m'a demandé de taire son nom, pour l'instant. Mais il m'a dit qu'au besoin, il était prêt à te parler, mon ami."

"Il connaissait bien Théberge ?"

"Oui. Cependant, c'était loin d'être des copains et il m'a recommandé la plus grande prudence à son endroit. Selon lui, c'est quelqu'un à qui il ne fait pas bon se frotter."

"Ah, vraiment ?"

"C'est ce que mon ami affirme. Il semble, que mis à part son réseau d'influence, des rumeurs de pratiques plus que discutables et de magie noire ont couru et courent toujours au sujet de Théberge. Une chose est certaine et il n'en fait pas mystère, Théberge est passionné d'occultisme."

Alexandre Denis revoyait l'homme qu'il avait rencontré chez Laurence Dumoulin. Oui. Ce n'était pas impossible que... Ça cadrerait avec ce qu'il avait perçu du personnage. Bien que sur le coup, il n'avait pas envisagé cette possibilité. D'ailleurs, pourquoi y aurait-il pensé ? L'occultisme ! Il n'était alors qu'en début d'enquête et n'avait pas encore fait la connaissance de Magnus De Ladurantis et du professeur Bilottas : "Ton impression Giullia ?"

"Je ne sais pas exactement, mais je me porte garante de ma "source". C'est un homme parfaitement digne de foi. Et quand il prêche la plus grande prudence, je le crois. Selon lui, Théberge aurait encore le bras très, très long. Et advenant le cas où le type se sentirait menacé, il serait du genre à rendre la vie de quelqu'un assez inconfortable, m'a-t-il confié."

Le lieutenant hocha la tête : "Ouais... Je vois."

Giullia n'avait pas souri. Le lieutenant non plus. Kim frissonna. Une autre raison de trembler pour la sécurité de mon homme, pensa-t-elle.

Claire fut la première à briser le silence : "Il y a vraiment des forces obscures à l'oeuvre en ce bas monde. On aura beau multiplier les commissions d'enquêtes, les rapaces trouveront toujours des stratagèmes pour... On dirait qu'on en vient jamais à bout ! Tu te souviens, Alexandre, quand Frédéric Dumas a été assassiné en prison avant son procès. Sa mort avait arrangé beaucoup de monde, non ?"

Alexandre n'avait pas oublié.

Comment oublier l'homme qui avait failli lui ravir sa Kim à jamais. En plus d'être un meurtrier en série, Dumas trempait dans des histoires de trafics d'influence, de narcotiques et de prostitution de mineures. Parmi ses clients, il y avait des magistrats, des politiciens, des financiers et tutti quanti.

Qui avait réellement commandé le meurtre de Dumas ? L'équipe du lieutenant avait travaillé d'arrache-pied et avait trouvé. Les enquêteurs avaient des noms, des dates et tout ce qui fallait. Et c'était gros, très gros !

Le lieutenant avait remis le dossier d'enquête, dûment complété avec preuves à l'appui, à qui de droit. Mais il semblait que, "qui de droit" ne fut pas pressé d'agir. Affaire de sécurité nationale avait-on laissé entendre à l'époque. Quatre ans plus tard, aucune poursuite, digne de ce nom, n'avait été entreprise. Que faire ? Dénoncer publiquement ? *Tu parles...*

Au Québec comme ailleurs, les sonneurs d'alarme n'étaient pas protégés. Alors, il s'était tu et son silence avait un goût amer. *Au fond, il n'était pas mieux que les autres.*

"Dans cette affaire-là, on en a tout de même pincé quelques-uns pour possession illégale de drogues. Entre autres, le juge Machin, non ? intervint Steve, conscient du malaise d'Alexandre.

"Oui, il y a eu le juge Machin, comme tu dis si bien Steve. Mais il a été relâché. "

Le lieutenant n'avait pas du tout envie d'aller dans ces eaux troubles, très troubles même. Pas ce soir, en tout cas. Faire le procès du système, c'était aussi faire son propre procès et celui de tous ceux qui se taisent. *Qui n'ont pas le courage de...*

Là-dessus Claire, toujours prompte à monter aux barricades, mais qui se limitait à gueuler en privé comme tout le monde, relança la discussion : "Quand je pense que ces gens-là continuent à faire la pluie et le beau temps comme si de rien n'était ! La plupart du temps, les grands coupables, ceux qu'on qualifie de décideurs, s'en sortent. C'est pratiquement toujours les sous-fifres qui écopent."

*Oh ! bon Dieu, si on allait par là, on n'était pas sorti de l'auberge.* Alexandre cherchait le moyen de faire diversion mais Claire ne lui en donna pas la chance :

"C'est juste pour montrer qu'on agit, qu'on fait quelque chose, hein, Alexandre ?"

*Fallait couper court...*

Le lieutenant opta pour une réponse qui se voulait non compromettante mais qui l'était quand même un tout petit peu :

"Et bien oui, on fait parfois comme si. "

## 24

"Et pour mon enquête, qu'as-tu trouvé, ma chère Claire ?"

La transition manquait de subtilité, mais c'était ce que le lieutenant avait trouvé de mieux pour endiguer les questions, par trop insistantes, de Claire. Celle-ci tomba à pieds joints dans le panneau. Déjà, elle salivait à la pensée de ce qu'elle allait révéler à ses amis. Elle avait dans sa manche une ou deux surprises. *Oui, oui, oui !*

Le lieutenant ne doutait pas un instant qu'elle ait fait le plein de détails croustillants en prévision de la soirée. Certes, il fallait toujours être prudent avec les cancans. *Mais avait-il le choix ?* Il ne pouvait se permettre de faire la fine bouche et qui sait ce qui pouvait en résulter ?

"Claire, je te préviens, ménages tes transports. N'essaie pas tes petits tours de passe-passe. Tu sais que je déteste ça." Giullia se méfiait de l'appétit immodéré de sa compagne pour les détails juteux et les déductions à l'emporte-pièce. Or Claire, qui était loin d'être idiote, avait prévu le coup et contre toute attente, se montra étonnamment circonspecte dans ses propos.

Au début du moins.

"Je n'ai pas trouvé grand-chose. Ce ne sont que des rumeurs... mais il semble que Gérard Vien et Arlette Siméon se fréquentent en dehors du travail. Et parmi leurs amis intimes, dit-on, il y aurait Réjean Laurin, le nouvel animateur de l'émission **Télescope** et... la directrice de la station concurrente WWW, Judith Lamer. "

Maintenant qu'elle avait préparé le terrain, Claire Toupin s'apprêtait à frapper un grand coup.

On le voyait à son sourire en coin. Mais la maligne prit tout de même un ton posé pour dire ce qui suit : " Étrange, me direz-vous ? Et vous auriez peut-être raison parce qu'à ce qu'il paraît, ces gens-là sont tous des adeptes de pratiques occultes et fréquentent régulièrement une librairie spécialisée dans le domaine. La librairie *PARACELSE*.

.....

Et voilà ! La bombe était lâchée, mais elle n'eut pas l'effet escompté. Claire, qui s'attendait à des Oh ! et des Ah !, en perdit son petit sourire en coin. Sa bombe à neutrons faisait figure de pétard mouillé. Il y eut tout de même quelques répercussions.

Et ce fut Steve qui ouvrit le bal : "Paracelse ! C'est pas ce médecin et alchimiste suisse qui a vécu au seizième siècle, je crois."

"Waow ! Dis donc, Steve, on ne te savais pas aussi calé dans ces matières-là, s'exclama Kim, réellement impressionnée.

"Calé est un bien grand mot. Tout au plus curieux de ces choses-là. Paracelse était le père de la médecine hermétique et... "

"La quoi ?" Apparemment, Rita, elle aussi, découvrait un aspect de son mari qu'elle ignorait. Steve lui sourit : "Paracelse a élaboré une doctrine qui faisait correspondre le monde dans lequel on vit à différentes parties du corps humain. L'hermétisme était une sorte de philosophie très populaire chez les alchimistes au moyen-âge. Donc ésotérique, magique et qui faisait une large place à l'occultisme."

L'étonnement de l'auditoire était comique à voir. Éclatant de rire, le jeune homme dit : "Je vous cite la définition du dictionnaire. Ne m'en demandez pas plus, je n'en sais pas davantage."

Steve n'était pas du genre à faire l'important. Il avait même une tendance à se sous-estimer et il avait tort. Était-ce parce qu' à vingt- neuf ans, il était le plus jeune de la bande ? Claire et Giullia étaient toutes deux dans la cinquantaine. Kim et Rita avaient quelques années de plus que lui. Et Alexandre, à quarante ans passés, l'impressionnait avec ses capacités d'analyse.

Le lieutenant était le grand frère qu'il n'avait jamais eu.

N'empêche que Steve possédait un talent que les autres n'avaient pas. La musique ! Et pas n'importe quelle "musique gnangnan". De la guitare classique s'il vous plaît ! Sa guitare qu'il trimbalait quasiment partout. Il l'avait même apportée, ce soir-là.

"Allons donc Steve, ne fais pas le modeste, fit Alexandre. Que tu t'intéresses à Paracelse et que tu sois en mesure de nous en donner une définition aussi précise, c'est déjà pas mal !" Le compliment était criant de condescendance. Mais Steve le prit quand même. Tout ce qui venait d'Alexandre lui importait. Même les miettes !

À vrai dire, le lieutenant avait parlé un peu machinalement. En fait, il pensait à tout ce qu'il venait d'entendre et en faisait la somme. C'était beaucoup. D'abord Giullia et maintenant, Claire : " Ma chère Claire, dit-il, tu nous as ouvert une boîte de Pandore avec tes révélations. As-tu autre chose ?"

Pas encore tout à fait remise de sa déconfiture, Claire compléta son rapport sur la pointe des pieds : "J'ignore si c'est important, mais j'ai également appris que Laurence Dumoulin, jouerait les veuves joyeuses avec Larry Taylor, le cameraman dont tu nous as parlé. C'est peu mais..."

"Bien ça, c'est le bouquet ! s'écria Kim. "Je n'ai rien vu du tout et pourtant je travaille avec Dumoulin et je connais bien Larry Taylor."

"Normal ma chère ! intervint Rita. "J'étais pareille quand j'étais enceinte. On est dans notre bulle et c'est très bien comme ça."

"Ah, oui ! Tu me rassures, parce que je commençais à douter de mon flair pour..."

Kim s'arrêta net. Alexandre, la mine soudain renfrognée, s'était tassé sur sa chaise. Apparemment, les états d'âme d'une femme enceinte n'étaient pas à l'ordre du jour. Non pas qu'il ne s'en souciât pas, c'était plutôt le contraire et elle le savait.

Mettons, se dit-elle, que le moment est mal choisi pour développer le sujet : "Excusez la digression, fit-elle aimablement.

Un geste magnanime qui lui valut, de la part de son tendre époux, un sourire à la fois contrit et reconnaissant. Alexandre avait compris. Kim lui tendait gentiment une perche et il la saisit.

Se tournant vers Claire et Giulia : "Vous avez bien travaillé toutes les deux, dit-il. Ce que vous m'apprenez est même au-delà de mes espérances. Ouais, Laurence Dumoulin, le cameraman et tous les autres. Il faudrait qu'on les file tous et malheureusement, je manque d'effectifs."

L'allusion au manque d'effectifs était loin d'être innocente. Le lieutenant attendait une réaction de la part de Rita et de Steve. Réaction qui ne tarda pas à venir. Et c'est dans un bel unisson que le couple s'écria : "Nous pouvons te donner un coup de main pour les filatures, si tu veux."

Bien sûr qu'il voulait. Alexandre posa un regard attendri sur ses deux amis. Ce couple improbable ! Rita, sa meilleure amie. Une noire magnifique, ex-policier recyclée en garde du corps et patronne d'une compagnie de sécurité florissante. Six pieds deux pouces de muscles exercés, une main de fer dans un gant de velours !

Steve, né d'un père irlandais et d'une mère autochtone ou vice-versa, ça n'avait jamais été clair. Enfant de la DPJ, ancien punk, ceinture noire en karaté et musicien de surcroît. Un être plein de ressources avec un cœur "grand comme ça". Devenu PDG, il conservait encore au fond de ses yeux verts pailletés de brun, une lueur espiègle et vaguement rebelle.

Avant d'abuser de leur bonne volonté, ce qu'il comptait faire sans aucun remords, Alexandre fit mine d'émettre certaines réserves :

"Merci infiniment, mes très chers amis. Mais avant de me prévaloir de votre offre généreuse, je verrai ce que je peux faire avec Brière. Après tout, il tient autant que moi, sinon plus, à résoudre cette affaire. Et au bout du compte, si on réussit, c'est lui qui va en tirer la plus grande gloire. Il adore jouer au m'as-tu-vu devant les caméras !" Alexandre Denis résistait mal à l'envie de décocher une flèche à l'endroit de son supérieur. Ce patron qui jouait au yo-yo avec ses nerfs.

Sauf que ce coup-ci, Brière avait intérêt à filer doux. Sinon...

Sinon quoi exactement ?

Depuis le début de cette enquête, et pas seulement à cause des crises de Brière, le lieutenant éprouvait un étrange sentiment de flottement, un malaise qui allait croissant.

Ou n'était-ce pas plutôt un mauvais pressentiment ?

L'idée folle que la mort rôdait autour des siens...

## 25

Magog. Chez les Moquin.

"Sandra. Sandra... téléphone. C'est madame McIntyre. Elle veut que tu ailles garder les enfants ce soir et demain toute la journée. Prends l'appel dans ta chambre."

Sandra était à s'admirer devant la glace de sa coiffeuse. *Miroir, miroir, dis-moi qui est la plus belle ?* Il est vrai que c'était une fort jolie fille, Sandra. Un teint de pêche, de longues jambes fuselées, une chevelure brune et lisse qui lui allait à la taille. Et intelligente avec ça ! Elle faisait l'orgueil de ses parents qui n'en finissaient plus de se féliciter d'avoir une fille aussi parfaite.

Une fille qui leur donnait si peu de soucis. Sandra excellait dans tous les sports et à la polyvalente, c'était une élève modèle. Ses bulletins scolaires en faisaient foi. Et ses professeurs ne tarissaient pas d'éloges à son sujet. Bien sûr, elle avait ses petits travers. Mais rien de bien dramatique. Du moins c'est ce que les Moquin croyaient dur comme fer.

.....

Ce soir-là, aller garder chez les McIntyre, ne faisait pas partie des plans du "cher ange". Alors là, pas du tout ! C'était vendredi et Sandra avait déjà des projets pour la soirée. Avec Gary, son copain, ils iraient faire la fête au bar *L'ENTOURLOUPETTE*.

Tous les vendredis, c'était bar ouvert et les frites étaient gratuites pendant une couple d'heures. Ses parents n'étaient pas au courant pour Gary. Ils croyaient qu'elle allait au cinéma avec Marlène son amie de toujours. Et heureusement qu'elle était là pour lui servir d'alibi.

Comme ça, Sandra pouvait dire à ses parents qu'après , elles iraient prendre une glace au restaurant du coin. Et chaque fois, ils tombaient dans le panneau.

*Et oui, une glace !*

Ils s'imaginaient qu'elle avait encore dix ans ...

À quinze ans, Sandra avait toute l'arrogance d'une enfant trop belle et trop choyée. Elle se croyait invulnérable et complètement "en possession de tous ses moyens". Comme beaucoup d'adolescents, elle considérait les adultes comme des empêcheurs de tourner en rond. Des fatigants qui passent leur temps à faire la morale aux jeunes. Qui ne connaissent rien à rien.

Avec ses parents, Sandra avait vite compris qu'il valait mieux ne pas faire de vagues. Le moins possible, en tout cas. De cette manière, elle évitait les confrontations inutiles et avait suffisamment de latitude pour n'en faire qu'à sa tête. Ce qu'elle faisait la plupart du temps.

En soupirant, elle prit l'appel : "Oui, madame McIntyre... hum... mais... ah bon, à temps double ! Ben dans ce cas... ouais... À quelle heure dites-vous ? OK ! vous pouvez compter sur moi."

Comment refuser une telle offre ? Elle se ferait un bon magot. Tant pis pour la soirée au bar.

*À moins que...* Une idée germa dans la petite tête si bien faite de la jolie Sandra. Une idée qui lui parut géniale. Elle proposerait à Gary de venir la rejoindre plus tard chez les McIntyre. Peut-être même qu'ils pourraient passer une partie de la nuit ensemble.

Ça les changerait du tripotage à l'arrière de la camionnette de Gary. Ils attendraient que les enfants soient endormis et bingo ! Elle lui demanderait d'apporter de l'alcool et du bon "hash". *Ça serait vraiment too much !*

Décidément, Sandra était une fieffée coquine.

## 26

L'affaire, qui avait commencé par le meurtre de Gélinas suivi de la découverte du corps de Lamontagne, aurait dû être une affaire simple à élucider. Mais ce n'était pas le cas. Même qu'avec les invraisemblables connotations ésotériques et l'ombre de la mafia qui planait possiblement sur le tout, cette affaire n'en finissait plus de se ramifier.

Et au-delà de ça, peut-être même au centre de l'affaire, il y avait les enfants disparus et pour Alexandre Denis, on peut dire que c'était devenu une hantise. *Les enfants, bon Dieu !*

Or les découpures de presse, contenues dans le dossier du détective assassiné, faisaient état d'une série de disparitions survenues en Estrie. Le lieutenant les avait examinées sous toutes les coutures, espérant y lire en filigrane un indice quelconque qui pourrait l'aider. Mais, il ne trouvait pas.

De guère lasse, il chargea le sergent Liliane Thomas d'effectuer une recherche sur le Web. Liliane mit à peine quelques minutes pour relever un détail, non négligeable. Il semblait que les enfants disparaissaient à un rythme régulier et ce, depuis des années. À son corps défendant, le lieutenant dut convenir que, "les nouvelles technologies avaient du bon, finalement". Mais comme, il continuait à privilégier les vieilles méthodes, il décida d'aller vérifier sur place.

Il prit donc immédiatement rendez-vous avec son vieux copain Maurice Dagenais, le chef de police de Magog. En effet, qui mieux que Maurice pouvait lui donner l'heure juste. Il avait sans doute suivi ces affaires de près. De plus, étant lui-même père de cinq enfants, il devait être particulièrement concerné par cette épidémie de disparitions d'enfants dans sa région.

.....

Les deux hommes optèrent pour un déjeuner dans une trattoria située non loin du poste de police de cette jolie ville des Cantons de l'est.

"J' suis content que tu sois là, Alexandre, fit Maurice, d'entrée de jeu : "Dommage qu'on se voit si peu souvent !" La relation d'amitié entre Maurice Dagenais et Alexandre Denis remontait à l'enfance et ne s'était jamais démentie depuis. Chaque fois qu'ils se revoyaient, ils reprenaient leur dialogue comme s'ils s'étaient vus la veille.

Maurice Dagenais était un homme trapu au visage rubicond. Ses kilos en trop témoignaient de son goût immodéré pour la bonne chère. Spécialement, celle que lui préparait sa femme, Cécile. Une cuisinière hors pair. Le lieutenant salivait en pensant aux plantureux repas qu'il avait eu l'occasion de prendre chez-eux, dans le temps : "Oui. Je me fais rare. Tu sais comment c'est. On court, on court, on s'agite et le temps passe sans qu'on s'en rende bien compte."

Maurice examinait le lieutenant et lui trouva les traits tirés. Cet athlète, qu'il admirait tant quand ils étaient au collège, cet être immense dont il avait parfois secrètement envié la prestance et les succès auprès des filles, cet homme, son ami, qu'il imaginait presque invulnérable, lui paraissait, comment dire, *fragilisé* : "C'est pas Kim qui t'épuise à ce point, tout de même !"

Alexandre rit de bon cœur : "Kim est merveilleuse ! Et puis, ça ne va pas si mal que ça, voyons." Le lieutenant ne voulait surtout pas parler de sa santé. Son temps était trop précieux. *Sa santé, on verrait plus tard* ... : "J'ai simplement hâte que Kim quitte son travail. Il règne une drôle d'ambiance à la télévision d'état, en ce moment. Et je n'aime pas beaucoup la savoir dans ce nid de guêpes."

Quand il avait pris rendez-vous avec Maurice Dagenais, le lieutenant lui avait résumé l'affaire, dans les grandes lignes. Assez, pour que Maurice soit intrigué et veuille en savoir davantage : "C'est grave à ce point, Alexandre ?" Le chef de police de Magog ne semblait pas convaincu : "Une secte dans ce haut lieu de la culture québécoise, ça me paraît peu plausible."

Maurice Dagenais n'avait pas dit " la culture canadienne" parce qu'en indépendantiste pur et dur, Maurice continuait à espérer qu'il l'aurait, son Québec indépendant. Et ce, même si tout portait à croire que ça ne se ferait pas de sitôt. Pas dans les prochaines décennies et au rythme où ça allait, probablement pas, durant le millénium !

Mais à quoi bon lui péter sa "balloune", pensa Alexandre Denis. Lui, dont le militantisme avait pas mal diminué au fil des années.

Maurice revint à la charge : "Une secte à la télé de... Franchement Alexandre, ça ne tient pas debout, cette affaire-là !"

"L' Ordre du Papyrus, figure-toi !"

"L' Ordre du... non ? Tu me fais marcher !"

"Je voudrais bien, mais... On a un gars infiltré à la télévision d'état, et ce gars-là se débrouille plutôt bien avec les ordinateurs. Il a réussi à pénétrer dans les fichiers secrets des deux directeurs dont je t'ai parlé. Et bien mon vieux, c'est vraiment vrai, l' Ordre du Papyrus ! "

Maurice étant plutôt du genre terre-à-terre, le lieutenant voyait bien que son ami avait du mal à le croire. Il lui appartenait donc de se faire convaincant. Et il tenta de l'être : "Pourquoi l'Ordre du Papyrus plutôt que, je ne sais pas moi, l'Ordre du canard laqué ou encore... Et bien, on en a déduit que c'est à cause du dénommé Henri Théberge. Il a déjà vécu en Égypte et on pense que c'est lui qui a trouvé cette appellation. Légèrement prétentieuse, je te l'accorde."

"Prétentieuse tu dis ? Loufoque plutôt ! En même temps, si ça se trouve, Théberge se tire dans le pied, non ? Il te fournit tout ce qu'il faut pour le démasquer. "

"En effet. Il nous fournit un indice sérieux. Mais un indice de quoi, exactement ? C'est ça qu'avec l'équipe, on se morfond à essayer de cerner. On a bien quelques hypothèses, mais rien qui... Je fais peut-être des liens où il n'y en pas. Tu me connais Maurice, tu sais comment j'aime extrapoler. "

"Ah ! pour les extrapolations, t'es vraiment champion, mon vieux !"

Alexandre ne s'attendait pas à ce que son ami applaudisse à tout rompre. Sa manie d' aller au-delà des valeurs observées avait toujours fait suer Maurice. *Mais cette fois, il aurait pu être un peu moins ...* : "Ouais, bon, hem... C'est sûr que, Théberge n'ignore pas, que retracer ses séjours en Inde et en Egypte sur Google est à la portée de tout le monde. Et s'il est coupable de quelque chose... Étaler ses connaissances au grand jour n'est certainement très habile. Mais, la fatuité ! mon vieux. L'arrogance, le sentiment d'impunité, le ... "

Décidément, Maurice avait un drôle d'air. L'air de quelqu'un qui doute de l'équilibre mental de son interlocuteur. Avant que son ami lance les hommes en blouses blanches à ses trousses et les supplie de lui passer une camisole de force, le lieutenant se hâta de le rassurer : "Tu as l'air de penser que je déraile, mais je suis certain qu'il y a anguille sous roche."

"Bon. Mettons que Théberge fasse partie de cet Ordre du Papyrus. Mettons qu'il en soit le leader. Tu le soupçonnes également des meurtres de Gélinas et de Lamontagne. C'est bien ça ?"

"Pas nécessairement mais... C'est là tout le mystère. Pourquoi et comment ? Après tout, si cette bande d'illuminés veut croire à je ne sais quoi et se réunir pour invoquer le dieu Ptah ou faire la foire ou... ça les regarde. Mais je crains bien que ne ça s'arrête pas là."

"Et tu en déduis que Maxime Gélinas aurait découvert le pot aux roses. Et que c'est pour ça qu'on l'aurait tué ?"

"C'est tout à fait plausible, non ? Théberge s'occupait des affaires de Gélinas. Or dans son dossier, Lamontagne mentionne le nom de Laurence Dumoulin, la femme de Gélinas. Si l'on part du principe que Dumoulin fait partie de l'Ordre du Papyrus, elle pourrait très bien s'être échappée devant son mari. Une confidence sur l'oreiller. Ce sont des choses qui arrivent, n'est-ce pas ?"

Alexandre Denis fit un clin d'oeil complice à son ami, et plus sérieusement : "Bien entendu, je sais pertinemment que tout ça peut paraître invraisemblable au commun des mortels, mais..."

Là, Alexandre y allait fort ! Maurice toussota.

Le commun des mortels... Comme si Alexandre n'en faisait partie, lui aussi. *Non mais...*

"Si Lamontagne n'avait pas été assassiné, poursuivit Alexandre, on n'en serait pas à se perdre en conjectures. Le type avait certainement flairé quelque chose de pas banal. Et maintenant qu'il est mort, nous n'avons d'autre choix que de partir du matériel qu'il nous a laissé. Et c'est à la fois beaucoup et très peu, au fond."

"Qu'est-ce que tu veux dire exactement, Alexandre ?"

L'opinion de Maurice Dagenais avait toujours importé au lieutenant. Et cette fois-ci, plus que jamais. Et pas seulement parce qu'il comptait sur lui pour fournir un nouvel éclairage. Mais aussi, parce que Maurice, avec son gros bon sens, lui évitait, plus souvent qu'autrement, de commettre l'erreur de se prendre pour un autre.

Chose qui lui arrivait parfois. *Hem !*

## 27

Alexandre prit une bouchée d'excellent veau à la parmigiana, puis : "... ce qui me fatigue surtout, et je t'en ai glissé un mot hier, ce sont les découpures de journaux au sujet des disparitions d'enfants. Et c'est précisément là, que tu intervies, Maurice. "

"Comment ça, j'intervies ?" Maurice Dagenais faillit s'étouffer avec une quatrième tranche de pain au beurre à l'ail et au parmesan.

"Allume mon vieux ! Ça s'est passé dans ta région. J'ai besoin d'en savoir plus. Tu peux m'aider, non !"

"Excuse-moi, je suis un peu "dur de compréhension", aujourd'hui. Ces temps-ci, je dors mal. Problèmes gastriques. Du moins, c'est ce que mon médecin me dit. Faut que je me mette à la diète. "

Maurice Dagenais se tâta la bedaine, laquelle avait pris des proportions gargantuesques : "Ben oui, j'ai encore pris du poids. Je mange trop puis, je ne fais pas assez d'exercice. Y a pas à dire, faut que je fasse un effort."

Un effort ! À le voir dévorer son pain à l'ail et son énorme plat de pâtes à la crème, ça n'était pas évident. Alexandre Denis ne dit mot, mais n'en pensait pas moins. Toutefois, son regard légèrement désapprouvateur n'avait pas échappé à Maurice. Un regard qui en disait long. Ça voulait dire : *Tu sais ce que tu as à faire et si tu n'agis pas et bien, tant pis pour toi.*

"Oui bon, maintenant que j'y pense, Alexandre, cette vague d'enlèvements dans la région ne date pas d'hier. Au début, on ne s'est pas rendu compte qu'il y avait une sorte de canevas, dans..."

"Un canevas ! Qu'est-ce que tu me chantes-là ? "

Maurice eut un mouvement d'impatience. Il avait enfin réussi à démarrer et ça lui déplaisait qu'on l'interrompe : "... dans le rythme des disparitions. Puis, on a noté qu'elles se produisaient deux fois l'an. À l'automne et au printemps. Et chaque fois, un garçonnet et une fillette disparaissaient en même temps. Toujours des enfants d'âge préscolaire."

"Oh ! bon Dieu, mais tu ne m'as jamais raconté ça."

"Je ne te raconte pas tout, Alexandre. D'ailleurs, toi non plus tu ne me dis pas tout. Non ?"

Là, Maurice comptait un point. Il est vrai que, depuis un certain temps, les liens entre les deux amis s'étaient quelque peu relâchés. Chacun avait sa vie et... Alexandre le déplorait, mais n'y pouvant pas grand-chose, il choisit plutôt de poser la première question qui lui vint à l'esprit. Sans doute pas la plus pertinente mais, c'était mieux que rien : "Pourquoi jamais l'hiver, par exemple ?"

"À une exception près et c'est en fait, la seule enquête à laquelle j'ai personnellement participé. Les autres disparitions se sont produites ailleurs, dans la région. À Sherbrooke et... jusqu'à la frontière américaine."

"Tiens, tiens, jusqu'à la frontière !"

"Oui, jusqu'à la frontière. Mais laisses-moi continuer, veux-tu." Maurice paraissait agacé de l'interruption : "Tu te souviens, il y a trois ans, l'hiver a été doux, un peu comme cette année. Et bien, deux enfants de la garderie, celle située tout près de l'église de Magog, ont disparu un peu avant la mi-mars. Vois-tu, c'est toujours plus simple quand la température est plus clémente."

"Tu crois que c'est plus simple Maurice ? Tu crois vraiment ça ! Moi je..."

"C'est évident voyons ! Quand il fait plus doux, les enfants vont dehors plus souvent. La fois dont je te parle, les enfants de la garderie étaient au parc avec leurs surveillants. Et tu sais ce que c'est, une bande de petits bouts de chou qui courent partout. C'est pas facile d'avoir les yeux tout le tour de la tête. On a longuement interrogé les surveillants, mais ça n'a rien donné."

Maurice était sur la défensive. Un peu comme si, Alexandre lui avait reproché d' avoir mal fait son boulot. Mais ce n'était pas ça du tout. Le lieutenant était simplement intrigué par le rythme et le moment des disparitions : "Et jamais l'été ? Il doit bien y avoir une raison."

"Ça mon vieux, aucune idée. Peut-être parce que l'été, tout le monde est en vacances. Ravisseurs et victimes, même combat !" La blague de Maurice tomba à plat, et pour cause : " Ouais... je sais, c'est pas très drôle, fit-il, l'air contrit.

"Non, Maurice. Ce n'est pas drôle du tout."

"OK, papa ! Je te promets de ne plus recommencer. "

"Il ne s'agit pas de ça, mais... "

"J'ai compris, Alexandre. D'autant que, j'ai des enfants de cet âge-là. Et on dira ce qu'on voudra, que je suis rétrograde, un horrible macho, un exploiteur de femme, mais à cause de toutes ces disparitions, je préfère que Cécile demeure à la maison et surveille les enfants plutôt que d'aller travailler à l'extérieur."

Maurice avait parlé très vite. Il savait ce qu' Alexandre lui objecterait, et c'est sur un ton péremptoire, qu'il ajouta : " C'est aussi simple que ça ! Mes enfants d'âge pré-scolaire ne vont pas à la garderie, ni à la maternelle et encore moins au camp de jour, l'été. "

Le lieutenant était décontenancé. Maurice, un réactionnaire ? C'était nouveau ça ! : "Mais... tout le monde ne peut pas se permettre de vivre avec une seule source de revenu. Il y a des couples qui n'ont pas le choix. Ils doivent faire garder leurs enfants."

"Dans certains cas, je veux bien. Mais souvent, c'est pour se payer une deuxième auto ou une troisième télévision. Ou encore pour meubler et payer une des ces grandes baraques qui pullulent dans certaines villes de banlieue. Comme à Candiac ou à Laval, par exemple."

Maurice n'avait pas tout à fait tort. Mais de là à interdire à sa femme de s'épanouir à l'extérieur de la maison, il y a une marge, pensa Alexandre. *Bon, si Cécile est d'accord !*

En tout cas, lui n'oserait jamais exiger de Kim qu'elle abandonne sa carrière après la naissance de leur enfant. *Kim serait bien capable de lui couper les... !* Le lieutenant jugea plus sage de s'abstenir de commentaires. Autrement, on n'en finirait plus. Valait mieux s'en tenir à ce pourquoi il était là :

"Donc, toujours le couple, tu dis. Un garçonnet et une fillette. Des enfants d'âge pré-scolaire. Pourquoi un couple ? As-tu une idée à ce sujet-là ?"

"Ben non, aucune idée. En fait, on en est au même point qu'au début. Même les gars de la SQ, qui s'en sont mêlés, ne savent pas quoi penser. C'est tout dire !"

"Aucun indice valable ? questionna Alexandre. "Pas plus à Sherbrooke que chez-vous, à Magog ? Je ne sais pas moi, des mégots de cigarettes, des canettes de boissons gazeuses, des empreintes de roues, des traces de semelles. Rien ?"

Maurice semblait mal à l'aise : "Ben, tu comprends... dans les parcs et les boisés, y' a des tas de saloperies qui traînent. Et c'est pas écrit dans l' ciel que tel mégot ou tel canette de bière ou de boisson gazeuse appartient à celui-ci ou à celui-là. C'est comme pour les traces de... C'est pas toujours évident quand un endroit a été piétiné par une bande d'enfants et de... dans la gadoue par dessus le marché. "

"Mouais... " *Tu parles d'une explication à la gomme !* Le lieutenant comprenait mal qu'avec la SQ dans le décor, avec tous ces efforts conjugués, on n'ait rien trouvé. *Comment se faisait-il que... ?* Il se demanda si les gars et les filles n' avaient pas, un tout petit peu, tourné les coins ronds.

Mais, il y avait des réflexions qu'il valait mieux garder pour soi. Maurice Dagenais était un bon flic mais souffrait d'un léger complexe d'infériorité face à la police de Montréal. Le lieutenant connaissait la susceptibilité de son ami et ne voulait surtout pas l'activer.

*Non. Pas une bonne idée du tout !*

Les deux hommes terminèrent leur repas et se séparèrent en jurant de se voir plus souvent.

## 28

Le soir même, Kim Lemelin annonçait à son mari qu'elle était enceinte de jumeaux. En même temps, elle lui apprenait que son gynécologue lui recommandait fortement d'avancer son départ pour le congé maternité. Pour quelle raison ?

Et bien, parce qu'elle avait un problème de rétention d'eau. État qui pouvait présenter un danger d'éclampsie puerpérale. Un syndrome qui guettait les femmes enceintes et qui se traduisait par des convulsions souvent accompagnées de coma. Un état potentiellement mortel pour la mère et l'enfant. Elle devait donc éviter tout stress inutile, expliqua-t-elle à un Alexandre, à la fois heureux et inquiet.

Pour les jumeaux, le couple s'y attendait un peu. Après tout, il y en avait dans la famille de Kim. L'hérédité. Bien que se réjouissant de la nouvelle, Alexandre se demanda si Kim était prête pour une pareille aventure. D'ailleurs, lui-même, l'était-il, prêt ? *Des jumeaux grand Dieu, des jumeaux !*

Mais la menace d'éclampsie, ça c'était très grave. Le lieutenant prit sa femme dans ses bras et lui dit, le plus délicatement possible : " J'espère que tu vas te conformer à ce que t'a dit ton médecin."

"Je quitte à la fin de la semaine. Après l'émission de vendredi."

*Fiou !* Enfin, Kim allait foutre le camp d'un endroit où tout indiquait, qu'il s'y tramait des choses pas très catholiques : "On peut engager quelqu'un pour t'aider à la maison, si tu veux ma chérie."

"Alexandre, je ne suis pas subitement devenue invalide. Le médecin croit que, le seul fait de ne plus subir la pression de mon milieu de travail sera suffisant pour m'éviter le pire."

*Pression, dans son milieu de travail !*

Donc, pensa le lieutenant, Kim sentait bien que ça n'allait pas à la télévision d'état. Étrange, qu'elle en ait d'abord discuté avec son médecin plutôt que de s'en ouvrir à lui, son mari.

*Ouais... étrange et frustrant !*

"Mais oui, Alexandre. Je me rends bien compte que tout ne tourne pas rond dans cette boîte d'enfer ! Laurence Dumoulin est de plus en plus nerveuse et pour tout dire, imbuvable. Quant à mon nouveau collègue, Réjean Laurin, il semble s'être ligué avec Dumoulin pour me faire la vie dure. Je ne sais pas ce qu'ils complotent ces deux-là, mais j'ai remarqué que, quand je m'approche d'eux, ils se taisent."

"Ils n'ont peut-être pas la conscience tranquille ! Je n'irai pas plus loin pour la bonne et simple raison que je n'en suis encore qu'au stade des suppositions, évidemment."

Et comment, qu'Alexandre n'irait pas plus loin ! C'était toujours la même chose avec lui. Le stade des suppositions ?! Il n'avait aucune idée à quel point il pouvait être irritant avec ses silences. Lui et son fichu devoir de réserve, qu'il applique quand ça fait son affaire. *Je suis sa femme, il pourrait, tout de même, me faire un peu confiance...* Kim ne put réprimer une moue de dépit.

Alexandre crut que c'était parce qu'il lui recommandait de suivre les conseils du médecin. Et avec toute la finesse d'un éléphant dans un magasin de porcelaines, il en rajouta : "Je ne suis pas fâché que tu partes plus tôt que prévu. C'est dommage que ce soit à cause de cette menace d'éclampsie. Je te l'avais pourtant dit que cet endroit n'était pas sain pour toi, mais... "

Pauvre chou, pensa Kim, comment peut-il être si brillant et en même temps si obtus, parfois ? *Mais c'est mon homme et je l'aime* : "Chéri, fit-elle très doucement, ne t'en fais pas trop. De toute manière, Louise sera là pour veiller au grain."

Louise, la grand-mère de Nicolas, avait été infirmière dans une autre vie. Elle et Kim s'entendaient à merveille. Et comme Louise et le notaire Saintonge habitaient à deux pas, il lui serait facile de prêter main forte à l'occasion. D'ailleurs, celle-ci le faisait déjà.

Louise, la femme sur laquelle on pouvait toujours compter. Louise, la femme avec le cœur sur la main ! *Bien sûr, Louise mais...* Alexandre n'était qu'en partie rassuré. Il connaissait sa Kim et son besoin de bouger, d'agir. *S'il fallait que...* : "Tu vas être bien sage et écouter ce qu'on te dit, pas vrai ? Je ne veux pas que tu te fatigues inutilement. Je te connais mon amour. Tu es plutôt du genre à n'en faire qu'à ta tête et..."

"... et elle est dure ! C'est ce que tu allais ajouter, mon chéri ? Ne t'en fais pas, cette fois, je serai bien sage. Je ne veux pas perdre les bébés. Je ne m'en remettrais pas, Alexandre, et..."

La voix de Kim avait cassé. Depuis le début de la conversation, c'était son premier véritable signe de stress. Alexandre comprit qu'il n'avait pas besoin de lui faire d'autres recommandations. Elle ferait attention. En même temps, il pensa que lui aussi aurait du mal à s'en remettre. *D'autant que, si Kim y passait en plus... il...*

L'impression, qu'il avait depuis quelque temps, d'un malheur éminent, s'accrut. Il faut dire, qu'après avoir entendu ce que Maurice Dagenais lui avait raconté plus tôt, il n'avait pas tendance à voir les choses positivement. Il resserra son étreinte autour des épaules de sa femme : "Veux-tu une tisane, ma chérie, proposa-t-il. Je peux préparer une camomille ou bien..."

"Bonne idée, Alexandre. La camomille est-elle censée faire disparaître un accès de chair de poule ? demanda Kim avec un petit rire énigmatique.

Plus moqueur que triste ou plus triste que moqueur, le rire ? Incapable d'en décoder la nature, Alexandre embrassa sa femme sur le front, se leva et dit : "De toute manière ma chérie, ça ne peut pas nous faire de mal."

Et il alla préparer la camomille.

## 29

En mars, les choses commencèrent à bouger dans l'enquête. Lentement, mais pas forcément sûrement. Toutefois, il commençait à y avoir un peu d'action du côté du "loft à Théberge". C'était ainsi que les enquêteurs avaient surnommé l'endroit pour mieux le distinguer de l'autre : le château d' Outremont. Comme ça, on savait de quoi on parlait.

Et bien, oui, le loft. Que s'y passait-il donc ?

Des agents, dépêchés en éclaireurs, rapportèrent que des livraisons y étaient effectuées. Et avaient défilé, devant leurs yeux abasourdis, des camionnettes portant des inscriptions de maisons réputées. Épiceries fines et boucheries de luxe.

"Étonnant, commenta l'un d'eux, de voir ça dans cette partie de l'est de la ville. Et l'agent avait raison. Le coin était en évolution certes, mais encore relativement modeste. Donc, pas encore complètement converti en condos aux coûts inabordables, comme il y en avait dans l'ouest de la ville.

En parallèle, les mêmes agents avaient remarqué un important va-et-vient d'ouvriers divers. Peintres en bâtiments, plombiers, électriciens et tout le bataclan. Fallait pas avoir inventé les boutons à quatre trous, pour en déduire qu'il se tramait quelque chose.

Mais quoi exactement ? Une frénésie de rénovation, ou bien... ? Fait à noter, l'homme qui "dirigeait le trafic" était, l'enquête le démontra, un type qui servait à la fois de valet et de chauffeur à Maître Théberge.

Un homme à tout faire, quoi !

Des clichés du bonhomme, soumis aux banques de données du SPVM, permirent de découvrir que le dénommé Gaston Auger avait un passé criminel. Cambriolages, vols à la tire, coups et blessures lors d'une bagarre dans un bar et tentative de meurtre ! Il avait fait plusieurs séjours en prison. Somme toute, quelqu'un de très peu recommandable.

.....

Gaston Auger ferait-il partie d'un programme de réinsertion sociale ? Et en l'embauchant, Théberge, en plus de toucher une prime à l'emploi, aurait voulu jouer les bons samaritains ?

Voilà la question que se posait, sans trop y croire, l'équipe du lieutenant réunie en meeting dans la salle de conférence. En tout cas, Duclos n'y croyait pas, lui : "M'étonnerait que ce soit par pure bonté d'âme que Théberge emploie ce gars-là ! commenta-t-il, avec une grimace de dédain. Et pour une fois, le lieutenant était pleinement d'accord avec le sergent -détective.

Ce jour-là, Léo Nguyen était présent à la rencontre. Pour son rapport hebdomadaire.

"De mon côté, il y a du progrès, mais pas dans le sens que je croyais, dit-il : "Figurez-vous, qu' Arlette Siméon s'est mise à me fait du plat. C'est une croqueuse d'hommes à ce qu'il paraît et franchement, ses avances, je m'en passerais volontiers !"

Visiblement, Léo Nguyen n'était pas très heureux de la situation : "Et puis... je ne suis pas certain que ma fiancée apprécie beaucoup ça. Si vous voyez ce que je veux dire."

"Léo, tu t'es porté volontaire pour l'infiltration. Personne ne t'a forcé la main. Assume, mon vieux, fit le lieutenant, légèrement agacé.

"Ouais... " Nguyen eut le tact de ne pas rappeler à son chef que, loin de le dissuader, celui-ci s'était déclaré enchanté de son initiative. Tout juste s'il ne s'était pas mis à danser la gigue.

Le malaise du jeune policier était palpable et Alexandre Denis en était très conscient, mais se refusait à le prendre en pitié. Un flic qui acceptait ce genre de boulot devait se mouiller à l'occasion. Se livrer à des activités plus ou moins louches.

D'ailleurs...

Il n'y avait pas si longtemps, un gars du Service d'enquêtes sur le crime organisé, infiltré chez les motards criminalisés, s'était vu forcé d'assister, impuissant, à la perpétration d'un meurtre. Et ce ne fut que, quand ses "nouveaux amis" lui ordonnèrent de tuer quelqu'un, qu'on le retirât de l'opération. Il était temps, car dans le milieu des motards, on commençait à flairer le subterfuge. Et ces gars-là ne badinaient pas avec ceux qu'ils croyaient traîtres à leur cause.

La situation présente était loin d'être aussi dramatique. Du moins, c'est ce que pensait le lieutenant. Si bien que pour l'instant, il estimait qu'il n'y avait pas lieu de retirer Nguyen du jeu : "Est-ce qu'elle t'a fait des propositions de... ?"

"Pas encore, mais je sens que ça va venir, fit Léo Nguyen en rougissant.

"Bon, un conseil. Essaie de gagner du temps. Raconte-lui que tu aimerais bien aller plus loin, mais que tu as des problèmes personnels à régler avant. Que de toute manière, elle est ta patronne et que ça te mettrait dans une position difficile. Que ce n'est pas parce qu'elle ne t'attire pas, loin de là, mais que tu as besoin d'un peu de temps pour... "

"Dites donc, lieutenant, on dirait que vous avez de la pratique ! s'exclama Régimbald, trop content d'insinuer que le lieutenant, lui aussi, connaissait la musique.

"Oh, ça va hein ! Ce sont des trucs élémentaires. À la portée de n'importe quel zozo, répliqua Alexandre Denis avec une pointe d'humour. Tous rirent de bon cœur. Y inclus Léo Nguyen qui conclut : "OK, OK ! J'ai compris le message."

Le sujet aurait pu être clos, mais Régimbald y alla d'une autre de ses remarques à la con : "Léo, fit-il, cesse de jouer les vierges offensées et profite de l'occasion, mon vieux. Arlette Siméon n'est pas mal pour une femme de cinquante ans. À ta place, je ne ferais pas la fine bouche. Elle doit connaître des trucs cochons. Miam, miam !"

Dans la salle de conférence, l'atmosphère se refroidit considérablement.

Et Nguyen, qui commençait à relaxer, redevint tendu.

"Bon là, Régimbald, c'est assez, éclata le lieutenant. Ça va bien faire, tes farces plates d'ado attardé. Tes histoires de pipi-caca-poil, tu peux te les mettre où je pense. Compris." Le ton et surtout le choix des mots témoignaient du degré d'exaspération du lieutenant. Lequel se livrait, très rarement, à des "saintes colères". Mais là, c'en était une.

Si bien qu'il restait deux solutions à "l'apostrophé". Soit il se tirait une balle dans la tête ou soit, il fermait sa grande trappe. Régimbald choisit de se taire. Un choix judicieux. Parce que dans le cas contraire, aucun de ses collègues n'avait l'intention de ramasser "les débris de sa cervelle d'oiseau".

La réunion se termina sans autre incident fâcheux.

Léo Nguyen livra son rapport et reprit vaillamment le chemin de la télévision d'état. Le reste de l'équipe retroussa ses manches et chacun se replongea dans ses dossiers. Et ce n'était pas les dossiers qui manquaient. Même que s'ils s'étaient écoutés, les enquêteurs en auraient volontiers balancés quelques-uns par-dessus bord.

## 30

Léo Nguyen était incontestablement un *geek*.

En parallèle avec sa licence en théologie, le sergent-détective avait suivi des cours de programmation en informatique. Cette formation n'en faisait pas un pirate informatique pour autant, mais lui offrait tout de même la possibilité de le devenir, sans trop de problèmes.

D'autant qu'il avait des dispositions naturelles pour résoudre des énigmes fort complexes. Ses collègues avaient même vu démonter et remonter le cube de Rubik en un rien de temps. Ouais, Nguyen aimait les casse-tête et les jeux de patience. Et dans cette affaire, il était servi. Et pas qu'un peu !

Pour les besoins de l'enquête, le jeune policier fit tant et si bien que la semaine suivante, il fut en mesure de produire la copie d'un nouveau message trouvé, cette-fois, dans l'ordinateur d'Arlette Siméon. Le lieutenant ne lui demanda pas comment il s'y était pris pour le récupérer et Léo Nguyen ne se porta pas volontaire pour donner des détails.

Le message présentait les mêmes caractéristiques que celui découvert dans un des ordinateurs du défunt Maxime Gélinas. Ne faisant ni une ni deux, Alexandre Denis prit immédiatement rendez-vous avec le linguiste Bilottas.

.....

Déchiffrer le message fut un jeu d'enfant pour l'éminent savant.

En guise d'en-tête, il y avait le même fichu logo et la même technique avait été utilisée pour la rédaction du message. Des hiéroglyphes alternant avec une touche de langage védique :

OYEZ, OYEZ ! PRÉPARONS-NOUS POUR LA FÊTE DU RENOUVEAU.

"Rien d'autre, professeur ? s'enquit Alexandre Denis, incapable de cacher sa déception.

"Hélas, non ! Pas de date, rien. Aucune autre indication."

Devant la mine déconfite de son interlocuteur, Bilottas ajouta : "Hum... le Renouveau me fait penser au printemps. La Fête du Renouveau ! Qu'est-ce que ça évoque pour vous, lieutenant ?

"Euh... vous savez, moi je... "

"Se pourrait-il que le message fasse allusion à la semaine pascale qui tombe un peu après la mi-avril, cette année ?"

Alexandre se frappa le front : "Mais oui, professeur. Mais bien sûr !" *Comment, n'avait-il pas fait le lien sur le champ ? Le Renouveau ! Pâques !* : "Vous feriez un excellent détective, professeur."

Le lieutenant n'avait pas dit ça sérieusement mais il ne se moquait pas, non plus.

Bilottas se rengorgea : "Vous me flattez, mon ami !"

Le lieutenant et le professeur se connaissaient à peine mais, déjà entre eux, s'établissait une sorte de rapport de force fait d'une touche de rivalité intellectuelle et de fascination pour le métier de l'autre. Au fond, le professeur avait réellement pris la remarque du lieutenant au premier degré. Le métier d'enquêteur l'intriguait. Il aurait aimé en connaître davantage sur cette profession qu'il imaginait pleine d'aventures palpitantes : "Lieutenant, il m'arrive d'envier ce que vous faites, vous savez."

Étonnant, à quel point ces grands esprits pouvaient se montrer humbles. Alexandre Denis plaçait Magnus De Ladurantais dans la même catégorie. Deux grands penseurs, et pourtant si accessibles finalement : "Professeur, surtout ne m'enviez pas trop, fit-il. Si des gens comme vous n'étaient pas là pour nous prêter main forte, mon métier serait beaucoup plus difficile à exercer, croyez-moi. D'ailleurs, comment vous remercier pour votre disponibilité, professeur !"

"En coffrant les coupables, le plus vite possible, mon ami. Vous ne m'avez pas donné de détails mais je vois, à votre attitude, que ce n'est pas une enquête de tout repos. Je me trompe ?"

"Vous ne vous trompez pas, professeur."

Il était évident que Bilottas aurait aimé en savoir davantage, sans bien sûr oser le demander. Alexandre Denis en eut pitié : "De toute manière, je vous tiendrez au courant, professeur."

Pauvre Bilottas, pensa-t-il, incontestablement une sommité dans son domaine. Mais le cher homme se faisait beaucoup d'illusions sur le métier d'enquêteur. Il lui prêtait une aura que... Si seulement il savait, à quel point, c'était loin d'être aussi glorieux qu'il l'imaginait.

*Et encore, il ne connaissait pas Brière, lui...*

# 31

Banlieue de Magog, chez les McIntyre.

Ce matin-là, quand elle fut réveillée par les deux petits monstres dont elle avait la garde, Sandra Moquin n'était pas dans une forme resplendissante. C'était le moins qu'on puisse dire ! Elle était fourbue et courbaturée. *Comme une vieille de quarante ans*, pensa-t-elle. Et en plus, elle avait un mal de tête carabiné et une sérieuse envie de vomir.

Pas étonnant. Elle avait passé une partie de la nuit à s'envoyer en l'air avec son copain Gary, lequel l'avait quittée vers quatre heures du matin. Elle regarda l'heure au réveil matin : *Ouache! 6H30. Deux heures de sommeil. Comment je vais faire pour passer la journée, moi ?*

Elle avait trop bu, trop fumé, trop... *heu, hum !* Une chance que ses parents ne se doutaient de rien. Et c'est pas elle qui les mettrait au courant. *Non monsieur, non madame !*

Les deux enfants avaient faim. Ils sautaient autour d'elle et ça lui donnait le tournis : "OK, OK ! les amis." Et c'est à petits pas comptés qu'elle se dirigea vers la cuisine et qu'elle se mit en frais de préparer le petit déjeuner : "Allez les enfants, buvez votre jus d'orange pendant que je fais chauffer les brioches."

"Yé ! des brioches au chocolat. J'aime ça !" L'aîné, âgé de cinq ans, était un gentil petit garçon.

Mais ce matin, ses cris de joie donnaient mal aux cheveux à la chère Sandra. En soupirant, l'adolescente tentait, tant bien que mal, d'aider la petite soeur de quatre ans à enfiler un tee shirt tout taché de moutarde. Des résidus de la veille, alors qu'elle leur avait servi des hot-dogs pour le souper :

"Ma petite chérie, pourquoi ne pas mettre celui-là, plutôt. Il est beaucoup plus joli. Avec les oursons !" Sandra montra à la petite un tee shirt, fraîchement lavé, qu'elle avait sorti de la sècheuse.

Mais la petite s'entêtait : "Na ! c'est pas lui que je veux, c'est l'autre."

Mon Dieu, mon Dieu ! La journée serait longue pour la pauvre gardienne. Et les McIntyre qui ne reviendraient qu'en soirée. Qu'est-ce qu'elle ferait des enfants pendant tout ce temps ? Tiens ! elle leur proposerait d'aller jouer à l'extérieur. Le brouillard de la veille s'était dissipé et la journée s'annonçait ensoleillée.

La maison était située dans une banlieue cossue près de Magog. Et dans la cour arrière, il y avait tout ce qu'il fallait pour amuser les petits. Des balançoires et d'autres jeux aussi. Elle aurait donc la paix pour quelques heures. Et puis prendre l'air, ça lui ferait peut-être du bien à elle aussi...

Du moins, elle l'espérait.

## 32

Jugeant qu'il n'avait pas les ressources nécessaires pour mener à bien son travail, le lieutenant avait placé une requête pour une augmentation d'effectifs. Après s'être fait prier, le commandant Brière avait fini par céder mais pas assez pour répondre aux multiples besoins des enquêteurs.

Ils n'avaient pas que l'affaire Gélinas sur les bras. Ils étaient nettement débordés et les résultats s'en ressentait. Le lieutenant revint donc à la charge auprès du "boss des bécosses", comme l'avaient surnommé les membres de l'équipe.

Et quand il eut Brière au bout du fil, il y alla carrément. Fallait croire qu'il aimait jouer dangereusement : "Commandant, dit-il d'un ton ferme, j'ai besoin de beaucoup plus de monde. Impossible d'y arriver autrement. Nous avons le loft dans l'ancienne usine à biscuits, la maison de Théberge à Outremont, quelques filatures supplémentaires, sans parler des dossiers pendants que vous nous reprochez de laisser en plan."

Bang !

Alexandre Denis l'avait cherché et il le trouva.

"L'aimable" commandant se montra intraitable : "C'est ça ou rien. " C'était bref, sans réplique, méprisant au possible. *Et parfaitement antidémocratique...*

Était-ce l'intransigeance du commandant ou bien la quasi certitude que quelque chose de très gros se préparait, toujours est-il, qu'après avoir raccroché, le chef -enquêteur prit une décision unilatérale. Il allait se prévaloir des services si généreusement offerts par ses amis Steve et Rita.

À l'insu de Brière, bien entendu. Mais comme il s'agissait de bénévolat, *Brière n'avait pas un mot à dire...* De toute évidence, les relations entre le lieutenant et son commandant ne s'amélioraient pas. Et au rythme où ça allait, risquaient de ne jamais s'améliorer.

Chacun restant bien campé sur ses positions et ne voulant surtout pas en démordre.

"Deux têtes de mules ! s' était exclamée Kim, un jour où elle subissait pour la énième fois les récriminations d'Alexandre au sujet de son patron. Et elle avait raison.

Ils avaient deux têtes de mules.

.....

Leurs affaires étant florissantes, Rita et Steve avaient fait l'achat d'une maison à Outremont. Avec deux enfants en bas âge, c'était plus pratique, pensaient-ils. Quand les deux petits seraient un peu plus vieux, ils auraient accès à des garderies et à des écoles d'avant-garde, lesquelles ne manquaient pas dans le coin. Or il se trouvait, que leur maison était située pas très loin de celle de Maître Théberge. Si bien, qu'en regagnant son foyer après le travail, Steve passait inévitablement devant l'imposante résidence de l'avocat.

Le lieutenant lui téléphona : "Tu es certain que ça ne t'ennuie pas de jeter un œil discret, en passant ? lui demanda-il, sachant fort bien que Steve ne dirait pas non.

"Au contraire, Alexandre, ça m'amuse ! Et puis c'est trois fois rien de... " Steve aimait l'aventure. Il était jeune, plein de bonne volonté et d'énergie et il avait un sens de l'observation. Le lieutenant misait beaucoup sur lui : "Merci mon vieux, je te revaudrai ça d'une manière ou d'une autre."

Quand en toute bonne foi, Alexandre Denis disait "je te revaudrai ça", ça ne rimait pas à grand-chose. Avec ses horaires chargés, il ne trouvait pas souvent le temps de remplir ses promesses. Mais cela n'avait pas d'importance pour Steve. Il était heureux de pouvoir donner un coup de main à celui qu'il considérait comme "son grand frère".

Même que c'était un honneur pour lui.

.....

Un soir, alors qu'un épais brouillard recouvrait la métropole, Steve nota une étrange activité dans l'entrée de garage du dénommé Théberge. Gaston Auger, le chauffeur et homme à tout faire s'évertuait à glisser une énorme malle dans le coffre-arrière de la limousine garée dans l'entrée.

De toute évidence, le type s'apprêtait à partir avec son encombrant colis. Jusque là, ça pouvait aller. Néanmoins, Steve fut frappé par le côté furtif de l'opération. Le chauffeur lançait des regards à droite et à gauche comme s'il avait le diable à ses trousses.

Or en sus de ses nombreuses qualités, Steve était doté d'une imagination très fertile. La brume si dense, la sombre demeure, la lourde malle tirée à grand peine, cet homme à la mine patibulaire. Tout ça lui fit penser à Dracula.

Dracula, ce personnage de Bram Stoker, inspiré d'un prince de Transylvanie du XV siècle. L'archétype du vampire. Steve avait lu le roman et visionné à peu près tous les films sur le sujet. Bons et mauvais. Le meilleur, selon lui, c'était Nosfératu le Vampire réalisé par Murnau en 1922. Un film qu'il avait visionné dans un cinéma de répertoire, du temps où il avait le loisir d'y aller.

De là à établir un parallèle avec la situation présente, il n'y avait qu'un pas. Un pas que Steve franchit allègrement. Il se représenta le chauffeur en majordome de Théberge-Dracula. Des êtres, moins fantaisistes que lui, qualifieraient sans doute son imagination débordante de "folle du logis".

N'empêche qu'il était tout de même permis de se poser une couple de questions. À savoir : que pouvait bien faire, par un soir brumeux, le chauffeur de Théberge avec son fardeau ? Vers quelle mystérieuse destination allait-il ?

.....

"Je t'assure Alexandre, ça m'a paru louche. Le chauffeur avait réellement un drôle de comportement." Aussitôt arrivé chez-lui, Steve s'était empressé de téléphoner au lieutenant pour lui raconter, en long et large, la scène dont il venait d'être témoin.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu' Alexandre Denis ne partageait pas l'engouement de son ami pour les histoires de vampires. Hésitant, malgré tout, à freiner l'ardeur du jeune homme, il choisit de se montrer prudemment dubitatif : "Euh... cette malle, ça peut être n'importe quoi, tu ne crois pas ? Peut-être que c'est simplement des provisions pour le loft ou... je ne sais pas moi. Non ?"

"Je ne le pense pas, Alexandre. Tu aurais dû voir ça. Le brouillard, le bonhomme qui ployait sous son fardeau au soir tombant, son allure furtive. Vraiment, il y avait là quelque chose de... d'inquiétant."

"Ouais... Et bien, merci mon vieux. Tu fais du bon boulot. On va faire le suivi."

Le lieutenant s'était voulu conciliant, mais Steve ne s'y trompa pas.

Son ami ne l'avait pas pris au sérieux et n'avait aucunement l'intention d'agir. Il aurait dû insister. Se montrer plus convaincant ? Peut-être que parler de Dracula, c'était pas l'idée du siècle. Alexandre n'était pas très fort sur les histoires de vampires. *Dommmage !*

Steve était certain de son fait. Il avait vu quelque chose.

## 33

L'homme sortit du chalet qui lui servait de pied à terre quand il était en mission. Ce n'était pas le grand confort mais il en avait vu d'autres. La maisonnette, enfouie dans une forêt de pins et de sapins, offrait le minimum. Mais c'était suffisant pour le peu de temps qu'il y séjournait. Tout près, un puits artésien permettait d'avoir de l'eau pure à volonté.

Pas d' électricité, mais dans la pièce qui servait de salon et de salle à manger, un large foyer en pierre suffisait à chauffer la bicoque.

L'homme se dirigea vers la camionnette qui était garée tout près. Le sentier qui menait à la route était cahoteux. Sur les banquettes usées de la camionnette, c'est sûr que ses fesses en prenaient un bon coup à chaque repli du terrain. Mais il avait une mission à remplir, et il ne lui serait jamais venu à l'idée de se défilier. Et même s'il y avait pensé, il ne pouvait pas.

Ah !enfin la grand route. D'abord, il s'arrêterait prendre son petit déjeuner dans un restaurant pour routiers. Tiens ! Celui-là, un peu en retrait, ferait l'affaire. Après, il circulerait dans la ville et aux alentours pour un premier repérage. Et si, par le plus grand des hasards, les circonstances s'y prêtaient, peut-être qu'il pourrait le soir même, se dire : "Mission accomplie !"

Il lui était déjà arrivé de réussir du premier coup. Parfois c'était beaucoup plus long. Fallait être patient, avoir l'oeil, être aux aguets et attendre le moment idéal pour... Aujourd'hui quelque chose lui disait que la chance lui sourirait. L'homme se signa.

*Mon Dieu, faites que ça fonctionne sans problème, ce coup-ci ...*

## 34

Cour arrière, chez les McIntyre.

Ouf ! Les enfants jouaient dehors. Enfin ! Et ils avaient l'air de bien s'amuser. *Tant mieux !* Sandra grelottait et plus le temps passait, plus elle se sentait vraiment, vraiment fatiguée. Elle était là, plantée dehors à les regarder jouer. Mais elle, elle gelait tout rond. Elle avait la peau du visage qui craquait et avait très froid aux pieds.

Il y avait encore pas mal de neige dans la cour ce qui faisait que... La veille, et elle le regrettait maintenant, elle avait volontairement oublié ses bottes fourrées chez ses parents. Elle les trouvait lourdes et pas du tout élégantes. Et c'était parce que sa mère les lui avait achetées à fort prix, qu'elle daignait les porter de temps à autre. *Autrement, pouah !*

La cour arrière de la maison était entourée d'une solide clôture. Derrière, il y avait une route secondaire où personne ne passait, la plupart du temps. Pourquoi ne pas rentrer se réchauffer un petit moment. Juste quelques minutes. *Pas plus...*

De toute manière, elle pourrait surveiller les enfants par la porte patio. Et puis, elle en profiterait pour envoyer un message-texte à Gary. Elle mourait d'envie de savoir comment il allait. Avait-il apprécié la nuit autant qu'elle ? Elle l'aimait bien Gary. En fait, plus que bien.

*Je crois que je suis amoureuse !* Sauf que Gary n'était certainement pas le genre d'homme que ses parents approuveraient. C'est vrai qu'il était plus vieux qu'elle. Vingt-sept ans, qu'il avait Gary. Oui mais il était si beau et faisait si bien l'amour.

Avant lui, elle ne savait pas ce que c'était. En fait, elle ne savait pratiquement rien du tout. Avec lui, elle se sentait tellement femme, *hou, la la !*

Elle ne pourrait plus vivre sans lui. Sandra était peut-être une fieffée coquine mais elle était, avant tout, une jeune fille naïve et romantique. Elle croyait dur comme fer au mythe du "prince charmant sur son cheval blanc".

Quoique, en fait de "cheval blanc", le dénommé Gary n'avait qu'une fourgonnette pas très propre et pas très neuve non plus. Mais la belle Sandra n'en avait cure. Gary n'était pas aussi maniaque que son père à elle, qui voulait toujours avoir l'auto de l'année.

Après s'être assurée que les enfants n'avaient besoin de rien et s'amusaient toujours, la rêveuse entra à l'intérieur. En refermant la porte- patio, elle jeta un dernier coup d'oeil aux petits. Tout allait bien ! Elle ne vit pas la camionnette qui roulait doucement sur la route secondaire.

## 35

La journée avait bien commencé pourtant ...

Le lieutenant avait accompagné sa femme chez le gynécologue et de ce côté-là, les nouvelles étaient excellentes. Kim se portait bien et la menace d'éclampsie semblait écartée. L'échographie démontrait que les bébés ne présentaient aucun problème. Deux filles, imaginez !

Alexandre Denis ne se tenait plus de joie à la perspective de tenir ses deux princesses dans ses bras. Quelques mois d'attente encore et...

Mais quand il arriva au travail, les choses prirent une toute autre tournure. Léo Nguyen qui ne devait faire rapport que le lendemain était là, entouré de ses collègues fort inquiets. Le jeune homme était dans un état épouvantable. Son teint, naturellement mat et lisse avait viré au gris. Il avait l'air hagard et à voir ses yeux rougis, il n'avait probablement pas beaucoup dormi.

"Nguyen ! Que se passe-t-il, mon vieux ?" Le lieutenant se demandait si le sergent- détective n'était pas en train de se taper une dépression ou quelque chose d'approchant.

D'une main tremblante, le "vieux" lui tendit une clé USB en s'écriant d'une voix méconnaissable : "Il vous faut visionner ça au plus sacrant." Envolés, le langage châtié et la politesse légendaire du jeune flic !

Comprenant qu'il était inutile de discuter, le lieutenant prit la clé et la tendit à Liliane Thomas : "Tu peux te débrouiller pour qu'on regarde ça, fit-il. Alexandre Denis n'avait pas encore appris comment faire fonctionner le nouveau système. Son prétexte : pas le temps..."

Sans mot dire, la policière obtempéra et toute l'équipe se regroupa autour de la toute récente acquisition du service. Une télévision HD à écran plat de cinquante-trois pouces. Le grand luxe quoi ! Voyez-vous, dans un rare accès de générosité, le commandant Brière en avait autorisé l'achat. Et il n'y avait pas à dire, ça faisait changement avec la petite télé datant de la préhistoire qui...

Mais au fur et à mesure de la projection, les enquêteurs se prirent à regretter l'ancien système "tout croche". Ce qui se déroulait sur l'écran les laissa un instant sans voix, jusqu'à ce que...

"Mon Dieu ! Mon Dieu ! C'est, c'est..." Épouvantable, horrible, atroce, monstrueux ! Il n'y avait pas de mots pour... Des images à glacer le sang. Ce vieux cliché prenait soudain tout son sens.

.....

Le film se déroulait dans un grand local. Une trentaine de "figurants", le visage partiellement masqué, coiffés d'une sorte de chapeau de clown, s'agitaient en psalmodiant des *Aummm...* Tous étaient flambant nus sous un étrange costume ouvert à l'avant et à l'arrière. La scène dura un bon moment.

Puis, un homme (c'était certainement un homme à en juger par sa démarche et sa haute taille) s'avança majestueusement dans la salle. Il avait la tête entièrement recouverte d'une cagoule et était vêtu d'une longue tunique. Rapidement l'homme se dirigea vers un autel sur lequel gisaient deux enfants en bas âge. On pouvait facilement voir leurs délicates poitrines se soulever. Pas des poupées mais deux petits êtres vivants. Ils paraissaient endormis ou évanouis.

Sans prononcer une seule parole, l'homme cagoulé se saisit d'une épée, l'éleva au-dessus de leurs têtes et... d'un coup, la leur trancha. Les têtes roulèrent et le sang des deux petits martyrs, se déversa dans des bacs disposés autour de la table du sacrifice. Les incantations de l'assistance s'enflèrent jusqu'à devenir des cris d'allégresse.

Au milieu des hurlements de joie, le bourreau toujours muet avait joint les mains dans un simulacre de recueillement. Puis au bout de longues minutes, il se saisit d'une coupe, la plongea dans le sang et s'en abreuva.

Ensuite les témoins du massacre s'avancèrent un à un et burent goulûment à même les cuves. S'ensuivit, sous le regard impassible du bourreau, une scène d'orgie. Les énergumènes mâles et femelles, toujours revêtus de leurs ridicules déguisements, se vautraient sur des couches à la romaine autour d'une immense table chargée de victuailles. Ils engloutissaient jambon, cuisses de poulets, pâtés en croûte, clafoutis et tout ce qu'on voudra.

Le vin, qui coulait à flots, se mêlant au sang qui maculait leurs lèvres.

À aucun moment, le "célébrant" ne participa aux agapes non plus qu'aux copulations infernales qui les accompagnaient. Par les fentes aménagées dans sa cagoule, il regardait.

.....

Les enquêteurs avaient l'impression d'être entrés dans une autre dimension. L'enfer de Dante ! Ils avaient beau être aguerris, ce qu'ils venaient de voir les sciait littéralement. Qui étaient ces gens ? Des fanatiques, des vrais croyants ou des fous furieux. Ou tout ça à la fois ?

Ou peut-être des acteurs ? Peut-être qu'il s'agissait d'une mise en scène particulièrement réussie ? Au sein de l'équipe, quelques-uns posèrent la question. En même temps, tout le monde savait que de tels films existaient. Qu'il y avait même un marché pour ce genre d'horreur. Des films dans lesquels, des participants étaient réellement assassinés.

Des films distribués clandestinement, "les snuffs".

"Oh boy ! Mon Dieu, mon Dieu, c'est ..." fit Lambert, qui ne put rien ajouter d'autre, parce qu'il dût s'absenter pour aller rendre son petit déjeuner. Il fut immédiatement suivi par Liliane Thomas qui se couvrait la bouche avec la main. À son annuaire, la policière portait une bague sertie d'un énorme diamant qui avait dû coûter une petite fortune.

En fait, avant la projection, elle s'apprêtait à annoncer ses fiançailles avec son banquier. De toute évidence, Liliane avait subitement perdu tout désir d'annoncer quoi que ce soit. Elle n'avait plus qu'une seule envie, c'était de dégueuler et ça pressait.

Quand tout le monde réintégra sa place et que le lieutenant eut enfin recouvré un semblant de maîtrise de soi, il demanda à Nguyen s'il était en mesure de raconter.

Le récit que celui-ci fit, d'une voix tremblante, en rajouta une couche à la stupeur, que dire l'épouvante, de ses coéquipiers.

## 36

"Arlette Siméon m'a invité chez-elle en fin de semaine pour un dîner entre amis. Il y avait là, Gérard Vien et sa femme, Réjean Laurin et sa compagne, Judith Lamer, la directrice de la station WWW, Laurence Dumoulin avec Larry Taylor, le cameraman et moi-même. Jusqu'au dessert, la soirée s'est déroulée normalement. C'est après que..."

Léo Nguyen déglutit. Il faisait visiblement un gros effort pour continuer : "... le vin aidant, les langues ont commencé à se délier. Ils m'ont parlé de communication avec l'infini, de fontaine de jouvence, de transcendance de la condition de mortel, de voyage initiatique, de tout un fatras de croyances remontant à la nuit des temps, et..."

Jusque là, rien pour écrire à sa mère ! Certes, ce n'était pas le genre de conversation que les enquêteurs tenaient quand ils se retrouvaient entre amis. Pas plus que dans l'intimité d'ailleurs. Mais bon, chacun est libre de dire ce qu'il veut quand il le veut, non ?

"... ensuite, ils m'ont invité à me joindre à eux pour célébrer la Pâques. Et c'est avec beaucoup d'enthousiasme qu'ils ont parlé de souligner le renouveau de la nature, en mettant l'accent sur le mot renouveau. Puis..."

Le lieutenant sursauta. Bilottas avait donc vu juste. La fameuse convocation. La fête du *RENOUVEAU* existait pour de vrai et était bel et bien prévue pour Pâques ! Le *RENOUVEAU* ! *Je t'en ficheraï moi du renouveau !*

.....

Les enquêteurs n'en doutait plus, ils faisaient face à une affaire pas ordinaire.

Enfin, si tant est, que l'univers dans lequel ils baignaient quotidiennement pouvait être qualifié "d'ordinaire". Mais jamais au grand jamais, ils n'auraient imaginé être projetés dans cet univers-là ! Le film, cette horreur, c'était ça leur foutu renouveau ? Même Duclos, le dur de dur, était bouleversé.

Léo Nguyen, la voix chevrotante, poursuivait : "... ils ont fait allusion au lieu de rendez-vous sans préciser exactement où c'était. Moi, j'ai tout de suite compris qu'il s'agissait du loft qu'on surveille depuis quelque temps. Bien entendu, j'ai fait comme si toute l'histoire me fascinait. Je ne voulais pas éveiller les soupçons, vous comprenez. "

Nguyen se racla la gorge : " Après le départ des invités, Arlette m'a gardé auprès d'elle pour la nuit et... hem... Inutile de vous dire que je n'ai pas beaucoup dormi. Quand Arlette s'est enfin mise à ronfler, je me suis levé et je suis allé fureter dans ses affaires. C'est là que j'ai trouvé un CD-ROM intitulé, *LA GRANDE CÉLÉBRATION*. "

Il était visible que le pauvre Nguyen faisait un effort quasi surhumain pour aller au bout de l'histoire : " À tout hasard, je m'étais muni de clés USB et ce que j'ai copié... Bien, vous venez d'en prendre connaissance."

"Les costumes des participants, c'est quoi cette mascarade ? demanda Duclos.

"Avant de venir ici, j'ai effectué une recherche et voici ce que j'ai trouvé." Nguyen tendit une feuille au lieutenant. Il s'agissait de la reproduction d'une gravure montrant un personnage affublé d'un costume qui rappelait celui porté par les gens dans le film.

Le Fou Nu. *Le Fou nu mais qu'est-ce que ?* Au bas, il y avait une légende...

Le lieutenant la lut à haute voix : "Au moyen-âge, le Fou Nu représentait l'initié aux sciences occultes. L'initié, de part son costume ouvert à l'avant et à l'arrière, démontrait qu'il n'avait rien à dissimuler. Contrairement aux non-initiés, qualifiés de Dormeurs et qui préféraient tout cacher, le Fou nu affirmait haut et fort la supériorité de vision que lui conférait la pratique de l'occultisme."

"Faut être complètement maboule pour croire à ces sornettes au 21<sup>ème</sup> siècle ! s'écria Régimbald. Un commentaire qui fut suivi d'une série de réflexions émises par les autres sergents-détectives, lesquels, pas plus que Régimbald, n'arrivaient à comprendre.

"Ben, c'est évident qu'ils sont complètement fêlés, sinon... "

"Moi, je me demande si on n'a pas affaire à une société secrète, plutôt qu'à une secte. Une secte, dans mon livre à moi, ça implique beaucoup de monde. Prenons la secte de Jim Jones, ils étaient au moins neuf cents. Non ?"

"Ouais, c'est vrai ça. Dans le film qu'on vient de voir, ils sont environ une trentaine et ils ne se suicident pas, eux. À moins que... Ah ! et puis, est-ce que j' sais moi ? "

À les entendre discuter, il était clair que la boussole des enquêteurs avait perdu le nord. Le lieutenant, dont la boussole n'était pas en bien meilleur état, tenta quand même une explication :

"Le terme de société secrète est sans doute plus approprié. Ouais. Une société secrète évoque inévitablement le mystère, l'ésotérisme, le rituel. Une certaine forme d'éclectisme aussi. Alors qu'une secte c'est légèrement différent. D'une manière ou d'une autre, nous faisons face à de l'inédit. Pour nous en tout cas. " Alexandre Denis essayait tant bien que mal de ramasser ses idées. Et c'était plutôt ardu.

Une affaire qui dépassait de beaucoup leur entendement. Avant toute chose, il faudrait faire authentifier le film, au cas où... Quoique, pas un seul instant, le lieutenant ne douta qu'il soit authentique. *Hélas !* Les infanticides. C'est ce qu'il y avait de pire dans le métier de flic. Et ce que l'équipe venait de voir, c'était pire que pire. La froideur calculée du bourreau, le bain de sang, les ébats atroces qui s'ensuivaient. *Bon Dieu !*

Et tous tant qu'ils étaient, même les plus durs d'entre eux, avaient perdu leur assurance de commande. Assurance que beaucoup de gens dans la population prenaient pour de l'arrogance ? Pas toujours à tort d'ailleurs.

*Faites vos jeux, mesdames et messieurs, parce que rien ne va plus !*

## 37

"J'ai l'impression qu'ils sont sous l'effet d'une substance hallucinatoire quelconque. Vous avez remarqué leurs regards? demanda Marie Garneau, très pâle. La policière avait deux enfants à peu près de l'âge des petites victimes et il était visible qu'elle était au bord des larmes.

"Oui, oui, tu as raison, Marie, fit Léo Nguyen. "Samedi, chez Arlette Siméon, les invités ont fait allusion à des champignons magiques. "

L'effet d'un puissant hallucinogène expliquerait-il cette folie collective ? Peut-être. Mais ça n'était pas une excuse pour... Marie Garneau tentait de retrouver le potentiel de raisonnement qui faisait sa grande force en temps normal. Mais ce qui émergeait présentement de son cerveau enfiévré, c'était des questions et encore des questions.

"Pourquoi pas des sacrifices de jeunes vierges comme c'était la pratique dans certaines peuplades ? Pourquoi de très jeunes enfants ? Pourquoi le couple ? Pourquoi boire leur sang en guise d'élixir ? Pourquoi cette parodie de mantras ? Vous savez ces *Aummm* avant le... Pourquoi porter ce costume ? Pourquoi un masque ?"

"Mais oui, pourquoi un masque ? Si j'ai bien compris, le masque est en complète contradiction avec la définition moyenâgeuse du Fou nu. Le Fou nu, c'était pas plutôt un symbole de droiture, de franchise, d'ouverture d'esprit, non ? fit Duclos qui avait complètement oublié de se comporter comme un mal dégrossi.

"Mais oui, mais oui. Pourquoi ? renchérit Blondin.

C'était le festival des pourquoi. Pas plus que ses collègues, Alexandre Denis n'avait d'explications brillantes ou simplement intelligentes à offrir. Et comme il lui arrivait parfois de le faire quand il était dépassé par les événements, il se mit à divaguer.

Il se lança donc dans une tentative de rapprochement avec le logo du groupe : "L'épée inversée qu'on peut facilement confondre avec une croix, n'est-ce pas ? Nous sommes ici en présence de la même ambivalence, de la même dualité de sens. Enfin, je n'en suis pas certain mais... " Ô que le lieutenant s'avancait sur un terrain fragile ! Des sables mouvants dans lesquels, il risquait de s'enliser en entraînant son équipe dans le borbier.

En fait, toute l'affaire le plongeait dans une profonde consternation. Il disait n'importe quoi et finit par s'en rendre compte tout seul, comme un grand .

"Hem ! oui bon... Je fais mieux de retourner rendre visite à Magnus De Ladurantais. Et peut-être au professeur Bilottas, également. Et ça presse ! Pâques s'en vient à grand pas. Il nous faut à tout prix démanteler le réseau avant ça. On m'apprendrait que deux enfants viennent de disparaître, que ça ne m'étonnerait pas et que ... " Le lieutenant ne termina pas sa phrase.

Ça n'était pas nécessaire. Les autres étaient sur la même longueur d'ondes. "Oui lieutenant et ça presse en titi." Il n'y avait aucun persiflage dans la voix de Duclos. Que de l'inquiétude.

Là-dessus, Nguyen se manifesta à nouveau : "Lieutenant, les gens dans le film... j'en ai vus quelques-un chez Arlette Siméon. Je les ai parfaitement reconnus malgré leur déguisement. Lieutenant, on a ce qu'il faut pour obtenir un mandat de perquisition. Non ?"

Le lieutenant posa sur le jeune flic un regard où se mêlaient désolation et irritation. Mais qu'est-ce qu'on leur enseignait à ces jeunes-là, à l'école de police ? : "Oui, mais on n'en fera rien, Léo. Tu devrais savoir qu'il est beaucoup trop tôt pour ça. Penses-tu deux secondes que si on débarquait chez Arlette Siméon... qu'elle et sa bande ne se méfieraient pas à l'avenir. Ils comprendraient immédiatement que nous sommes sur leurs traces."

Nguyen ne l'entendait pas de la même manière : "Je ne peux plus continuer comme ça. Ma vie est complètement sans dessus-dessous. Je ne sais plus où j'en suis. Ma fiancée ne veut plus de moi et... Arlette Siméon m' écoeure, c'est bien simple !"

Le jeune policier était au bord de l'effondrement. Alexandre Denis en eut pitié.

Du moins, jusqu'à un certain point : "Tu as bien travaillé mon gars. Mais il va te falloir continuer encore un peu et te montrer convaincant. Il est très important de ne pas éveiller les soupçons. Tu peux comprendre ça, non ?"

Ensuite, le lieutenant y alla d'une solution assez étonnante venant de lui : "Au travail, fais comme si de rien n'était et porte-toi malade dans... disons une couple de jours. On va arranger ça pour que tu produises un certificat médical. Tu ne le sais pas encore mais tu vas développer un problème aux poumons. Ça te va comme ça ?"

"Mouaing..." Nguyen ne sauta pas de joie. Il était visible que "ça ne lui allait pas du tout comme ça". Sauf que le lieutenant ne lui donnait pas le choix.

Nguyen jouerait son rôle jusqu'au bout. Et avec ses yeux cernés et son teint grisâtre, le jeune flic n'aurait pas de difficulté à convaincre Arlette Siméon qu'il était malade. Et en réalité, il l'était.

"Heu... et pour tes problèmes avec ta fiancée, on a un service d'aide psychologique aux employés. Je te conseille de prendre rendez-vous dans les plus brefs délais. Je suis certain que ça ne peut pas nuire."

Le lieutenant eut la décence de ne pas en rajouter.

Le jeune détective était suffisamment démoli. Il n'avait pas besoin d'entendre une banalité du genre, "je suis désolé, mon vieux".

## 38

Ce soir-là, le chef -enquêteur se montra étrangement silencieux à table. Kim s'en inquiéta :  
"Qu'est-ce qui se passe, mon amour ? Tu ne te sens pas bien ? Tu n'as presque rien avalé et..."

Alexandre Denis n'allait certainement pas parler du film à sa femme. Lui décrire ce qu'il aurait souhaité n'avoir jamais visionné ? Pas question. Elle n'était pas dans un état pour entendre ça. Et même si elle avait été en état de... il n'aurait rien dit.

Il prit une bouchée de salade de pois chiches en mastiquant rageusement. Il avait sérieusement envie de rouspéter au sujet de la bouffe que préparait Kim depuis quelque temps, mais il n'en fit rien. Cela aurait été inutile. En effet, "au royaume de la reine Kim" s'était produit une "révolution de palais". Et les membres de sa cour, en l'occurrence Alexandre et Nicolas, en faisaient les frais.

Imaginez ! Madame s'était subitement mise à éprouver du dégoût pour tout ce qui avait quatre pattes ou portait des ailes et qui se mangeait. Alors, plus question de poulet, de bœuf, de porc ni même de poisson. Le bacon ! N'en parlons même pas. Des œufs, à la rigueur.

Et encore pas trop souvent.

Tant et si bien, que la famille était condamnée et, Alexandre priait pour que cette lubie disparaisse après l'accouchement, à avaler du tofu, des potées de lentilles, des gratins de choux-fleur, du quinoa et tout le bataclan soi-disant bon pour la santé. Franchement après la journée qu'il avait passée, le lieutenant aurait souhaité avoir autre chose à se mettre sous la dent. Une salade de pois chiches et de bulgur ! *Voulez-vous bien m'expliquer à quoi ça rime ? Mais bon, passons...*

"Pour tout dire Kim, je suis soucieux. L'enquête sur l'affaire Gélinas n'avance pas vite et ça me turlupine. D'ailleurs, j'ai rapporté du travail et j'ai quelques coups de fil à donner. Alors si tu permets, je vais me retirer dans le bureau."

Devant ce comportement inhabituel, Kim n'osa pas insister. Alexandre avait mangé du bout des lèvres, et plus surprenant encore, il n'avait pas eu l'ombre d'un sourire. Ni pour elle, ni pour Nico. Et pas bavard non plus. Certes, quand il s'agissait de ses enquêtes, Alexandre ne se répandait pas en explications mais de là à... Il lui arrivait tout de même de mentionner une anecdote, une situation cocasse ou ... Alors, que ce soir, rien. *Zéro + une barre !*

Kim se résigna à le laisser aller avant le dessert. Prenant un ton faussement enjoué, elle annonça : "Vas-y mon chéri. Nicolas et moi on va terminer notre repas avec appétit. Pas vrai, Nico !"

Est-il besoin d'ajouter que le dessert consistait en compote de fruits séchés nappés de yogourt 0%. Miam ! Et si le père s'en sauvait, le fils n'y échapperait pas. Le petit, les yeux dans son assiette, marmonna une réponse que personne ne saisit. Kim crut que l'enfant était déçu de ne pouvoir profiter de la présence de son père plus longtemps ce soir-là.

Mais ce n'était pas ça. Enfin, pas uniquement ça.

L'esprit déjà ailleurs, le lieutenant ne remarqua pas l'air consterné de sa femme, non plus que la mine renfrognée de son fils : "Bon, je me prends un café et je l'emporte avec moi. À plus tard, vous deux." D'habitude, il les embrassait en les appelant "mes deux amours".

Oups ! ça ne va vraiment pas, pensa Kim.

.....

Ça n'allait pas très bien, en effet.

Le lieutenant n'était pas encore remis de la session du matin.

Ce film atroce et tout ce qu'il laissait supposer. Pour la première fois depuis qu'il exerçait le métier, il doutait sérieusement de ses capacités à résoudre une affaire.

Et l'impression de fatalité qu'il éprouvait depuis quelque temps était plus forte que jamais. Puis, il y avait Léo Nguyen. Alexandre se sentait coupable face au jeune détective. Il n'aurait jamais dû accepter qu'il se fourre dans un pétrin semblable. Le commandant Brière avait vu juste. Léo n'avait pas suffisamment d'expérience pour ce genre de boulot.

Le jeunot s'en était relativement bien tiré mais à quel prix ! Et c'était lui, Alexandre Denis, qui était responsable du gâchis. Il aurait dû prévoir, être davantage à l'écoute. Comprendre que tout intellectuel et brillant qu'il était, Nguyen n'était pas prêt émotionnellement pour une mission semblable.

*Ouais*, et le lieutenant se l'avoua, ce n'était pas son meilleur coup... Mais d'un autre côté, parce qu'il y a toujours deux côtés à une médaille, les résultats étaient là. Et plus il repensait au film, plus il était certain que le bourreau masqué, c'était Théberge.

Le type en avait certainement le profil en tout cas.

Remonter à la source, voilà ce qu'il devait faire. Donc ...

Théberge avait étudié à Yale. Yale, cette université américaine fondée en 1701 jouissait d'une réputation internationale. Un haut lieu du savoir, certes. Mais également, le siège d'une célèbre société secrète. La *SKULL AND BONES SOCIETY*.

Avant de quitter les locaux du SPVM, le lieutenant avait demandé à Liliane Thomas de lui sortir tout ce qu'elle pouvait sur cette société. La documentation qu'il avait maintenant entre les mains comportait une importante bibliographie. Beaucoup d'auteurs "dits sérieux" s'étaient penchés sur ce sujet apparemment inépuisable.

Le dossier renvoyait à des rumeurs de sorcellerie, de pratiques occultes, de magie noire et de complots à l'échelle de la planète. Le nouvel ordre mondial y figurait en bonne place. Il y était également question de liens avec l'Allemagne nazie et... En règle générale, Alexandre ne souscrivait pas à toutes ces théories du complot qui pullulaient sur le *NET*. Lui, il lui fallait des faits et pas n'importe quel blabla à la mors-moi-le- nœud.

Bien qu'après avoir vu ce qu'il avait vu le matin même, ses certitudes fondaient à vue d'oeil.

Ainsi, quand Liliane Thomas lui avait dit : "Si on suit le moindrement ce qui se passe dans le monde, il y a tout de même lieu de s'interroger. Vous ne trouvez pas, lieutenant ?"

Il n'avait pas su quoi répondre.

.....

En survolant le dossier, Alexandre nota au passage que les ex-présidents Bush, père et fils avaient fait partie de ce club très sélect qu'était *SKULL AND BONES*, également connu sous le vocable de *THE TOMB*. La Tombe ! *Ouais*. Tiens, le nom d'un ancien candidat à la présidence des USA et actuel secrétaire d'état figurait aussi sur la liste. Une liste où l'on retrouvait une kyrielle de gens puissants et pleins aux as.

*Skull and Bones. The Tomb !*

Théberge avait-il suffisamment d'envergure pour avoir été admis au sein de cette coterie ? Ce n'était pas impossible. Peu probable mais... En tout cas ça valait la peine d'investiguer.

Le lieutenant allait emporter toute cette paperasse chez Magnus De Ladurantais avec lequel il avait rendez-vous, le lendemain. Le professeur Bilottas y serait également. Ainsi, il pourrait faire d'une pierre deux coups. Les opinions conjuguées de ces deux têtes-là devraient, en principe, l'éclairer un peu. Du moins il l'espérait.

*Parce qu'autrement...*

## 39

Il était près de vingt et une heures trente.

Le lieutenant estima qu'il n'était pas trop tard pour passer un coup de fil au vieil avocat dont Giulia Orsini lui avait parlé, Maître Lupien. Prévenu par cette dernière, l'homme s'attendait à un appel. Peut-être pas à une heure aussi tardive, *mais bon ...*

Alexandre composa le numéro et l'autre décrocha aussitôt. Les politesses d'usage échangées, le lieutenant posa immédiatement la question sur Théberge et sa possible appartenance à la Skull and Bones Society . "Et bien oui, répondit l'avocat sans hésiter. "Il en fait partie comme d' autres québécois, d'ailleurs. Tous d'anciens étudiants de Yale. Ils ne sont pas légions ici mais il y en a tout de même quelques-uns."

"Maître Lupien, êtes vous bien certain de ce que vous avancez ? Seriez- vous prêt à jurer que Théberge... "

"Lieutenant, les membres d'une société secrète sont par définition, très secrets. Et ce n'est pas pour rien que cette société s'appelle *The Tomb*. Et personne ne va crier sur les toits, je fais partie de... Généralement, ces gens-là n'en parlent qu'à des proches. Or j'ai bien connu Théberge et je l'ai personnellement entendu s'en vanter. Il disait que cela avait changé sa vie."

Maître Lupien avait le verbe haut, la répartie vive et le ton incisif. Il avait dû être un redoutable plaideur. Le lieutenant se le tint pour dit : "Remarquez, fit-il, je n'insinue pas que faire partie de Skull and Bones implique nécessairement qu'on soit coupable de quelque chose."

"J'avais bien saisi, lieutenant. Mais dans le cas qui nous occupe, attendez la suite."

L'avocat semblait irrité de l'interruption et le lieutenant n'eut d'autre choix que de se fermer le clapet et écouter attentivement.

"À l'époque, continua Maître Lupien, Théberge et moi étions des amis intimes et nos deux épouses s'entendaient très bien. J'ai même été le parrain de leur fillette. Avec ma femme et mes deux jeunes enfants, nous allions souvent les visiter à leur chalet des Cantons de l'est. Une bicoque bien sûr. Mais la beauté des lieux compensait pour le reste. Et nous étions jeunes."

*Tiens tiens !* Un chalet en Estrie. Les oreilles du lieutenant étaient maintenant toutes grandes ouvertes. Et jusqu'à nouvel ordre, son clapet toujours fermé.

"... ma petite, alors âgée de quatre ans, m'a dit un jour que le monsieur, en parlant de Théberge, bien entendu, la regardait drôlement. Sur le coup, je n'ai pas porté attention. J'aurais dû, mais à cette époque, ma carrière passait avant tout. "

Petite pause. Au bout du fil, la voix de Maître Lupien se fit plus nuancée : "Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai repensé à cette histoire. Quand la fillette de Théberge, qui était du même âge que ma fille, a disparu. Vous me suivez toujours, lieutenant ?"

"Oh ! oui et avec beaucoup d'intérêt. Continuez, je vous prie"

"Et c'est à peu près à ce moment-là que j'ai commencé à prendre mes distances. Quand j'ai constaté la froideur de Théberge face à la disparition de sa fille. Certes, tout le monde ne réagit pas de la même manière face à un tel drame. Mais lui ... c'était trop ou pas assez. "

Cette fois, maître Lupien marqua une longue pause. Son voyage dans le temps n'avait pas l'air de l'enchanter : "En fait, je trouvais qu'il ne faisait pas beaucoup d'efforts pour retrouver son enfant. C'était comme si, il savait qu'il était inutile de la chercher. Qu'elle ne reviendrait pas. Moi, j'ai même participé à une battue dans les bois qui environnaient leur chalet. Pas lui."

.....

Au début de leur entretien, le lieutenant avait pris soin de demander à son interlocuteur la permission d'enregistrer ses propos. L'avocat avait accepté. Étonnant de la part d'un homme de loi, mais Alexandre Denis n'allait surtout pas s'en plaindre. Ce que Lupien racontait était de la dynamite.

Pendant qu'il tripotait le magnétophone pour s'assurer que le fichu gadget ne lâche pas à un moment crucial, Maître Lupien continuait à remuer ses souvenirs : "Sa femme avait l'air désespérée. La pauvre avait vieilli de dix ans en quelques semaines. Encore là, Théberge paraissait indifférent. La façon dont il la regardait ! Le mépris qu'il affichait à son égard. Un iceberg, je vous dis, lieutenant. Je n'en revenait pas."

Théberge, un bloc de glace, ça ne m'étonne pas, pensa le lieutenant. Quoique certains répugnent à manifester leurs émotions, mais pas au point de... Qui était Théberge, exactement ? Bien qu'il demeurait tout ouïe, le lieutenant n'arrivait pas à freiner complètement son moulin à penser. Lequel, est-il besoin de le préciser, ne faisait pas souvent relâche.

"Un jour, on l'a retrouvée pendue dans le garage de leur maison, rue Bloomfield. Théberge a été soupçonné, mais vous le savez aussi bien que moi, il faut des preuves pour porter des accusations."

Cette fois, le lieutenant intervint : "Vous ? Avez-vous eu des soupçons ?"

Silence.

"Est-ce à ce moment-là que vous avez coupé court à vos relations avec... ?"

Courte hésitation, puis...

"Pas exactement, non. Ça s'est produit quelques mois après. Quand j'ai découvert que Théberge m'avait damé le pion dans une affaire que je m'apprêtais à plaider. Une très grosse affaire, fort lucrative. Théberge a fait courir des bruits fallacieux sur mon compte. Tant et si bien que mes clients m'ont laissé tomber pour faire appel à ses services. C'était un véritable coup de Jarnac !"

La voix de l'avocat vibrait encore d'indignation, après toutes ces années. Le lieutenant ressentit un léger malaise. Ainsi donc, Lupien n'avait réagi que lorsque sa carrière avait été menacée. Ouais...

"Maître Lupien, fit-il sur un ton qu'il s'obligea à garder neutre, puisque vous étiez un proche de la famille, la police a dû vous interroger aussi. Non ? "

"Mais bien sûr, voyons !"

"Et vous n'avez jamais songé à faire part de vos soupçons au sujet de Théberge ?"

"J'y ai pensé mais je ne l'ai pas fait. J'avais peur de lui. J'avais vu ce dont il était capable en affaires. Et je me disais qu'un tel homme n'hésiterait pas à exercer des représailles sur ma famille. Je sais, ce n'est pas glorieux. J'ai été lâche, mais... "

Alexandre songea qu'au fond, rien, absolument rien, ne l'autorisait à porter un jugement de valeur sur le comportement de maître Lupien : "Donc vous vous méfiez du personnage. Y avait-il des rumeurs à son sujet. Des rumeurs de pratiques occultes, de magie noire, par exemple ?"

"Oh ! vous savez, c'était l'époque du Flower Power, du Festival de Woodstock, de l'assassinat de Sharon Tate par la famille Manson. Ici, c'était l'éclatement de la société telle qu'on l'avait connue sous Duplessis. On était en pleine Révolution tranquille. Les communes, le LSD, le pot et tout le reste. Et oui, bien des bruits couraient au sujet de Théberge, mais... "

"Mais vous, avez-vous été témoin de... ?"

"Moi, je me tenais à l'écart de tout ça. J'étais, pour employer un terme dont on m'affublait à l'époque, beaucoup trop *straight*, pour souscrire à ce vent de changement."

Lupien n'avait pas répondu directement à la question. Alexandre revint à la charge : "Maître Lupien, j'insiste. Avez-vous soupçonné ou vu, de vos yeux vu, quelque chose qui aurait pu vous mettre la puce à l'oreille quand à des pratiques occultes chez Théberge ? "

"Non... moi, je n'ai rien vu d'autre que ce que je vous ai signalé "

Il se faisait tard et le vieil avocat donnait des signes de fatigue. Il était manifeste qu'il ne voulait pas ou n'osait pas aborder la question des pratiques occultes. Par peur du ridicule ou par peur tout court ? Alexandre comprit qu'il ne tirerait plus rien de son interlocuteur ce soir-là.

"Maître Lupien, dit-il, je vous remercie pour votre franchise. Au besoin, je peux encore faire appel à vous, j'imagine ?"

"Très certainement lieutenant. Si je peux vous aider, je le ferai volontiers. Théberge est un homme très dangereux. Il est grandement temps de mettre fin à ses méfaits. Ce type a déjà fait suffisamment de mal comme ça."

Puis, le vieil avocat ajouta : "J'ai tellement honte d'avoir attendu si longtemps avant de... Peut-être qu'il est trop tard pour faire amende honorable, mais je..."

"Il n'est jamais trop tard, maître, fit Alexandre qui pensait exactement le contraire.

*Il arrive parfois qu'il soit trop tard, hélas !*

## 40

Quand le lieutenant se présenta chez Magnus De Ladurantais, dame Bérengère venait tout juste de servir le café aux deux savants confortablement installés dans la bibliothèque.

Bilottas avait sorti des cigares et en offrit poliment à la ronde. Le lieutenant déclina mais Magnus s'empressa d'en accepter un. Ce qui n'eut pas l'heur de plaire à sa femme qui fit une moue de désapprobation. Les lèvres pincées, Bérengère allait se retirer quand son mari lui fit un clin d'oeil suggestif et... lui caressa une hanche !

Le gredin ! Dame Bérengère s'éclipsa, rougissante.

Le lieutenant crut avoir mal vu. Pas possible ! *Eh ben dis donc, la libido, ça ne meurt pas !* La manœuvre du vieux Magnus n'avait pas échappé à Bilottas qui souriait avec indulgence. Et Bilottas qui se marrait ! Mais n'étant pas là pour faire une étude exhaustive sur la sexualité des personnes du troisième âge, Alexandre Denis exposa le but de sa visite sans plus tarder :

"Hem... messieurs, j'ai un film à vous montrer. Je vous préviens, ce n'est pas pour cœurs sensibles. D'ailleurs, il vaudrait mieux que dame Bérengère ne survienne pas à l'improviste."

"C'est si terrible que ça ? demanda Magnus De Ladurantais, soudain moins fringant.

"Et même davantage ! fit le lieutenant, loin d'être certain de l'effet potentiellement dévastateur, à la limite dangereux, pour le cœur du vieil homme. Sauf qu'il était un peu tard pour avoir des scrupules et le vieillard le lui démontra en allant fermer la porte à clé : "Bon, allons-y, fit-il bravement.

.....

Après le visionnement, il y eut un silence fort compréhensible. Puis...

"Merci de nous avoir prévenus, lieutenant. Jamais je n'aurais cru que ça puisse aller aussi loin. C'est... c'est cauchemardesque, c'est..." Ironiquement, Bilottas, le linguiste, était à court de mots. Au coin de sa paupière, une larme brillait.

Magnus pleurait sans retenue. Et bien qu'il vit le film pour la seconde fois, Alexandre n'en menait pas large non plus. Il était clair qu'aucun des trois hommes ne toucherait aux brioches encore tièdes que dame Bérengère avait posées sur un guéridon à leur intention.

"Le grand type, le bourreau, vous savez qui c'est, lieutenant ?" s'enquit Bilottas.

"J'ai des soupçons. Mais pas suffisamment de preuves pour justifier une action quelconque. Vous savez, une enquête c'est long et fastidieux. Avant d'en arriver à une conclusion définitive, il nous faut beaucoup plus que des suppositions."

"Ce... ce n'est pas une fiction. Vous en êtes bien certain lieutenant ?" Bilottas se remettait lentement du choc initial mais une part de son esprit refusait d'admettre que de telles atrocités fussent possibles : "C'est peut-être du chiqué après tout ?" fit-il la voix éteinte.

"Professeur, nous avons de sérieuses raisons de croire que c'est la triste réalité, malheureusement. Et..." Le lieutenant fut interrompu par Magnus De Ladurantais qui avait réussi à sécher ses pleurs. Le vieux savant avait des commentaires à faire et les exprima haut et fort :

"Mis à part le bourreau, les autres portent des costumes qui évoquent le "Fou nu". Traîner dans la boue un personnage historique de cette envergure est un véritable crime de lèse-majesté. À l'origine, la nudité était perçue comme une libération du flux spirituel du corps. Ces gens-là sont sans vergogne."

Le médiéviste suffoquait d'indignation. Sa voix s'enflait à tel point qu'Alexandre Denis craignit de voir surgir Bérengère. Chose qui n'était pas souhaitable. Et Magnus de continuer à s'époumoner. Le Fou nu. Comment osait-on bafouer la signification moyenâgeuse du personnage ! Sa spiritualité initiale. Galvauder de la sorte la quête ésotérique et profonde de la Fête du fou :

"Une coutume médiévale grandiose, sublime, que notre monde matérialiste aurait tout intérêt à remettre en vigueur. Mais pas de cette manière-là. Cette mascarade atroce qui... que... qu'..."

"Calmez-vous mon ami, calmez-vous voyons. Il y a plusieurs interprétations du personnage du Fou. Entre autres, celle du Tarot qui n'est pas très sérieuse, je vous l'accorde mais... notons que dans le film, les gens portent des masques. Et les masques signifient le mensonge, la dissimulation, la duplicité. Alors, je pense que vous faites erreur quand..."

Si l'intention de Bilottas était d'alléger l'atmosphère, il s'y prenait très mal, car...

"Ah, non ! Ne venez surtout pas me dire que je me trompe. Ce sont ces dégénérés qui sont dans l'erreur. Détourner ainsi le sens de l'histoire, c'est un véritable sacrilège !"

Alexandre Denis était consterné. *C'est pas vrai, une guerre de chapelles maintenant !* Quelques minutes plus tôt, les deux savants étaient au seuil de l'épouvante et maintenant, ne voilà-t-il pas qu'ils s'engageaient dans une guéguerre qui n'avait rien à voir avec...

Au rythme où allaient les choses, le lieutenant craignait de repartir bredouille et ça, il ne le voulait à aucun prix : "Hem... messieurs, j'ai des questions pour vous au sujet de l'Université Yale et de sa principale société secrète, la Sk..."

.....

"Ah, la fameuse Skull and Bones Society, bien sûr !" Bilottas, le plus raisonnable des deux belligérants, se mit à feuilleter la documentation apportée par Alexandre .

"Beaucoup de rumeurs mais très peu de preuves sérieuses. Les conspirationnistes s'en donnent à cœur joie, c'est certain. Quoique de tout temps, les rites initiatiques de la plupart des sociétés secrètes donnent à penser que... Prenons, les francs-maçons par exemple, ils..."

"Ah, non et non, cher ami ! Je sais ce que vous allez dire à leur sujet et je m'inscris en faux." Magnus De Ladurantais reprenait les hostilités. Parce que la franc maçonnerie, lui connaissait ça et il n'allait certainement pas tolérer qu'on dise n'importe quoi sur ces philanthropes, ces valeureux, ces... :

"La franc-maçonnerie spéculative est apparue en Angleterre au XVII siècle. Or, elle découle directement de la franc-maçonnerie opérative des bâtisseurs de cathédrales. Un ordre initiatique universel axé sur la fraternité, la solidarité entre ses membres. Admirable et... "

Ça y est, voilà ce que je craignais, pensa le lieutenant. Un cours magistral. Oh ! Magnus, Magnus, je vous en supplie, faites nous grâce. Mais Magnus continuait à pérorer, pérorer et pérorer. *Comment couper court au... ?* Le lieutenant opta pour un silence prudent mais resta aux aguets.

"... de nos jours, les francs-maçons se concentrent davantage sur l'acquisition de connaissances supérieures visant au salut de l'humanité. Comme il n'y a plus de cathédrales à construire, ils érigent le Temple de l'humanité. C'est cela, la franc-maçonnerie spéculative et pas autre chose."

"Oui et alors ? Je ne vois pas pourquoi les membres de Skull and bones n'en feraient pas partie ! L'un n'exclut pas l'autre et ce n'est pas nécessairement péjoratif, cher ami. "

Bilottas avait repris la "pole position". Deux écoles de pensée s'affrontaient et si l'on n'y prenait garde, c'était en passe de devenir un match à finir entre les deux hommes.

*Oh ! merde.* Le lieutenant était de plus en plus inquiet sur l'issue de sa visite.

# 41

Oh ! merde, en effet.

La patience du lieutenant avait des limites. Parfois même très limitées. La joute entre les deux savants, si brillante soit-elle, ne faisait pas avancer son enquête d'un *iota*. Et pour tout dire, ce débat de haut niveau commençait à lui taper royalement sur les nerfs.

"Messieurs, je vous en prie." Le ton était sec et les deux athlètes de l'érudition se calmèrent le pompon. Momentanément du moins. Le lieutenant en profita : "Alors, ces ragots entourant la création de la Skull and bones ? Son soi-disant rôle dans l'édification d'un nouvel ordre mondial, les Illuminati, le contrôle par la C.I.A. Toutes ces théories de la conspiration seraient de la foutaise ?"

"Je n'irais pas jusqu'à l'affirmer, lieutenant. Vous savez ce qu'on dit : qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Alors, tirez-en vous même vos conclusions." Bilottas refusait de se commettre.

Était-ce pour une raison philosophique, pratique ou plus simplement par crainte du ridicule ? Le lieutenant passa à une sous-question : "Les femmes ? Y en a-t-il beaucoup dans Skull... ?"

"À l'origine, Skull and bones était un "boy' s club". Notons qu'avant le vingtième siècle, les femmes n'avaient peu ou pas accès à l'éducation supérieure. Si bien que, ce n'est qu'à compter de 1990 qu'elles y furent admises. Depuis lors, les étudiantes de Yale font partie de la sélection annuelle limitée à quinze étudiants. " Jusque-là, Bilottas s'était limité à résumer le contenu du dossier. Un exercice qu'Alexandre aurait très bien pu faire sans son aide. *Si Bilottas ne va pas au-delà de ça, j'aurai perdu mon temps. À moins que Magnus, lui...?*

Bilottas devait sans doute lire dans les pensées car il sortit enfin du texte : "Notons un détail qui vous fera sursauter, lieutenant. Les sobriquets des membres : Long Devil, Prince du futur, Baal, Odin, Thor... et j'en passe. Amusant n'est-ce pas ? Les noms de dieux y sont à l'honneur. On ne se prend pas pour de la merde dans ces hautes sphères. Comme on dit par ici : on ne niaise pas avec la puck ! "

Alexandre avait remarqué que Bilottas émaillait volontiers son discours d'expressions typiquement québécoises. Et c'était un peu étrange d'entendre le linguiste et sémioticien s'exprimer de la sorte. Un besoin d'être comme Monsieur- Tout- le monde ou... ? Peu importait au fond.

L'important était que... et ça, c'était une excellente nouvelle, Bilottas en savait plus qu'il n'y paraissait sur tout ce qui entourait la Skull and Bones Society. *Ouf !*

Ouf ! certes. Cependant, le lieutenant crut déceler une lueur espiègle au fond de l'oeil du savant ? *"Je t'ai bien eu, hein ! détective de mes deux. Tu as cru que je n'y connaissais rien. Et bien, détrompe- toi mon vieux."* Bilottas, ce colosse au physique d'ancien joueur de foot, lui lançait un défi.

Alexandre Denis s'en amusa.

*À bon ! C'est donc ça. Tu veux jouer ? Et bien, jouons !* À tout hasard, ça ne coûtait pas cher, il lui lança un ballon d'essai : "Parlez-moi des références à la théosophie, professeur."

"Ah, oui, la théosophie. Un nom générique pour désigner diverses doctrines mystiques qui visent toutes à l'approfondissement de la vie intérieure. L'étude de l'action de l'être humain sur l'univers par des moyens dits, surnaturels. Prenons la Cabale ou Kabbale par exemple. Nous avons-là, une tradition juive qui donne une interprétation mystique et allégorique de l'Ancien Testament."

Emporté par son sujet, Bilottas avait oublié de jouer. Il glissait dangereusement vers une envolée pédagogique. Où s'arrêterait-il et surtout quand s'arrêterait-il ?

Alexandre soupira mais laissa filer. Pour l'instant.

"Puis, il y a le gnosticisme qui regroupait les sectes chrétiennes des trois premiers siècles de notre ère. Cette doctrine fondait le salut de l'homme sur le rejet de la matière, soumise aux forces du

mal, au profit d'une connaissance supérieure des choses divines. La gnose." Tout cela était sans aucun doute passionnant mais le lieutenant se demanda à nouveau où allait aboutir Bilottas. Et à nouveau, il décida de laisser filer encore un peu.

" Prenez Swedenborg, un théosophe suédois du 17ième siècle. Il avait développé une théorie dite de la Nouvelle Jérusalem selon laquelle tout a un sens spirituel et... "

*Bon là, assez, c'est assez !* Le lieutenant avait compris dans les grandes lignes. Il était grandement temps de mettre un frein à ces débordements professoraux : "Dans le film, nous avons plutôt affaire, il me semble, à des rituels sataniques. Une messe noire. Qu'en pensez-vous professeur ?"

"Oui. Vous avez raison, lieutenant, répondit Bilottas. "En effet, ce qu'on a vu se rapproche davantage des préceptes d'un célèbre occultiste britannique, Edward Alexander ( dit, Aleister) Crowley. Un type complètement dingue. Il est mort en 1947. Bon débarras !"

Le linguiste et sémioticien expliqua alors, que Crowley était un mage sataniste qui avait exalté la sexualité sous toutes ses formes. Un personnage très inquiétant qui était même allé jusqu'à prétendre être la Bête de l'Apocalypse.

*La Bête de l'Apocalypse. Intéressant.*

Le lieutenant se dit qu'enfin, on allait peut-être arriver quelque part.

## 42

Ensuite, Bilottas parla d' une certaine Elena Péetrovna Blavatsky ou Blavatskaïa, cofondatrice en 1875 de la Société théosophique. Il allait se lancer dans une description détaillée des activités de la redoutable dame quand Magnus De Ladurantais, silencieux depuis un moment, s'étouffa avec une gorgée de café. Le cher homme n'avait pas l'air dans son assiette. Mais alors là, pas du tout ! Son visage rubicond avait pris une teinte violacée qui ne présageait rien de bon.

"Bon Dieu, qu'avez-vous mon ami ? s'écria Bilottas en se précipitant à sa rescousse.

Magnus haletait, crachotait, s'énervait et le pire était à craindre. Le lieutenant prit alors la direction des opérations : "Respirez lentement professeur... vous m'entendez professeur ? Oui... lentement... c'est ça... respirez lentement... ça va bien... continuez... maintenant inspirez... "

Tout en exhortant le vieil homme au calme, Alexandre ne le quittait pas des yeux. Il se tenait prêt à exécuter des manoeuvres de réanimation, si besoin était. Mais besoin ne fut pas. Car pendant ce temps-là, Bilottas avait réussi à dégoter une bouteille de brandy dissimulée derrière une pile de livres, quelque part sur une étagère.

Sans doute, un petit remontant que Magnus s'offrait de temps à autre. Avec la permission de Bérengère ? Peut-être que oui ou peut-être que non. Le fait que le flacon ait été caché incitait à pencher pour la deuxième hypothèse. Quoiqu'il en soit, après quelques lampées de l'élixir, le professeur se remit à respirer normalement. Au grand soulagement des deux autres. Fausse alerte. Mais qu'était-il arrivé au juste au cher Magnus ?

Ses deux compagnons allaient l'apprendre sur-le-champ.

"Quand Andrej (c'était le prénom de Bilottas) a prononcé le nom d'Aleister Crowley, j'ai revu en pensée l'épisode du film où... et c'est à ce moment précis que j'ai fait un lien avec le bourreau masqué. À n'en pas douter, ce monstre s'est inspiré du personnage."

"Bravo Magnus, vous scorez un but. En plein dans le goal !" Bilottas tapota la main de son rival intellectuel et néanmoins ami.

Alexandre Denis hocha la tête. Magnus avait vu juste. D'autant que lui-même avait pensé la même chose, il y a quelques minutes. Enfin pas tout à fait la même chose mais il aurait fini par arriver à la même conclusion, bien entendu. Le bourreau du film était la Bête de l'Apocalypse et... Théberge serait une émule d'Aleister Crowley ? Pourquoi pas. Du coup, l'emprise que l'avocat exerçait sur la bande d'hurluberlus sacrilèges dont il s'entourait devenait plausible. Non ?

.....

Heureux de la tournure des événements, Bilottas enfourcha à nouveau son cheval de bataille. Le sujet le passionnait et il entendait le développer *in extenso* : "Le sang ! Geothe le désignait comme le fluide sacré qui transmettait non seulement l'hérédité, les gènes, mais le liait également au karma. Le karma, ce dogme central de l'hindouisme. Vous voyez où je veux en venir lieutenant ?"

Oh ! que le lieutenant voyait en effet.

"Le karma, pivot selon lequel la destinée de tout être vivant est déterminée par ses actions passées, ses vies antérieures, vous me suivez lieutenant ?" Pour suivre, Alexandre Denis suivait. Théberge, avait vécu en Inde. Un autre recoupement !

"Certaines écoles ésotériques prétendent que pour effacer la dette de nos vies antérieures, la communion par le sang est indispensable. D'ailleurs, la religion catholique reprend cette croyance. Le vin de messe, l'hostie. Ceci est mon corps, ceci est mon sang. L'immortalité, le vieux rêve de l'humanité. On n'en sort pas."

Bilottas fonçait à bride abattue dans des interprétations plausibles ou pas. Faites votre choix.

Voyant cela, Magnus De Ladurantais, qui y allait fort dans le brandy, se remit en selle à son tour :

"Stopper la dégénérescence. Mais oui ! Au moyen-âge, certains alchimistes vivaient beaucoup plus longtemps que la moyenne de leurs contemporains. Y aurait-il un lien entre leur longévité et leurs recherches ? Personnellement, j'en doute. Mais, il se peut que ce que nous venons de visionner, ce... cette abomination soit inspirée par ces croyances occultes."

Encore là, Magnus visait dans le mille. Enfin peut-être. Mais Bilottas n'avait pas l'air de l'entendre de la même manière et s'apprêtait à le manifester, quand redoutant d' assister à un nouveau tournoi entre les deux preux chevaliers du savoir, Alexandre Denis jugea qu'il était temps de prendre congé. Bilottas lui emboîta le pas.

Il leur fallait ménager les forces du vieux professeur, lequel leur avait fait une belle frousse.

"Messieurs" fit Magnus, la voix légèrement pâteuse, "... puis-je vous demander de ne souffler mot de tout ça à Bérengère. Je ne suis pas certain qu'elle apprécierait."

"Motus et bouche cousue ! s'écrièrent le linguiste et le lieutenant dans un bel unisson.

.....

En sortant et non sans un brin d'ironie, Andrej Bilottas remarqua : "Je ne crois pas que Magnus soit en mesure de rendre hommage à sa femme ce soir ! Vous en pensez quoi, lieutenant ?"

Alexandre haussa les épaules : "Poser la question c'est y répondre, non ?"

Magnus avait été très secoué et au rythme où il calait son brandy, comment pourrait-il, à quatre-vingt ans et des poussières, se livrer à... Mais au fait Bilottas, de quoi se mêlait-il, lui ?

Le lieutenant détailla à nouveau son compagnon. Bel homme dans la cinquantaine, seul à Montréal depuis plusieurs mois. Il faisait quoi, Andrej ? Avec son physique imposant et son air canaille, il ne devait pas être du genre à se tourner les pouces dans ses temps libres.

Se pourrait-il qu'avec une collègue professeure, ou bien une étudiante... ?

Le lieutenant ne se fit pas de félicitations. Il n'en méritait aucune. Les habitudes de vie des deux savants ne le regardaient absolument pas. Comme s'il n'avait que ça à faire, s'interroger sur... Alors que des enfants s'étaient fait trancher la tête et que d'autres risquaient de subir le même sort, si on ne mettait pas fin à ce carnage.

"Heu... professeur. Puis-je vous déposer quelque part ?"

"Oh, je crois que je vais marcher. J'ai besoin de me dégourdir les jambes, fit Bilottas, l'air soudain abattu. Merci quand même lieutenant et tenez-moi au courant pour la suite des choses."

Alexandre Denis comprit alors que le linguiste avait été beaucoup plus éprouvé qu'il n'y paraissait par le visionnement et tout ce qui s'en était suivi.

"Comptez sur moi, professeur Bilottas, fit-il en lui serrant cordialement la main.

## 43

Désormais, Théberge était sous haute surveillance. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des agents en voitures banalisées circulaient près de sa maison d' Outremont. D'autres faisaient le guet près du loft dans l'est de la ville. Et tant pis si Brière trouvait à redire. De toute manière, si ce n'était pas pour ça, ce serait pour autre chose. *Alors, flûte !*

Les activités de Gaston Auger, le chauffeur et homme à tout faire de l'avocat, étaient soigneusement répertoriées. Le type se rendait au moins deux à trois fois par semaine dans un bar sur la rue Laurier. Les agents avaient noté qu'il en ressortait, parfois assez éméché.

Certains soirs, Auger levait une jolie fille. Jamais la même et la ramenait chez Théberge.

"Faut croire que le genre gros bras, ça pogne ! s'était exclamé l'un des agents. L'état dans lequel, "les dames" ressortaient de la demeure au petit matin, tendait à lui donner raison. Elles avaient toutes l'air d'être passées sous un rouleau compresseur.

Puis, arriva un moment où les flics perdirent la trace du chauffeur, baiseur de poules de luxe. En tout cas s'il ne les baisait pas, les agents se demandaient ce qu'il pouvait faire "avec des beaux pétards comme ça !" Jouer aux échecs et mat, peut-être ? C'est que, pour être matées, elles l'étaient les jolies. Y avait pas de doute.

Donc, envolé le gai luron à la "bitte magique". Que s'était-il passé ? Une filature avait parfois des ratés. Or cette fois, le raté s'expliquait difficilement. Comment un gars, au volant d'une limousine ( pas n'importe quel bazou) avait-il pu déjouer la vigilance des policiers ?

Manque de coordination, négligence crasse ou distraction à cause de toutes ces jolies minettes que les flics voyaient défiler ? Quoiqu'il en soit, c'était définitivement un cas de "c'est pas moi, c'est l'autre qui..." Et c'était un cafouillage de première classe.

.....

Quelques jours après, Auger refit surface, au grand soulagement des agents impliqués dans l'affaire. Il était minuit passé quand l'homme fut repéré dans l'est de la ville alors qu'il garait son encombrant véhicule tout près du loft. Une fois sorti du mastodonte, Auger chercha quelque chose dans une des poches de sa vareuse. Probablement la clef du garage.

Clef qu'il ne trouvait pas, si l'on se fiait à son air maussade. Haussant ses épaules de boxeur, le chauffeur parut se résigner. Il ouvrit le coffre-arrière de la voiture et en tira une malle. L'objet semblait peser une tonne. Ou peut-être que c'était le chauffeur qui était flagada. À moins que ce soit les deux à la fois. En fait c'était probablement ça. La malle et le chauffeur. Et peut-être le vent aussi.

C'était une nuit de grands vents. Assez pour décoiffer les congères accumulés près de l'édifice. Toujours est-il que les agents qui avaient réussi à s'approcher d'assez près, l'entendirent haleter et sacrer comme un charretier. Ensuite, ils le virent se diriger vers une porte latérale, son fardeau à la remorque. Les flics prirent des clichés de la scène et du son aussi. Ça valait son pesant d'or.

Le "gros lard" s'était mis à japper et sacrait tellement qu'ils se signèrent. Faire le signe de croix, ça ne leur arrivait pas si souvent que ça mais là, peut-être bien que le dingo leur foutait la trouille avec ses grognements de chien enragé.

L'incident méritait d'être rapporté et il le fut. Le récent fiasco ayant été porté à leurs dossiers, les agents en avaient pris de la graine. Paraîtrait qu'on apprend toujours de ses erreurs. En tout cas, y en a qui le prétendent et l'on verrait à l'usage.

.....

Le lendemain du dit incident, le lieutenant avait deux rapports sur son bureau.

Le premier confirmait l'authenticité du film. Des enfants avaient bel et bien eu la tête tranchée et les tarés de l'occultisme avaient réellement bouffé et fornicé après avoir bu le sang des bambins.

Le second rapport relatait l'épisode du retour de Gaston Auger avec clichés à l'appui et force détails concernant le comportement de l'homme, de même qu'un estimé du poids et du volume de la malle. Étant donné que leurs patrons n'entendaient pas à rire, les agents en avaient mis plus que moins.

À la lecture du deuxième rapport, Alexandre Denis fit un mea culpa.

Et un gros mea culpa, en plus de ça. Il n'y avait pas si longtemps, Steve lui décrivait la même scène. À la différence près que cette fois- là, Auger mettait la malle dans le coffre-arrière de la limousine au lieu de l'en sortir.

Et lui, le flic d'expérience, qu'avait-il fait du témoignage de son ami ? Il l'avait balayé du revers de la main. Où était donc passé son flair ? Son foutu flair. *La malle. Bon Dieu. La malle !*

.....

Le lieutenant en était encore à se traiter de triple idiot quand le téléphone sonna.

C'était Maurice Dagenais : "Ah ! Alexandre, j' suis content de pouvoir te parler, tu ne peux pas savoir à quel point." Maurice avait la voix enrouée de quelqu'un qui, ou bien se tapait une bronchite carabinée, ou bien n'avait pas dormi depuis plusieurs jours. Il était évident qu'il n'appelait pas pour parler de la pluie et du beau temps. Si ça se trouve, il était plutôt question d'une explosion nucléaire.

Et plus Maurice racontait plus le teint d'Alexandre verdissait.

...Trois jours auparavant, deux enfants avaient disparu en Estrie. Un garçon de cinq ans et sa sœur de quatre ans. Au moment du drame, les deux marmots jouaient paisiblement dans la cour arrière, chez leurs parents. L' adolescente qui les gardait pour la fin de semaine affirmait ne les avoir quittés que quelques secondes.

Et hop, les enfants avaient disparu. La gardienne disait-elle toute la vérité ? Ça c'était une autre paire de manches. Sa façon de calculer "les secondes" laissait perplexe.

"Je n'ai pas pu t'appeler plus tôt, expliquait Maurice. Tu comprends, je cours comme un fou depuis que ça s'est produit. C'est terrible, absolument terrible pour les pauvres parents. La mère ne cesse de pleurer."

"Avez-vous lancé une alerte Amber ?

"C'est fait depuis avant- hier. Je croyais que tu étais au courant ?"

Et bien non, Alexandre Denis n'était pas courant. Il est vrai qu'il était débordé. En plus de l'enquête autour de la mort de Gélinas, il y avait une affaire de règlement de compte entre deux gangs de rue. Une véritable hécatombe. Comme si ce n'était pas assez, un "coucou" s'était mis à tirer à bout portant sur des passants en plein centre-ville. Un mort, trois blessés dont un, gravement.

Tout ça en deux jours. Alors, pas étonnant que l'alerte Amber lui ait échappé. Sauf que ce n'était pas une excuse. Lui et son équipe auraient dû être à l'affût. C'était pour ça qu'on les payait. *Non ?* Impardonnable ! C'était impardonnable. Deux enfants enlevés, le film, Théberge, son chauffeur et la malle. *Oh, bravo !*

Alors que faire pour ne pas perdre complètement la face ? Et bien, donner le change en posant une question "pertinente" : "Tu es sûr que les parents n'ont rien à voir dans cette affaire ?"

"Me prends-tu pour un débutant ? Les deux ont passé le test du polygraphe et ils disent la vérité.

**OK là !"**

*Oups...* c'était très mal parti. Il ne faisait pas bon mettre en doute l'efficacité de Maurice Dagenais et ...

## 44

... le lieutenant le savait parfaitement. Mais disons que ce coup-ci, il n'était pas disposé à se montrer ouvert et compréhensif. D'abord, il avait le moral au-dessous du point de congélation, et puis Maurice aurait pu l'avertir d'une manière ou d'une autre. Un coup de fil ou un texto.

Le téléphone intelligent, ça servait à quoi, bon Dieu !

Alexandre cherchait un bouc émissaire et il l'avait trouvé. Si Maurice l'avait prévenu dès le début, il aurait pu établir un lien avec la malle. Et bien non, justement. N'avait-il pas pratiquement envoyé balader Steve avec son histoire de malle et de Dracula ? Alors peut-être qu'il n'aurait pas fait de lien du tout avec quoi que ce soit. Décidément, il perdait la main.

Au bout du fil, Maurice avait repris son récit : "En tout cas, j'en connais une qui n'est pas près de regagner la confiance de ses parents. Figure-toi que Sandra, c'est le prénom de la gardienne, avait invité son copain Gary à passer la nuit du samedi avec elle et... "

Puis d'un ton sec : "Tu es toujours là, Alexandre ?"

"Ouais, je t'écoute." Le ton du lieutenant était en parfaite synchronicité avec celui de Maurice. C'est-à-dire, aride.

"Parce que si je dérange, dis-le moi." Maurice donnait des signes d'irritation de plus en plus évidents. Son timbre de voix, déjà éraillé par la fatigue, avait pris des allures de scie tronçonneuse. À ce rythme, ça risquait de mal se terminer.

"Non, non... continues."

Alexandre Denis respira un bon coup. Ce n'était pas le moment de se chamailler. Ils régleraient leurs comptes une autre fois. *Pas maintenant.*

"Bon. Alors là, drogue, sexe et j'en passe. La jeune a tout déballé. Son copain l'a quittée aux petites heures du matin."

"Mouais... et le Gary en question n'a rien à voir là-dedans, je suppose ?"

"Nan. Avec la SQ, on l'a cuisiné pendant des heures. Il a passé un polygraphe. Le gars n'a pas trempé dans l'affaire. Toutefois, il a trempé son pinceau ailleurs et comme la fille n'a même pas seize ans alors qu'il en a vingt-sept, il sera accusé d'abus de mineure et de... "

"Ça va Maurice, pas besoin de me faire un dessin. Et tant mieux si ce salopard écope pour ce qu'il a fait à cette jeune fille, mais revenons aux disparitions. Parles-moi du modus operandi. "

"Même chose que pour les autres enlèvements dont je t'ai parlé."

"Les voisins n'ont rien vu, rien entendu ? "

"Non. Absolument rien. Ça s'est produit dans un de ces nouveaux développements. Un coin cossu et tranquille. Et le samedi matin, ou bien les gens font la grasse matinée ou vont au super-marché, ou encore, accompagnent leurs enfants à leurs cours de danse, de ski, de gymnastique ou de... Est-ce que j' sais moi ?"

"Et que donne l'alerte Amber ?"

"On compile les informations qui nous arrivent de partout. On a établi un poste de commandement et la SQ a mis toute une équipe là-dessus. Faut faire le tri dans ce fouillis d'informations. Puis on continue à écrémer les environs." Maurice Dagenais s'arrêta, le temps de reprendre son souffle, puis posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis le début : "Alexandre, penses-tu que ça peut avoir un lien avec ton affaire ?"

"Je n'en suis pas certain, Maurice. Mais... je le crains. "

Les deux hommes s'abîmèrent dans un silence lourd de signification.

Tous deux savaient pertinemment, qu'après les premières vingt-quatre heures, les chances de retrouver un enfant vivant étaient très minces. Pour ne pas dire inexistantes.

"OK, Maurice. Tu me fais parvenir le dossier par *mail* et..."

Alexandre Denis avait perdu toute envie de s'en prendre à qui que ce soit. L'annonce de la disparition des deux enfants lui avait fait l'effet d'un coup de poing au plexus solaire. Il avait espéré qu'on n'en viendrait pas là. Hélas, on n'était plus dans un jeu de rôle. On était dans du concret.

*Et le concret, et bien...*

"Oui, oui mon vieux, je t'envoie le dossier et, encore une fois, excuse-moi pour le délai."

"C'est bon, Maurice."

Les deux hommes ne s'étaient pas revus depuis le lunch à la trattoria de Magog. Entre temps, il s'était passé beaucoup de choses du côté de Montréal. Et Maurice n'en connaissait pas la moitié du dixième. Le lieutenant qui était foncièrement un homme juste se dit qu'il n'avait aucune raison d'en vouloir à son ami.

Lui-même, avait-il fait le moindre effort pour communiquer des renseignements à Maurice ? Non. C'était bien beau de voir la paille dans l'oeil du voisin alors qu'une poutre obstruait le vôtre. Un cliché bien sûr, mais qui lui allait présentement comme un gant !

Si seulement, il avait pris le temps de mettre Maurice dans le coup, *peut-être que les enfants n'aur...* Bon, continuer à se flageller ne donnerait strictement rien : "As-tu quelques minutes de plus à me consacrer Maurice ?"

"Bien entendu, voyons, protesta Maurice, alors qu'il n'avait pas vraiment quelques minutes de plus. Mais au ton qu'avait pris son ami, il comprenait que celui-ci ne filait pas du tout.

Les quelques minutes durèrent plus longtemps que prévu mais c'était un exercice nécessaire. Alexandre raconta l'épopée de Nguyen, la découverte du film, les filatures, ses rencontres avec les deux savants, ses démêlés avec Brière et tout le reste.

"Oh ! Merde, merde, merde. Raison de plus pour unir nos forces. Compte sur moi, Alexandre, pour te tenir au courant des derniers développements."

Maurice aurait pu reprocher au lieutenant d'avoir tardé à le mettre au parfum mais n'étant pas rancunier, il n'en fit rien : "Et bonne chance, mon vieux"

"Merci Maurice, fit le lieutenant, ému : "Tu es un véritable ami et je l'apprécie, tu ne peux pas savoir à quel point !"

## 45

Y a pas de doute, l'amitié de Maurice avait réchauffé le cœur et l'esprit endoloris du lieutenant. Malheureusement, pas pour très longtemps.

La situation prenait une tournure de plus en plus dramatique et le bilan n'avait rien de réjouissant. Malgré le resserrement de la surveillance chez Théberge à Outremont ainsi que dans l'est de la ville, malgré tous les indices qu' il aurait dû interpréter, on en était là !

Deux autres enfants enlevés et menacés de... Après ce qu'il avait vu dans le film, il ne doutait plus de l'issue fatale pour les pauvres petits. Mais broyer du noir n'étant pas une solution, le chef-enquêteur s'apprêtait à échafauder un nouveau plan d'attaque, quand le téléphone sonna à nouveau. Ce nouvel appel n'aurait rien pour réchauffer le cœur de qui que ce soit.

Encore moins, celui du lieutenant.

.....

*Zut, zut, zut et re zut.*

C'était le commandant Brière qui le menaçait de lui retirer l'enquête. Une vieille rengaine qui revenait sporadiquement. Quand Brière la lui servait, ça voulait dire qu'Alexandre en aurait pour des heures à argumenter. La "cassette" de Brière, il pouvait la réciter en y mettant les virgules, les points virgules, et même les points. Rarement des points d'exclamation cependant. Parce que, mis à part gueuler, Brière ne "s'exclamait" pas souvent.

Blablabla.... blablabla et blablabla...

Blablabla et blablabla... Et ça continuait.

Le lieutenant s'était emparé d'une feuille blanche et griffonnait des petits bonhommes.

"Ça fait des mois que tu niaises, Alexandre. Toujours pas de coupable pour le meurtre de Gélinas. Pas plus que pour celui du détective privé et encore une fois, on est la risée de la presse. Il y a ce fouille-merde de Ted Leblond qui ne cesse de m' courir après. Je commence à en avoir plein l' dos. Et comme je n'ai rien à lui dire, Leblond invente n'importe quoi. Hier, dans son journal, il..."

Blablabla...

Le lieutenant n'écoutait plus. L'éthique journalistique, Ted Leblond s'en tamponnait. Ça n'était pas la première fois qu'il publiait des faussetés et probablement pas la dernière non plus.

"Alexandre es-tu toujours là ? Dors-tu, ou bien... ?" Brière s'était subitement rendu compte qu'il parlait dans le vide. Toujours pas de réponse. Aucune des réactions habituelles. Celles sur lesquelles il misait pour mieux les rentrer dans la gorge de ce *"grand fendant d'Alexandre"*.

Brière changea de tactique : "La prochaine fois qu'un journaliste appelle, je lui dis de s'adresser à toi, Alexandre. Tu te démerderas tout seul. Moi, j'en ai raz le bol !"

Évidemment, pas une seconde, le commandant n'avait eu l'intention de retirer l'enquête au lieutenant. L'eut-il voulu qu'il n'aurait pas pu le faire. C' aurait fait tout un chiard.

Tout ce qu'il désirait au fond, c'était de lui secouer les puces. De brasser la cage du maudit grand fatigant. Et le seul recours qui lui restait, c'était de le laisser se dépatouiller avec un certaine presse à scandale. Alexandre détestait ça. *Comme ça, le grand flanc mou va peut-être se remuer les fesses au lieu de se décrotter le nez.*

.....

Après un appel aussi "revivifiant", le lieutenant se replongea dans ce qu'il avait entrepris de faire avant d'être dérangé. À savoir, revoir sa stratégie...

## 46

Les jours se succédaient et stratégie ou pas, les choses ne bougeaient pas vite. Il aurait fallu être de mauvaise foi pour prétendre le contraire. Mais quoi qu'en ait pensé, fort injustement d'ailleurs, le commandant Brière, ce n'était pas la faute du "grand flanc mou".

En travaillant d'arrache-pied, Alexandre Denis avait réussi à monter un dossier relativement étoffé. Des preuves circonstanciées, bien sûr, mais quand même, admissibles.

Il avait remis le dossier et le film dûment authentifié à Brière. Ce dernier avait fait suivre le tout au bureau du procureur-adjoint. Lequel en avait saisi le procureur en chef. La chaîne de commande quoi ! Et tout ça, pour se faire signifier au bout du compte que... le dossier manquait de substance !?!?

La lourdeur de l'appareil judiciaire à son meilleur !

*Que leur fallait-il de plus, bon Dieu ?* Quelle était la définition de **situation urgente** pour cette bande de... ? C'était comme si, le lieutenant avait présenté un nouveau jeu de farces et attrapes. Et encore si ç'avait été le cas, peut-être aurait-il obtenu de meilleurs résultats. Là, c'était une fin de non recevoir en bonne et due forme. Bien que pour la forme, on repassera !

Il est vrai que, tel que présenté, le dossier manquait de crédibilité. Le Sanskrit, les hiéroglyphes, Yale, Skull & Bones, l'occultisme, le Fou nu, les rites sataniques et le reste. Alexandre Denis était le premier à reconnaître que, ça prenait une bonne dose d'imagination et de fantaisie pour avaler pareille couleuvre. Apparemment, au Directeur des poursuites criminelles et pénales, la fantaisie était mal vue et les couleuvres, on les tuait à coup de "bâtonnier du Barreau".

Et devinez quoi ?

Le procureur exigeait "des preuves consistantes" en même temps qu'une deuxième, voire une troisième opinion au sujet de l'authenticité du film : "Je ne peux pas me présenter devant un juge avec ça ! Je ferais rire de moi. On me dirait d'aller me faire cuire un œuf."

C'était avec ce genre d'arguments qu'Alexandre Denis avait été rembarré ! Lamentable.

Alors pas étonnant que...

Comme trop souvent, le lieutenant et son équipe étaient pris entre deux feux. D'un côté, Brière poussait pour que ça aille plus vite. De l'autre, le procureur appuyait très fort sur les freins. En bref, on leur disait : "Faites ça vite mais prenez tout votre temps."

Messages contradictoires et parfaitement dénués de la moindre parcelle d'objectivité. Après, se disait Alexandre, on se plaindra de la lenteur de la justice au Québec. C'est sûr que, pour qui ne baignait pas depuis quatre mois dans l'enquête, pour qui n'avait pas rencontré Magnus De Ladurantais et Andrej Bilottas, l'histoire pouvait paraître invraisemblable.

Le procureur l' avait même qualifiée de cucul la praline. Imaginez.

*Cucul la praline toi-même, espèce d'andouille !*

Le lieutenant n'était pas content. Pas content du tout même. Il était de plus en plus persuadé que Pâques était le jour **J**. Et ne pas tenir compte du récent enlèvement de deux enfants en Estrie relevait de l'aveuglement pur et simple. Les enfants risquaient d'être immolés le jour de Pâques. Trop de coïncidences renforçaient ce postulat.

Et si l'on suivait son raisonnement, tout tournait autour d'un axe principal. Théberge, son chauffeur et la malle mystérieuse. Bon. Une fois, ces prémisses établies, oui, ça faisait un peu théâtre de boulevard. Du mauvais burlesque, *mais dans l'horreur on ne faisait pas mieux.*

.....

Pour la millième fois au moins, le lieutenant revoyait l'ordre des événements.

Au début, deux meurtres non résolus. Gélinas et Lamontagne. Deux meurtres qui les avaient mis sur la piste de Théberge et Cie. Puis il y avait eu le visionnement du film. Du coup, prévenir que d'autres enfants aient la tête tranchée prenait le pas sur tout le reste.

Alors que faire ?

Des preuves consistantes, avait réclamé le procureur.

Mais quand on n'avait pas tous les effectifs nécessaire, *on faisait quoi, hein ?*

Pas question de baisser les bras. Penser que le lieutenant allait s'écrouler eut été mal le connaître. Il était ébranlé mais, pas vaincu. Patiemment, il continuait sa revue des faits les plus marquants de cette affaire insensée.

Donc, après le visionnement du film...

... il y avait eu Steve, son ami Steve, qui le premier, avait repéré la malle et soupçonné le rôle de Gaston Auger. Or récemment les policiers, chargés de sa filature, le perdaient de vue pour le revoir quelques jours plus tard, déchargeant une malle.

*La malle de Steve ou bien une autre ? La même à coup sûr.*

Dans l'intervalle deux enfants disparaissaient en Estrie. En Estrie où plusieurs disparitions d'enfants avaient été signalées au fil du temps. En Estrie où Théberge possédait un chalet depuis des décennies.

*La malle !* Une malle de bonne dimension pouvait facilement servir à dissimuler deux jeunes enfants. Il suffisait d'y percer quelques ouvertures pour qu'ils puissent respirer et...

... quand on ne voulait pas se mouiller personnellement, à qui s'adressait-on pour procéder à un enlèvement ? À son chauffeur, voyons ! Surtout quand le chauffeur en question, était un individu sans foi ni loi. Déductions, déductions. Du calme cher Watson. Laissez Sherlock cogiter en paix.

Et le décor dans lequel le film se déroulait ?

D'instinct, Nguyen en avait déduit que cela devait être le loft à Théberge.

*Et oui, un loft, c'est vaste.* Un loft situé dans une usine désaffectée au milieu de nulle part ou presque, *c'est encore mieux !* Jusqu'à maintenant, le lieutenant n'en était pas tout à fait convaincu. Mais plus il y pensait, plus il était du même avis que Léo Nguyen. Le loft à Théberge était l'endroit rêvé pour se livrer à des ripailles sanglantes. Et les livraisons qui s'y faisaient depuis quelque temps, et les rénovations ou je ne sait trop quoi...

*Rendez-vous à...*

Il fallait à tout prix faire parler Gaston Auger. Mais comment ?

Le faire venir au poste pour l'interroger ? *Bien oui, tiens donc !* Et le gars débatterait tout, comme ça... gentiment ! Et il n'en soufflerait pas un mot à son maître, l'inquiétant Théberge !

N'importe quelle solution mais pas celle-là. Alors laquelle ?

Et bien...

## 47

Faire appel à ce bon vieux Steve. *Mais oui, pourquoi pas ?*

Le lieutenant composa le numéro de son ami. Il commença par s'excuser de ne pas lui avoir donné de nouvelles depuis l'épisode de Théberge - Dracula : "Tu avais raison mon vieux. Le chauffeur et la malle, c'était important."

Steve eut l'élégance de ne pas rétorquer : "Je te l'avais bien dit, hein !"

"Heu... es-tu toujours prêt à me donner un coup de main ?"

"Mais bien entendu, Alexandre, fit le "bon vieux Steve".

"Oui ! Bon, excellent. Alors, voici mon plan. Il s'agirait de te déguiser en punk pour quelques jours. Tu vois ce que je veux dire ? "

Bien sûr que Steve voyait. Même si désormais il portait complet-cravate, il n'aurait pas de difficulté à reprendre l'allure qu'il avait avant de devenir vice-président d'entreprise. Il avait conservé ses tatouages sur les avant-bras. Et une fois ressuscités, ses anciens piercings au nez et aux oreilles, feraient l'affaire. Et avec un peu de gel dans la chevelure, il serait assez convaincant en "punk blasé".

"Connais-tu le bar "Les Bergères en folie" sur Laurier-est ?"

"Je sais où c'est en tout cas. C'est un bar de danseuses, non ?"

"Exactement. Gaston Auger est un habitué de l'endroit. Il te faudra approcher le bonhomme, prendre un pot avec lui, essayer de gagner sa confiance. L'amener à parler de ses activités. Le hic, c'est qu'on a que quelques jours pour accomplir ce tour de force."

"Bof..."

"Je sais que c'est beaucoup demander mais..."

"Quand est-ce que je commence ? "

"Bien... le plus tôt possible."

"Ce soir ?"

"Si tu es prêt, oui, ce soir."

"OK ! "

Avec l'enthousiasme de ses "même pas trente ans", Steve fonçait dans l'aventure. Il est vrai qu'à son âge, vider quelques chopes de bière sans avoir mal aux cheveux le lendemain ne devrait pas être trop difficile et pour le reste et bien, il se fierait à son pif.

Steve était un aventurier et un artiste dans l'âme. Deux qualités essentielles pour assurer la réussite de cette folle équipée. Parce que folle elle l'était et Alexandre Denis en était conscient. D'autant qu'en ayant recours à Steve, il commettait une nouvelle entorse au règlement. Mais, la procédure aigüe dont souffrait l'appareil judiciaire menait à la situation dans laquelle il se trouvait.

Obligé de faire appel à un ami pour faire le travail que... De toute manière, il n'aurait pas pu confier la tâche à quelqu'un de son équipe. Ils en avaient déjà plein les bras et en plus, ils avaient tous le mot ***POLICE*** étampé en plein front.

Bien sûr, il y avait Nguyen, sauf que ces temps-ci, le pauvre n'était pas spécialement en forme, et pour cause. Et puis avec son allure de jeune homme sage, il n'avait pas le physique de l'emploi. Alors que Steve, lui... En tout cas, il paraissait emballé. Le lieutenant connaissait bien son Steve. Ce n'est pas que le jeune homme détestait son travail de VP mais une petite diversion serait la bienvenue pour cet ancien punk plein de ressources : "Donc, tu commences ce soir. C'est ce qu'on a dit, oui ?"

Alexandre se répétait. Ce n'était pas tout à fait du radotage, mais quasiment. À la vérité, le côté "Monsieur- Bricole" de son plan lui donnait des crampes d'estomac.

D'où son besoin maniaque, dirait-on, de s'assurer que Steve avait bien compris. Encore-là, ce dernier ne lui en tint pas rigueur : "Yes ! Yes ! Et ton patron, Brière, qu'est-ce qu'il dit de ça ?"

"Il n'en sait rien. Et s'il n'en tient qu'à moi, il n'en saura jamais rien. Tu n'as pas idée des tracasseries qu'il peut inventer, celui-là. "

"Dis-donc, il n'a pas l'air commode, Brière !

"Non, pas commode du tout. Et très franchement, je n'ai pas une minute à perdre avec lui."

"Bon et bien, si tu es certain que ça ne te causera pas d'ennuis, allons-y gaiement. Et fie-toi sur moi. C'est dans la poche."

"Oh, et en passant Steve, je me charge des frais. Les bières ou... ce que tu consommeras mais..." Le lieutenant avait beau prendre des libertés avec la procédure, jamais il ne prendrait un cent dans le budget déjà restreint de son équipe. Ce serait du vol et il ne mangeait de ce pain-là : "... dans la mesure où ce ne sera pas des narcotiques. On s'entend là-dessus."

Recommandation parfaitement inutile. Steve ne consommait pas de drogues illicites mais, comprenant l'état dans lequel son ami était, il n'en fit pas tout un plat : "D'accord, d'accord, Alexandre. J'ai bien compris." Le jeune homme y alla tout de même d'une pointe d'ironie : " Au moins, je vais pouvoir prendre du... hem... bon temps autrement que sur le bras des contribuables."

Du bon temps ! Façon de parler.

Steve n'était pas naïf au point de croire que la situation ne présentait aucun risque. Il avait crâné un tout petit peu en assurant que, c'était dans la poche. Physiquement, Gaston Auger ne lui faisait pas peur. Mais le peu qu'il avait vu de l'homme, lui donnait à penser qu'il ne se laisserait pas manoeuvrer aisément. Et puis, il y avait Rita. Comment allait-elle réagir ?

Les deux compères avaient conclu leur entente rapidement. Un peu trop rapidement même. Aucun des deux n'avait songé à consulter la principale intéressée. Et pas n'importe quelle principale intéressée. Rita, l'épouse et la patronne de Steve et... la mère de ses deux enfants.

Rita, la grande amie d'Alexandre Denis, ex-policier, propriétaire d'une entreprise de surveillance florissante, experte en arts martiaux et championne de tir à l'arc. Bref, pas la première venue. Et tout comme Steve, le lieutenant se demanda comment elle prendrait la chose ???

Son homme, aux danseuses trois ou quatre fois semaine. Steve qui se ramènerait à la maison puant l'alcool et la cigarette, et qui sait, dégageant peut-être des odeurs plus "exotiques" encore. Sans oublier le danger toujours possible. Gaston Auger n'était pas un ange.

Bah ! se rassura -t-il, Rita comprendrait. Du temps où ils faisaient équipe dans la police, ils en avaient vu des vertes et des pas mûres. Elle savait ce que c'était, une urgence. Et puis après tout, ne lui avait-elle pas proposé son aide pour l'enquête en cours ? Alors, ce serait sa contribution.

Alexandre Denis avait parfois des façons assez expéditives de libérer sa conscience. Mais au moins, il en avait une conscience, lui, *pas comme d'autres qui...* N'empêche que cette fois, il avait commis un sérieux impair. Et qui plus est, au dépens d'une femme qu'il aimait et admirait énormément. Une amie de très longue date. Une amie de bien avant Steve, Claire, Giullia et même de sa propre femme, Kim.

Il n'y avait certainement pas là matière à se congratuler. Bêtement, Alexandre se promit de lui offrir un énorme bouquet de fleurs pour se faire pardonner. *Très original !* Et quant à y être, il se demanda s'il n'avait pas fait preuve d'une certaine forme de sexisme en ne lui confiant pas cette mission délicate. *Désolé Rita, vraiment désolé !* Mais, sexiste lui, *nan...*

C'est sûr que prise hors contexte, son initiative pourrait être mal interprétée par certaines âmes bien pensantes. À la nuance près que, ces mêmes "âmes bien pensantes" se goureraient complètement. Pour l'avoir souvent vue à l'œuvre, le lieutenant savait que Rita avait toutes les qualifications requises pour venir à bout du sieur Auger. Le problème, c'était que Rita, une déesse de six pieds deux, ferait un malheur dans un bar de danseuses. Même à trente huit ans et mère de deux enfants, elle n'avait rien perdu de sa beauté hors du commun et hors temps.

Elle éclipserait toutes les autres filles. Ça risquerait de provoquer une émeute. Et voyez-vous, ce n'était pas ça le but de l'exercice : "Veux-tu que j'appelle Rita pour la prévenir, Steve ? Ou préfères-tu le lui annoncer toi-même ?"

"Je vais lui parler, Alexandre."

Au ton ferme que Steve avait pris, le lieutenant comprit qu'il était allé un peu loin. En un mot, il venait se faire dire de se mêler de ses oignons. *Touché !*

.....

Et si les choses tournaient mal ? C'était une possibilité qu'il fallait envisager. Steve, un karatéka capable de fendre un bloc de ciment, pouvait si l'envie lui prenait, venir à bout des plus durs. Les réduire à l'état de loques suppliant qu'on les achève, non ?

Dans un ultime effort pour se rassurer, Alexandre se dit que l'homme de main de Théberge ne ferait certainement pas le poids dans un combat au corps à corps avec un athlète de la trempe de Steve : "Heu... sois prudent quand même, Steve. Auger est peut-être armé. Alors, n'oublie surtout pas ton arme de poing."

"Je ne l'oublierai pas. Bien que je ne pense pas que ce soit nécessaire."

"On ne sait jamais. Et je m'en voudrais de ne pas t'avoir prévenu."

Le lieutenant jouait à la roulette russe. Ceinture noire ou pas, Steve s'appêtait à jouer une partie dangereuse. Mais plus dangereux encore était le sort réservé aux deux enfants enlevés et...

*... où étaient-ils ? Et dans quel état ?*

## 48

Où étaient-ils, ces pauvres petits ?

Les enquêteurs, réunis en séance extraordinaire, examinaient attentivement la photo des deux enfants. Tommy, un petit rouquin aux yeux rieurs, tenait sa petite sœur Sarah par la main. La fillette, mignonne à souhait dans un pyjama à pattes, regardait son frère comme s'il était le bon Dieu. Derrière eux, un sapin de Noël trônait dans une pièce jonchée de cadeaux à demi déballés.

Noël ! Le jour de la dinde et des tourtières. Le jour où l'on festoie en famille. Le jour de tous les émerveillements pour... Le jour où les enfants sont rois.

Quand on dit qu'une photo vaut mille mots ! Pour les enquêteurs c'était d'autant plus crève – cœur d'imaginer que... *deux enfants enlevés et massacrés*. Les images effroyables du film défilaient dans leurs têtes. Et ce n'était pas relaxant. *Pas une miette*. Prendre une grande respiration, définir les paramètres, circonscrire le sujet. Voilà ce qu'ils avaient à faire.

Liliane Thomas rompit le silence : "Lieutenant, je ne comprends pas pourquoi les enlèvements ne se produisent qu'en Estrie. Pourquoi pas dans la région de Montréal. Si c'est Théberge le coupable, il me semble que..."

"Son chalet dans les Cantons de l'est lui sert peut-être de relais. Pourquoi pas à Montréal, tu dis Liliane ? Selon moi et je peux me tromper, c'est plus facile d'agir en dehors des grands centres. Moins de témoins potentiels. Il se peut qu'il y ait d'autres raisons, aussi. Celles-là, complètement irrationnelles. Qui peut deviner ce qui se passe dans la tête de ce gars-là ?"

"Ce type doit être fou à lier et... "

Malheureusement pour Ménard, on ne sut pas ce qu'il allait ajouter car Régimbald lui coupa la parole : "À propos, j'ai rappelé le gars d'Info-sectes hier. Il m'assure que l' Ordre du Papyrus existe bel bien. Théberge l'aurait créé, il y a près d'une dizaine d'années. Dans ces eaux- là. Rien d'officiel cependant. Mais Jérémie Ladouceur garantit la fiabilité de ses sources."

Régimbald ne s'en tint pas là : "Et savez-vous ce que ce zigoto exige de ses disciples ?"

"Non on ne le sait pas. Mais on compte sur toi pour nous le dire, fit Ménard un tantinet agressif. Le sergent-détective était vexé de s'être fait couper le sifflet.

"Ptah, il se fait appeler Ptah. Rien que ça !"

"C'est qui ça, Ptah ? s'enquit Duclos dont la culture générale avait de "gros trous".

De très gros trous. Même que c'était abyssal !

"Ça paraît que tu ne fais pas de mots croisés, toi. Ptah était un dieu de l'Égypte ancienne. Il était considéré comme le Verbe créateur. Sous sa forme humaine, on le représentait enveloppé dans un linceul."

"Je n'en reviens pas, Régimbald. Je ne te savais pas si calé en égyptologie." Persifleur, le ton de Liliane contenait indubitablement un mélange explosif de zeste de citron, d'orange et possiblement de pelure de banane aussi.

Au sein de l'équipe, la tension était forte. Et ça commençait à sentir le roussi. De toute évidence, Liliane cherchait la bagarre. Et comme il fallait s'y attendre, elle la trouva.

"Je ne passe pas mon temps à jouer au golf comme ton chum, moi."

Liliane Thomas et Régimbald étaient comme chiens et chats. Encore qu'il y avait des chiens et des chats qui s'entendaient mieux que ces deux-là. Régimbald heurtait la sensibilité de Liliane avec ses blagues de cul, alors que Liliane tapait sur les nerfs de Régimbald avec sa manie de corriger le français de tout le monde.

"Au moins, c'est un homme fidèle, lui. Il ne se prend pas pour Casavona, lui !"

Régimbald, grand amateur de femmes, se vantait abondamment de ses conquêtes. D'ailleurs au tout début, il avait tenté de séduire la sémillante Liliane qui l'avait vertement remis à sa place. Et ne voilà-t-il pas qu'elle osait lui préférer, un banquier ! Une impardonnable faute de goût : "Qu'est-ce que tu veux insinuer par Casanova, espèce de pimbêche ?"

La "pimbêche" s'apprêtait à riposter, quand le lieutenant, qui en avait plus qu'assez des enfantillages de ces deux-là, intervint sèchement : "Bon. Ça va comme ça vous deux. Nous ne sommes pas à la maternelle, ici."

La maternelle ! Dans le contexte, ce malheureux choix de mot eut pour effet immédiat de calmer les belligérants. Deux enfants avaient disparus, et selon toute probabilité, subiraient le même sort que... Au lieu de se chamailler, valait mieux serrer les rangs.

Empêcher le carnage coûte que coûte.

.....

Cet intermède disgracieux derrière eux, les enquêteurs se remirent en mode "réflexion".

"Il me semble que ce qu'on a présenté comme dossier justifierait qu'on fasse quelque chose. Non ? Ne serait-ce qu'obtenir des mandats de perquisitions ou bien... "

"Inutile d'y penser. Le procureur ne veut rien entendre. Vous savez très bien comment ça fonctionne. Et pour l'instant on a aucune preuve tangible contre Théberge. Nous **supposons** que c'est lui qui préside à cette monstrueuse cérémonie et nous **présumons** qu'il est le leader du groupe."

Quand le lieutenant se mettait à scander ses déclarations avec des "*nous supposons et nous présumons*", l'heure était solennelle.

"Le procureur n'achète toujours pas notre théorie. Il doute encore de l'authenticité du film. Même chose pour Brière. J'ai tout fait pour qu'ils changent d'idée mais ils croient que nous divaguons."

"Ben là, j'ai mon voyage ! fit Duclos.

Tout le monde avait son voyage. Le lieutenant en tête de file : "À la rigueur, ils seraient d'accord pour qu'on arrête Arlette Siméon et ceux qui étaient présents chez-elle lors du repas auquel Nguyen a assisté. C'est un fait, nous avons ce qu'il faut pour les coffrer pour possession de drogues."

Une solution de facilité qu'Alexandre se refusait à envisager : "Mais à quoi bon ! Ça ne ferait qu'alerter Théberge et le reste de la bande et... je le crains, rendrait la situation des enfants encore plus précaire."

"Oui, c'est épouvantable ! Qu'est-ce qu'on peut faire, mon Dieu ? Qu'est-ce qu'on peut faire, se lamenta Marie Garneau, les yeux humides.

Le lieutenant jugea que le moment était venu de parler de la mission qu'il avait confiée à Steve. Pris par surprise, les enquêteurs ne purent qu'approuver le projet. De toute manière, ils auraient manifesté de la réticence, que ça n'aurait rien changé du tout. Le lieutenant ne sollicitait pas leur bénédiction. Il les mettait au courant de sa décision. Pas plus, pas moins.

Et en y repensant bien, le Steve en question n'était pas un mauvais choix. Les enquêteurs l'avaient croisé au hasard de filatures. C' était un gars fiable, y avait pas de doute. *Ça fait que, c'était ben correct comme ça.* Le lieutenant ne leur retirait pas sa confiance, loin de là. Il ajoutait simplement une corde de plus à leur arc. Et Dieu sait si leur arc en avait besoin d'une corde de plus.

Le principal, c'était de sauver les enfants. Fallait surtout ne pas perdre ça de vue.

## 49

La réunion se poursuivit dans une ambiance un peu plus sereine. Ou si l'on veut, un peu moins houleuse. C'était la sempiternelle histoire du verre à moitié vide ou du verre à moitié plein.

"Lieutenant, j'ai rappliqué auprès de ceux et celles qui étaient là quand Gélinas est mort. J'en ai trouvé deux qui sont maintenant prêts à jurer avoir vu Laurence Dumoulin s'emparer du flacon de vitamines après que son mari se soit écroulé."

"Quatre mois plus tard ! Ils y ont mis du temps. Te paraissent-ils dignes de foi, Marie ?"

"Je crois, oui. Ils affirment que dans le tohu-bohu qui a suivi le décès, ils n'avaient pas fait le lien. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils y ont repensé et qu'ils... "

Le sergent-détective Marie Garneau s'en tenait strictement aux faits, sans plus. Elle voulait éviter de transformer la réunion en forum d'opinions. Et c'était une bonne idée.

Sauf que Duclos n'était pas du même avis. Il fonça dans le tas, tête baissée : "Donc, c'est elle l'assassin de Gélinas."

"Une conclusion tout à fait prématurée, Duclos. Le fait qu'elle ait pris le flacon ne prouve aucunement qu'elle y ait mis le poison. Ça ne prouve qu'une chose. Elle en connaissait le contenu. Savait que ça pouvait être compromettant. De toute manière, on n'a toujours pas retrouvé le fichu flacon. Et c'est très possible qu'on ne le retrouve pas non plus. Alors ?"

Alexandre Denis s'en voulait de dégonfler le ballon de Duclos. N'empêche qu'un vétérinaire comme lui, aurait dû savoir que ce n'était pas le moment de lancer un ballon d'essai.

Ça brouillait les pistes. Mais au fait, quelles pistes ? Que des hypothèses, des allégations, des rumeurs. Une bouillie épaisse. Un magma d'indices, une foule de présumés coupables et...

De temps à autre, le lieutenant se livrait à des orgies de doutes. Et présentement, il était en plein dans "un temps à autre" : "Pour le détective privé, on n'a pas grand-chose qui nous prouve que sa mort soit directement liée à celle de Gélinas, fit-il en se tournant vers Liliane Thomas : "As-tu vérifié sur quoi travaillait Lamontagne avant sa mort ?"

"Oui bien sûr. C'était surtout des enquêtes concernant des infidélités de couples, des vols à l'étalage, des... "

"Le gars a été torturé, son appartement fouillé, on a tenté de donner le change en le jetant avec son auto dans le fleuve. On ne s'est certainement pas donné tout ce mal pour des insignifiances, intervint Blondin, lequel fut immédiatement rembaré par Régimbald : "Non mais, es-tu capable de dire autre chose que des évidences, Blondin ? "

"T'es un beau pour parler toi, Régimbald."

Au sein de la valeureuse équipe du lieutenant, "cette fine fleur de la police montréalaise", on avait la mèche courte depuis quelque temps. Très courte.

"OK, OK. Alors, résumons-nous, voulez-vous." L'élastique était tendu au maximum. Le lieutenant était prêt à parier sa chemise qu'il risquait de casser à tout moment : "Bon c'est vrai. Nous ne savons pas qui a tué Gélinas et Lamontagne, nous n'avons que des présomptions. Mais le procureur peut bien penser ce qu'il voudra, nous avons le film et nous savons qu'il est authentique. C'est tout de même ça de pris. Continuons à creuser de côté-là."

À défaut d'être transcendante, l'intervention d'Alexandre Denis calma le jeu. Avant de passer en revue les autres enquêtes, il recommanda aux détectives de ne souffler mot de l'embauche de Steve : "Embauche est un bien grand mot. Il le fait gratuitement. Par amitié."

"Vous êtes bien chanceux lieutenant, d'avoir des amis comme ça."

"Ah ça, ça se mérite ! "

La réponse du lieutenant contenait une légère pointe d'humour et c'était voulu. Les enquêteurs sourirent. Dans les conditions actuelles, on était pas regardant sur la qualité des blagues. Sauf celles de Régimbald, bien entendu. Celles-là, on s'en passait volontiers.

"Quand on aura fini avec cette horrible affaire, déclara Alexandre, je me ferai un plaisir de mettre Brière devant le fait accompli. Ça vous va tout le monde ? "

Des sifflements d'enthousiasme accueillirent cette déclaration. Lorsqu'il s'agissait d'en passer une p' tite vite à Brière, l'équipe était unanime. Les détectives prenaient alors l'allure de gamins complotant pour faire un coup pendable.

"... eh ho, eh oh... hip... hip... trou la la la... li... lalè-è-è-è... re..."

Ça déconnait ferme.

Si le procureur les avait surpris dans cet état, il n'aurait sans doute pas manqué de se dire qu'il avait raison de penser qu'ils étaient tous fous à lier. Mais il aurait eu tort. Ils jetaient simplement du lest. Une forme de catharsis. Peut-être pas la meilleure mais, la leur.

.....

Ce jour- là, le lieutenant alla chercher son fiston après l'école. Il voulait passer un peu de "temps de qualité" avec son enfant et sa femme. Depuis un bon moment, il les négligeait et son sentiment de culpabilité allait croissant. Il avait donc décidé de les emmener, pour un repas en famille, à *LA CUCCINA*, un restaurant fort prisé.

"Yé !" s'écria Nicolas quand son père lui fit part du projet. " Miam ! Des pizzas cuites au four à bois. C'est *chill* !" En entendant son gamin de dix ans utiliser cette expression à la mode chez les ados, le lieutenant tiqua. Il ne l'avait pas sentie venir, celle-là. *Nico, son petit, déjà ado ?!?*

Chemin faisant, il se prit, une fois de plus, à déplorer le peu de temps qu'il consacrait à sa famille. Comment faire autrement ?

Peut-être devrait-il accepter cette offre de donner une série de cours à l'université ?

Il n'avait jamais vraiment remis en question son choix de carrière. Pas sérieusement du moins. Son travail de policier, il en était fier. Il croyait être utile à la société. Et il l'était très certainement. En tout cas, la plupart du temps.

Mais, cette enquête, les enfants disparus, le peu d'écoute et d'ouverture d'esprit de ses supérieurs, la lenteur du processus alors que des jeunes vies étaient en jeu. Tout ça l'amenait à mesurer l'importance de se rapprocher de ceux qui lui étaient chers.

Et quand les jumelles viendraient au monde, il ne pouvait supporter l'idée de rater leurs premiers sourires, leurs premiers pas, leurs premiers mots. Et Nicolas qui allait sur ses onze ans. Bientôt l'adolescence. Déjà, il en adoptait le langage : "*C'est chill !*" Dans pas longtemps, il en adopterait les comportements et...

... Kim qui, jusque-là, s'était montrée si compréhensive. Elle supportait tout sans mot dire. Les horaires brisés, les appels de nuit, les fins de semaines fichues en l'air à cause d'une enquête. Mais sa patience ne durerait peut-être pas indéfiniment ? La perspective de la perdre un jour lui donnait des palpitations. Il lui fallait revoir ses priorités.

Oui mais, pour l'instant, sa priorité était et devait être la résolution de cette affaire. Le policier en lui reprenait le dessus. S'il n'arrivait pas à sauver les deux enfants d'une mort affreuse, il ne se le pardonnerait jamais. *Jamais.*

Mais un jour, pas si lointain, il devrait choisir.

Le bien de la communauté ou le bien des siens. *Merde...*

## 50

Lambert avait été chargé de fouiller le passé de Théberge.

Que s'était-il réellement produit lors de la disparition de sa fillette suivie du suicide de son épouse ? Des enquêtes bâclées ou autre chose ? Il devenait impératif de démêler le vrai du faux dans cette histoire pas nette du tout.

Et peut-être que ça aiderait à mieux cerner le personnage énigmatique qu'était Théberge. Fort bien, mais tout ça s'était déroulé il y avait au-delà de quarante ans. C'était comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

Or Lambert, un homme patient et fort débrouillard, se spécialisait dans les "bottes de foin". Et à force de farfouiller à droite à gauche, il finit par retracer deux des enquêteurs qui avaient travaillé sur l'affaire. Deux flics qui avaient subitement quitté les forces de l'ordre peu de temps après.

Une poudre d'escampette qui laissait songeur.

.....

Quand il fit rapport à ses coéquipiers, Lambert n'avait pas que de bonnes nouvelles à leur annoncer : "Un des deux flics, un dénommé Tremblay vit en Floride. Il y exploite deux motels. Il a changé son patronyme pour Trempton. Ben Trempton ! Je lui ai parlé au téléphone et laissez-moi vous dire qu'il n'avait pas l'air très heureux de mon appel."

"Ah non, tu m'en diras tant !" l'interrompit Régimbald, histoire de démontrer que, lui en avait vu "d'autres et des meilleures".

Mais on ne la faisait pas à Lambert.

Ignorant la pique, il poursuivit : "Tremblay, alias Trempton, a prétendu avoir tout oublié de ces deux affaires. Il a fini par me raccrocher au nez. Quand j'ai tenté de le rappeler, je suis tombé sur une boîte vocale."

"Trempton ? Mouais, ce gars-là n'a certainement pas la conscience tranquille. Amnésie volontaire ou bien... il aurait été soudoyé ? "

"Je lui ai posé la question, lieutenant. Comment, avec son salaire de flic, avait-il pu acheter, pas qu'un mais deux motels ! Il a commencé par me dire que ça ne me regardait pas. J'ai insisté. Il m'a alors parlé d'un héritage. Sa grand-mère, paraît-il. Hors, vérifications faites, c'est faux. La grand-mère en question n'est décédée que quelques années après les événements, et de toute manière, tirait le diable par la queue."

"Ouais, un témoin plutôt récalcitrant !"

"Le terme est faible. Croyez-moi lieutenant, ce gars-là ne veut rien entendre. Oh ! et en passant, il a renoncé à sa nationalité canadienne. Il est complètement américanisé. Il casse même son français. Toutefois, j'ai cru déceler de la peur dans sa voix. Je peux me tromper mais j'ai eu l'impression qu'il avait la trouille et... pas uniquement à cause de mon appel."

"Ton pif te suggère quoi, Lambert ? Précise un peu."

"Ça m'apparaît évident, il craint des représailles. S'il a accepté de l'argent en échange de son silence et que, du même coup, on lui aurait dit qu'il avait tout intérêt à se la fermer, autrement... Y en a qui ont la mémoire longue dans certains milieux. "

"Oui bon, on verra ce qu'on peut faire avec ça. Et l'autre flic, lui ?"

"L'autre flic est mourant. Il est ici à Montréal. À l'hôpital en phase terminale, un cancer généralisé. On ne m'a pas permis de lui parler. Mais peut-être que vous, lieutenant... "

# 51

Quand le lieutenant se présenta à l'hôpital, il fut fraîchement reçu par l'infirmière-chef. Une femme d'un certain âge baraquée comme un gendarme. Et qui en avait tout à fait le comportement : "Seule la famille immédiate peut lui rendre visite, fit-elle. Le ton était assez cinglant, merci ! Le regard de ce cerbère au féminin, enfin féminin c'était beaucoup dire, était carrément hostile.

Visiblement, elle ne portait pas la police dans son cœur et sans mandat, le lieutenant ne pouvait pas faire grand-chose. Inutile de tenter de séduire l'ogresse. Ça ne marcherait pas. Que faire dans un cas semblable ? Lui vint alors l'idée de jeter un œil discret sur la cédule des présences. Il vit que la "walkyrie" terminait son quart de travail dans l'heure qui suivait.

*Bon, dans ce cas...*

Comme il n'avait pas pris de petit déjeuner, Alexandre Denis décida d'aller prendre une bouchée en attendant. Il opta pour la cafétéria de l'hôpital. Une solution qu'il regretterait fort probablement mais c'était plus simple comme ça.

Il en profita pour s'empiffrer de bacon bien gras et d'oeufs frits. La bouffe d'hôpital, c'était pas terrible mais qu'importe ! Il en avait plus qu'assez du régime, pois chiches- quinoa- riz brun, auquel il était soumis à la maison. Plus qu'assez, du muesli, des muffins aux bleuets bio et du yogourt 0%.

Tout en mâchouillant son bacon mal cuit, le lieutenant Denis se mit à divaguer. Enfin, divaguer peut-être pas, mais à prime abord ça pouvait en avoir l'air : *Au commencement était le Verbe et le Verbe s'est fait chair...*

Une des citations contenues dans le petit catéchisme qu'on lui avait rentré dans la gorge quand il était à l'école primaire. Le Verbe, c'était Dieu le père qui s'était incarné (s'est fait chair) dans le fils, Jésus. Le lieutenant ne croyait plus à toutes ces sornettes.

Sauf que dans le contexte, il était plutôt content de s'en souvenir et de pouvoir faire un lien avec... *Ptah, ou le Verbe créateur*. C'est bien ce qu'avait dit Régimbald. Non ? Théberge se faisait appeler Ptah, le Verbe créateur. Ptah, un dieu dans l'Égypte ancienne. Finalement tout se recoupe. Ce besoin de croire à un être supérieur était universel.

Théberge l'avait bien compris et l'exploitait avec un cynisme à nul autre pareil.

Que ce type se prenne pour Dieu, Ptah ou Bouddha, c'était son affaire. Mais comment réussissait-il à faire avaler ça à ses comparses ? En principe, des gens évolués... Le lieutenant avait beau se creuser le ciboulot, aucune explication raisonnable ne lui venait à l'esprit.

Il n'avait qu'un seul mot en tête, *insensé*.

.....

De retour à l'étage des cancéreux, le lieutenant n'eut pas trop de mal à persuader la jeune et jolie infirmière maintenant de garde, de le laisser approcher du mourant. Avec sa haute taille, ses larges épaules et son air de beau ténébreux, il plaisait aux femmes. Sauf bien entendu, aux gendarmes du genre de celle du matin.

Tout sourire, l'infirmière l'accompagna jusqu'à la chambre : "Il est au plus mal. Je vous accorde quelques minutes seulement. Ne le fatiguez pas trop, lieutenant."

"Merci garde, fit-il, je vous promets de ne pas abuser."

L'infirmière battit des paupières et lui coula un regard sans aucune ambiguïté. Il était clair, qu'au contraire, elle aimerait bien qu'il abuse... D'elle : "À tantôt, lieutenant". Elle le quitta pour retourner à son poste en ondulant des hanches. Ma parole, pensa Alexandre, reluquant le postérieur de la sirène, c'est une invite en bonne et due forme !

Pas plus bête qu'un autre, le lieutenant avait des yeux pour voir. Mais ça s'arrêtait là. Il était heureux avec Kim et ne cherchait absolument pas ailleurs. Leur vie conjugale était exceptionnelle. Et il en rendait grâce au ciel ou à qui l'on veut ! Il s'attarda encore un moment sur la croupe appétissante. Puis, chassant cette vision un tout petit peu trop dérangeante, il entra dans la chambre.

.....

L'homme ne dormait pas, mais était visiblement d'une faiblesse extrême. Sa respiration était saccadée et ressemblait davantage à un râle qu'à... Alexandre s'approcha du lit et dut tendre l'oreille pour saisir ce que l'ancien flic avait à dire.

Ce dernier ne paraissait pas surpris de la visite. Ou peut-être, n'avait-il plus la force de s'étonner de quoi que ce soit. Toujours est-il qu'il se mit à table. Étonnamment, si tout le reste foutait le camp chez-lui, sa mémoire ne semblait pas affectée le moins du monde.

Le moribond n'avait plus rien à perdre. Rien à gagner non plus, sauf son ciel, si bien sûr, on y croyait. De toute évidence, l'homme y croyait. Ce fut donc, en phrases entrecoupées de quintes de toux qu'il déballa son histoire : "Oui lieutenant, on m'a proposé une forte somme en échange de mon silence. J'ai accepté et..."

Immédiatement après la fermeture de l'enquête sur la mort de la femme de Théberge et de l'argent plein les poches, Chartrand (c'était son patronyme) avait levé les feutres. Pour s'établir en Alberta où il avait fait fructifier son pécule dans les puits de pétrole. Il n'était revenu au Québec que quand il s'était vu atteint d'un cancer : "Voyez-vous, lieutenant, c'est ici qu'il y a les meilleurs oncologues et... pour en revenir à... Oui, il y avait de sérieux indices de la culpabilité de Théberge. En fait, précisa le moribond, tout le monde en était certain."

Comment Chartrand et ses collègues en étaient-ils venus à la conclusion que Théberge avait bel et bien trempé dans les deux affaires ?

Chartrand fut pris d'une quinte de toux. Le lieutenant lui demanda s'il voulait de l'eau.

Après avoir avalé quelques gorgées, Chartrand continua à parler.

Concernant la disparition de la fillette, lui et ses collègues avaient noté de minuscules taches de sang dans la chambre de la petite. Microscopiques certes, mais il était clair que quelqu'un avait tenté de les faire disparaître sans y parvenir complètement. Oui, cela aurait pu être l'oeuvre de n'importe qui. Mais l'attitude de Théberge leur avait démontré le contraire.

Pour la mort de l'épouse, tout indiquait qu'elle ne s'était pas suicidée. On l'avait pendue après sa mort. Le rapport du coroner avait déterminé qu'elle avait d'abord été battue puis, étranglée : "Comme par hasard, ce rapport a pris l' bord, fit le mourant.

Le bord de quoi ?

Chartrand l'ignorait mais soupçonnait, que les amis haut placés de Théberge y étaient pour quelque chose. En terminant, il insista sur le fait qu'on lui avait donné le choix entre prendre l'argent et ficher le camp au plus sacrant, ou bien... subir le sort de certains de ses collègues : "Être suicidé" ou mourir d'une crise cardiaque, fit-il.

"Les menaces. Qui les a proférées ? Théberge ?"

"Non. Bien sûr que non. Des fiers- à- bras sont venus me rendre visite et... "

"Envoyés par..."

"Théberge. Ça ne fait aucun doute dans mon esprit. C'était bien connu à l'époque, il avait une petite armée de sbires à son emploi. Pas des gens de la mafia, Théberge était trop futé pour ça. C'étaient des gars qu'il employait pour enquêter dans les causes qu'il défendait. Des mercenaires qui avaient roulé leur bosse un peu partout dans le monde. À la solde du plus offrant, évidemment."

Chartrand ferma les yeux. Il était épuisé. Et l'on pouvait facilement voir que sa bosse à lui, il la roulerait bientôt dans l'au-delà.

Le lieutenant le quitta sur la pointe des pieds.

.....

Fort des révélations du mourant, le lieutenant retourna au poste de garde et remercia poliment la jolie infirmière en la gratifiant d'une phrase d'une insignifiance à pleurer : "Merci garde, dit-il. Vous venez de rendre un fier service à la justice."

La mignonne eut une moue de déception. *Rendre un fier service à la justice, tu parles !* Visiblement, elle avait tout autre chose en tête. S'il avait été libre, Alexandre Denis aurait probablement cédé au "tout autre chose". Même qu'il aurait pris les bouchées doubles. *Hem !* La jeune femme était décidément très jolie et manifestement très disponible pour... *Et quel derrière, bon Dieu !*

Le lieutenant déglutit et se passa la langue sur les lèvres. Des babines gourmandes de grand carnassier romantique qui faisaient se pâmer les femmes. Pas toutes mais, plusieurs. Il est vrai que, dans le temps, il avait saccagé quelques très jolis sous-bois !

Oui mais voilà, il n'était plus libre et il aimait profondément sa femme. Et puis, les aventures extraconjugales, très peu pour lui. Certes, il n'était pas indifférent et dans son métier, les tentations étaient nombreuses. Parfois, résister était quasiment un tour de force. Mais en homme de principes, il ne cédait pas. Toutefois, c'était quand même permis de se rincer l'oeil de temps à autre, *non ?*

Il n'avait jamais trompé sa première femme. Et il n'allait certainement pas commencer à s'envoyer en l'air à droite et à gauche alors, qu' à part la diète de pois chiches et de quinoa, il nageait en plein bonheur avec la deuxième. *Non, pas question !*

En ces temps de liberté sexuelle débridée, c'était peut-être démodé mais, c'était comme ça.

*Affaire classée.*

## 52

On ne peut pas dire que le lieutenant raffolait des hôpitaux. Trop de mauvais souvenirs y étaient liés. Sa première femme, la mère de Nicolas, y était décédée du cancer. Et quatre ans auparavant, Kim, victime des sévices que lui avaient infligés un couple de tueurs en série, y avait séjourné plusieurs semaines entre la vie et la mort. Somme toute, rien de très inspirant.

Quand il quitta le Montreal General, ce qu'il ignorait, c'est que le même jour, il se retrouverait à l'urgence de l'Hôtel Dieu. Kim venait d'y être admise. Elle avait été prise d'un malaise et perdait du sang. Pendant qu'on examinait son épouse, le lieutenant faisait les cent pas, imaginant le pire.

Ce ne fut que, trois heures plus tard, qu'il parvint à avoir un semblant d'explication. Mandé de toute urgence, alors qu'il s'apprêtait à assister à un dîner-bénéfice, le gynécologue vint lui dire deux mots. En fait, un peu plus que deux mots, mais guère plus.

Le docteur Benoît Frontenac était en tenue de soirée et paraissait pressé de partir : "Un accès de basse pression. Un peu d'anémie. Un léger déséquilibre hormonal. Rien de bien grave. Des suppléments de calcium devraient faire l'affaire."

"Heu ... et les saignements, docteur ?"

"Les saignements ? Bah ! Nous devons la garder quelques jours sous observation. À trente six ans, votre femme n'est plus toute jeune, pour une primipare. Vous me suivez ?"

Totalement dénué d'empathie, Benoît Frontenac s'adressait au lieutenant comme si celui-ci était le dernier des crétins.

Il était d'une condescendance, d'une telle suffisance qu' Alexandre dût se faire violence pour ne pas lui en balancer toute une sur la tronche : "Et les bébés... les jumelles ?"

"Nous avons fait des radiographies. Les résultats vous les aurez bientôt."

Puis regardant sa montre, l'air ennuyé, le gynécologue ajouta : "Je dois partir. Je vous laisse avec le médecin de garde." Et sans autre forme d'excuse, le gynécologue s'éclipça.

Autant d'indifférence laissa le lieutenant sans voix.

.....

Une femme en blouse blanche s'approcha alors. C'était le médecin de service. Elle lui serra la main et déclina son nom : "Je suis, Héléna Kaminski. Je connais bien le dossier de votre femme. J'ai avec moi les résultats des tests et... si vous le permettez, allons nous asseoir dans la salle d'attente."

La docteure Kaminski devait avoir dans les trente ans et des poussières. Ses yeux bruns étaient empreints de douceur. Et si ça se trouve, sa voix était plus douce encore. Elle semblait beaucoup plus humaine et infiniment mieux disposée que son arrogant confrère. Exactement ce qu'il fallait au lieutenant pour l'aider à se calmer.

Malheureusement, ce qu'elle lui apprit, l'aida beaucoup moins.

"Il y a eu une légère erreur de calcul dans l'évaluation de la date d'accouchement. Cela arrive plus souvent que l'on pourrait le croire. Et en ce sens... "

L'aimable disciple d' Hippocrate fit une pause, puis : "... le cas de votre femme est intéressant. Dans les premiers temps, elle éprouvait des difficultés menstruelles. Règles irrégulières, pertes sanguines plus ou moins abondantes. C'est sans doute ce qui a semé de la confusion. Certaines femmes continuent à avoir des saignements en début de grossesse et n'ont pas nécessairement les symptômes classiques. Nausées, gonflements etc... "

"Et c'est ce qui se serait produit pour ma femme ? s'enquit le lieutenant, ébranlé. Kim ne lui avait jamais parlé des problèmes qu'elle éprouvait.

Et même s'il elle s'était plainte, aurait-il prêté attention ? Peut-être bien que oui ou peut-être bien que non. Au fond, il était marié avec le SPVM. *Faudrait que ça change...* : "Docteur Kaminski, fit-il, je m'étonne qu' on ne se soit pas rendu compte de l'erreur à l'échographie."

Visiblement mal à l'aise, la docteur Kaminski n'osait blâmer son confrère, lequel était en même temps le grand patron du département d'obstétrique. Alexandre Denis soupira, pensant que c'était partout pareil. Quand il s'agissait de faire face à la musique, les grands bonzes s'en remettaient un peu trop facilement à leurs subalternes. Débrouillez-vous comme vous pouvez. *À vous la patate chaude !*

Le docteur Benoît Frontenac ne faisait pas exception à la règle. Il s'était enfui comme un malpropre. Hippocrate et son serment pouvait aller se rhabiller ou se retourner dans sa tombe. *À lui de choisir* : "Docteur Kaminski, les jumelles ? Ne me dites pas que... "

"Les jumelles vont bien. Cependant, elles naîtront quelques semaines plus tôt que prévu."

"C'est à dire ? "

"Dans deux mois, environ. "

"Dans deux mois au lieu de quatre mois ! Et elles seront à terme ? Et ma femme ?"

"Je vous assure que tout va bien se passer, monsieur Denis."

À la question concernant les jumelles, la docteur avait répondu plutôt succinctement. Était-ce un bon ou un mauvais signe ? Et pour Kim... ?

"Nous devons sans doute procéder par césarienne mais autrement, rien qui ne sorte de l'ordinaire. Votre femme va rester encore quelques jours avec nous. Après, elle devra se reposer le plus possible en attendant l'accouchement. Il vous faudra prévoir de l'aide à la maison."

*Rien qui ne sorte de l'ordinaire ! Non mais...*

Pour l'aide à la maison, ça ne poserait pas problème. Alexandre Denis pensa à Louise, la grand-mère de Nicolas. Également, il était certain que Michelle Lemelin, la mère de Kim, s'empresserait d'accourir auprès de sa fille. Et le cas échéant, on engagerait une infirmière.

Pas question de lésiner, quand il s'agissait de la santé de Kim et de la vie des jumelles. Tout de même, il n'arrivait pas à digérer qu'on se soit trompé à ce point sur les dates. Comment le gynécologue, grand patron du département d'obstétrique, avait-il pu commettre une erreur aussi grossière ?

*Trop de diners-bénéfice peut-être...*

Si le "bon" docteur Benoît Frontenac était un descendant du comte de Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France, il ne faisait pas honneur à son ancêtre, pensa le lieutenant, tout en se promettant de loger une plainte au Collège des médecins. Ça ne donnerait probablement rien mais au moins, ça lui permettrait de se défouler. *Et Dieu sait, si ça le démangeait !*

.....

Plus tard, au chevet de Kim, si pâle dans sa "jaquette" d'hôpital, le lieutenant se garda bien de parler de l'attitude inadmissible du gynécologue. Non plus que de son intention de lui faire un grief. Elle n'avait vraiment pas besoin de ça.

Il lui prit simplement la main et y posa les lèvres : "Je suis là, mon amour. Il n'y pas lieu de t'inquiéter. Juste une toute petite erreur de calcul. Le médecin m'assure qu'une telle chose se produit de temps à autre et..." Calquant son comportement sur celui des médecins, le lieutenant s'était fait évasif.

Précaution maladroite et tout à fait inutile puisque Kim en savait autant que lui. Pas plus, mais pas moins : "Je sais tout ça, mon chéri. La docteur Kaminski m'a parlé. Mais quand même, je suis drôlement contente que tu sois là, mon amour."

"Je t'aime, mon lapin, je t'aime tant. Tout va bien aller. Je te le promets."

Le lieutenant demeura auprès de sa femme jusqu'à ce celle-ci se soit endormie.

## 53

Le départ précipité de Kim en ambulance avait provoqué tout un branle-bas au Carré Saint-Louis. Si bien qu'à sa sortie de l'hôpital, Alexandre Denis alla récupérer son fiston, lequel s'était réfugié chez les grands-parents Saintonge.

Quand il se pointa, Louise, Nicolas et le notaire Saintonge sortaient de table.

Inutile de dire que le trio attendait impatiemment des nouvelles de Kim. Le lieutenant les mit brièvement au courant de la situation se gardant bien de faire des commentaires sur l'incurie du gynécologue. Il se méfiait des paroles qui sortiraient de sa bouche. Et comme Nicolas avait déjà trop tendance à imiter ses comportements, valait mieux ne pas en rajouter.

Quand il eut terminé, Louise, un tantinet rassurée, lui offrit de réchauffer un plat.

"C'est gentil, Louise, mais je n'ai pas très faim, répondit Alexandre.

L'état précaire, quoique stable, de Kim et le "flou artistique" dont la docteure Kaminski avait usé en parlant des jumelles lui avaient coupé l'appétit. Et en plus, le bacon mal cuit qu'il avait mangé le matin même, à défaut de lui rester sur la conscience, lui était resté sur l'estomac : "En revanche, je prendrais volontiers un verre, fit-il.

"Ça, c'est mon domaine, lui dit le notaire Saintonge : "Veux-tu une bière ou... autre chose ? "

"Un scotch ferait mieux l'affaire, ce soir." Alexandre buvait très rarement de l'alcool fort et le notaire et Louise comprirent immédiatement que quelque chose clochait. Cependant, ils eurent le tact de ne pas poser de question.

"Bon, viens dans mon bureau, fit le notaire, j'ai ce qu'il te faut. Louise, ma chérie, tu permets ?" Louise, qui avait bien saisi les intentions de son époux, ne protesta pas : "Allez-y, dit-elle avec un bon sourire, Nico et moi, nous allons mettre la vaisselle dans le lave-vaisselle et après, nous avons loué un film. Hein, mon Nico !" Pour la énième fois, la grand-mère allait se taper le dernier Superman qui ne l'intéressait absolument pas mais dont l'enfant ne se lassait pas.

Que ne ferait-elle pas pour faire plaisir à son petit-fils !

.....

Le notaire servit les drinks et attendit patiemment que le lieutenant soit prêt à parler.

Alexandre avait perdu ses parents à l'âge de quinze ans dans un écrasement d'avion. Le choc avait été immense pour l'adolescent. Devenu adulte, il croyait s'en être remis. Mais l'orphelin en lui refaisait surface de temps à autre. Surtout quand les problèmes s'accumulaient, comme c'était le cas présentement.

Kim à l'hôpital. Allait-elle en réchapper ? Les jumelles allaient-elles voir le jour ? Et dans quel état ? Une enquête qui partait dans tous les sens. Deux enfants enlevés et... Pour couronner le tout, les doutes qui le taraudaient au sujet de son choix de carrière. Or, le lieutenant tenait le notaire en très haute estime. C'était un homme cultivé avec lequel il aimait échanger sur tout et rien. Mais ce soir, ça allait être "tout et pas rien".

Après avoir avalé une gorgée de scotch, il se mit en frais de raconter. D'abord, l'affaire Gélinas et l'incroyable embrouillamini qui l'accompagnait. Il n'omit aucun détail. Y inclus, les infanticides qu'il décrivit dans toute leur horreur. Le notaire l'écouta sans broncher. Sans faire mine de ne pas le croire. Il possédait cette rare qualité d'écoute qui faisait de lui le confident idéal. Et le lieutenant comptait bien en profiter au max : "Que pensez-vous de tout ça, Arthur ?"

"Je pense que tu vois juste, Alexandre. Je ne suis pas psychiatre, mais Théberge me semble avoir une personnalité limite, antisociale. Un mégalomane, délirant et psychotique."

"Donc, vous ne me dites pas que je suis à côté de la plaque, comme... "

"Comme tes patrons ? Non, Alexandre. Je suis persuadé que tu ne fais pas fausse route."

N'allons pas croire que le notaire disait cela pour faire plaisir au lieutenant. Le notaire n'était pas du genre flagorneur. Il pensait ce qu'il disait, c'est tout.

"À propos, demanda-t-il, as-tu des nouvelles de ton copain Steve ?"

"Pas encore et le temps file, déplora Alexandre, j'avoue que cela m'inquiète un peu. J'ai hâte qu'il me donne signe de vie. "

"Tu veux un autre verre, Alexandre ?"

"Bah ! Pourquoi pas." Peu à peu, le lieutenant se détendait.

Se levant, il alla jeter un coup d'oeil aux bouquins, disposés bien en ordre, sur une des étagères qui tapissaient tout un mur de la pièce. Regardant les titres, il en choisit un qui l'intriguait. C'était un essai sur l'occultisme, les anciennes croyances et la quête de l'immortalité : "Je ne savais pas que vous vous intéressiez à ces sujets, Arthur."

"En dilettante, sans plus."

Physiquement le notaire correspondait à l'idée qu'on se fait de quelqu'un qui a "toujours le nez dans les livres". De taille moyenne, plutôt mince, lunettes rondes à fine monture, il avait l'élégance discrète, l'esprit curieux et élevé. Un heureux mélange et, si rare.

"Mais j'y pense, fit-il, il y a un passage qui peut sans doute t'intéresser, Alexandre. Vas au chapitre sur la magie noire."

Le lieutenant obtempéra : "Si je saisis bien le sens de ce que je lis, Arthur, la magie noire serait un terme utilisé pour désigner des formes de magies autrefois, blanches, mais détournées de leur orientation spirituelle." Puis, continuant sa lecture à voix haute : *Il est indéniable que des écoles de magies noires existent et utilisent des techniques régressives qui ne profitent pas à l'humanité.*

*Certaines pratiques remontent à la nuit des temps et...*

"Tiens, tiens ! commenta-t-il, ici on dit que le dieu égyptien Osiris était un dieu des ténèbres. Couplé avec Isis, la déesse de l'amour et de la maternité, il devenait un dieu en évolution. Ouais..."

"Vas un peu plus loin, Alexandre. Il y est question de rites initiatiques qui ont peu à peu perdu leur sens initial. Le détournement de la quête de l'amour et de la liberté au profit du mal, du monde souterrain. Et puis le sang, toujours le sang. Celui qui nourrit les tissus humains. Celui que l'on verse pour expier, celui que... "

"Bon, je veux bien Isis et Osiris, mais franchement Arthur, tout ce bazar commence à me taper royalement sur les nerfs."

"Tu ne crois pas que..."

"Je ne sais plus, Arthur. Peut-être, qu'en fin de compte, Théberge n'est qu' un opportuniste qui utilise ses connaissances indéniables, j'en conviens, pour en mettre plein la vue à ceux et celles qui sont assez bêtes et méchants pour le suivre dans son délire meurtrier."

Une gorgée de scotch, puis : "S'il y a un rapprochement à faire, j'opterais plutôt pour l'histoire d' Hänsel et Gretel et de tous ces contes d'ogres et de sorcières destinés à faire peur aux enfants. Chose certaine, quelles que soient les références de Théberge, le but ultime c'est l'infanticide."

L'allusion aux contes n'était ni une tentative de réduction, ni même une blague de mauvais goût. Alexandre ne souriait pas, le notaire, non plus. L'image était forte et trop près de la réalité pour en rire.

"Dis-moi une chose, Alexandre. Le témoignage de Chartrand donne à penser que Théberge aurait tué sa fillette. Se pourrait-il qu'il se soit fait la main sur sa propre enfant, pour ensuite... ?"

"Ça donne froid dans le dos ! Mais c'est tout à fait possible, Arthur. J'ajouterais même que... Et si sa fillette n'était pas la seule enfant à avoir disparu à l'époque ? Il nous faudra vérifier ça."

"Nous nous perdons en conjectures, mon pauvre Alexandre. Cette histoire dépasse de beaucoup le banal fait divers. J'ose à peine imaginer le poids qui repose sur tes épaules. Trouver les enfants avant qu'il ne soit trop tard, et que... "

"J'en perds le sommeil, Arthur, convint le lieutenant d'une voix où perçait une réelle lassitude.

"Je n'arrive pas à mettre le doigt sur ce que cherche cet enfoiré de Théberge. Toutes ces histoires d'occultisme et de satanisme qui brouillent les pistes. En même temps, je me remets en question. Je doute de mes capacités d'enquêteur alors, qu'avant... "

"Avant quoi, Alexandre ? demanda doucement, le notaire.

## 54

"Avant tout ça quoi ! Cette horrible affaire d'enfants qui disparaissent, de magie noire, de... Avant de savoir que je serai père à nouveau. Avant de me rendre compte que Nicolas parle maintenant le langage des ados. C'est chill, LOL, Yolo et... "

Le lieutenant se lança alors dans une séance de défoulement en règle.

Un tantinet ahuri, le notaire avait peine à le suivre. Comment était-on passé de Théberge et les contes de fée à... LOL ? : "Euh... c'est chill... LOL, Yolo ! Chill, je peux comprendre mais, LOL ?!"

"LOL, signifie *Laugh out loud*. C'est, semble-t-il, le signe moderne du rire. Alors sachons-le, désormais on ne dit plus "vaut mieux en rire", il faut dire LOL !"

"Ah, bon ! C'est... amusant... et... Yolo ?"

"Ah oui, Yolo ! Je vous le donne en mille, Arthur. *You only live once*. L'influence de la culture pop américaine, le Net, les jeux vidéos et j'en passe. "

"Mais... le petit n'a même pas onze ans !"

"C'est comme ça. Je n'y peux rien. Et à vrai dire ça ne m'amuse pas du tout. Pas plus tard que la semaine dernière il nous a demandé de lui acheter un tee-shirt noir avec une tête de mort sur le devant."

"Ça te semble dramatique ?"

"Oui, c'est dramatique ! Il paraît que c'est la marque de commerce d'un groupe hip-hop qui fait fureur chez les jeunes en ce moment et..."

"Oui, mais..."

"Et croyez-le ou non, Arthur, ce groupe francophone s'appelle *KILL THEM ALL* ! C'est très inquiétant. De la violence, que de la violence partout... et en anglais en plus. Ça me donne envie de sortir les casseroles de me joindre aux manifestants pour le maintien de... "

Alexandre s'énervait. Le timbre généralement harmonieux de sa voix de baryton n'avait plus rien d'agréable. Et que penser de ses propos ? Venant d'un esprit supposément cartésien, sa tirade laissait perplexe.

Un peu ébranlé tout de même, le notaire se fit conciliant : "Nicolas ne fait que suivre les autres. La crainte d'être rejeté par le groupe. À cet âge c'est important de ne pas se démarquer. Nous oublions facilement que nous sommes tous passés par là. Peut-être pas de la même façon, mais... "

Le contraste entre la pondération du notaire et sa "montée de lait" était si frappant, que le lieutenant finit par se rendre compte qu'il dérapait sérieusement : "Vous avez sans doute raison, Arthur. Je m'en fais un peu trop. Je crois que je suis fatigué. Ou c'est peut-être la crise de la quarantaine... "

"Ah, la crise de la quarantaine ! Il y bien des années de cela, elle m'a frappé de plein fouet. Dans mon cas, c'était au moment où j'ai perdu mon seul enfant. Mort de leucémie à douze ans. Le couple que je formais avec sa mère n'a pas résisté à l'épreuve et... "

.....

*Oh, merde ! Oh, bon Dieu !* Alexandre comprit alors pourquoi Arthur Saintonge ne parlait jamais de sa vie d'avant Louise. Ainsi donc, cet homme, qu'il considérait un peu comme un père, cet homme, en apparence placide et sans histoire, avait subi la pire épreuve qui puisse survenir dans une vie. Perdre son enfant. *Et pourtant, il était si serein...*

Était-ce ça qui avait rapproché Louise et Arthur ?

Les deux avaient perdu leur enfant unique. L'enfant de Louise, c'était Sophie, la mère de Nicolas et pour le notaire, c'était son fils de douze ans. Et tous deux avaient opté pour l'amour plutôt que l'aigreur et le repli sur soi. Le couple s'était recréé une famille.

Kim, Nicolas, lui-même et bientôt les jumelles étaient devenus leur raison de vivre. Toute une leçon de résilience, pensa le lieutenant. Et lui, qui était là à s'apitoyer sur son sort.

*Ouais, pas de quoi être fier...*

Le notaire s'était tu. Allait-il ajouter autre chose ? Et bien non. Quand il s'agissait de remuer le passé, Arthur Saintonge était un homme de peu de mots. Par respect, Alexandre n'insista pas. Les deux hommes vidèrent leurs verres dans un silence confortable. Ni l'un ni l'autre ne regrettaient les confidences qu'ils s'étaient faites.

La solidarité masculine ! Quelle belle invention, songea Alexandre. Cet échange lui avait permis de relativiser ses propres problèmes. Un moment précieux qu'il n'était près d'oublier.

Au fond, que Nicolas dise "chill, yolo et LOL", ce n'était pas si grave que ça. Et pour Kim et les jumelles, il devait faire confiance aux médecins, même si... Et l'enquête ! Il est vrai que ça partait dans les sens, mais n'était-ce pas toujours la même chose ?

Le travail d'investigation ressemblait souvent à un puzzle. Pour que toutes les pièces s'imbriquent, ça prenait du temps et de la patience. De la patience, il n'en avait pas beaucoup, c'est vrai. Et du temps ? Pas vraiment non plus. Mais demain était un autre jour.

Avant de quitter la maison des grands-parents, le lieutenant tint à leur manifester l'étendue de sa reconnaissance. Il le fit en termes mesurés. Il n'était pas de ceux qui se répandent en vaines effusions.

"Vous ne pouvez savoir à quel point, Kim, Nicolas et moi, nous estimons privilégiés de vous avoir dans notre vie. Merci d'être qui vous êtes !"

Là-dessus, Nicolas s'empressa d'ajouter : "C'est vrai que vous êtes pas mal chill, tous les deux !"

Tout le monde se mit à rire.

LOL !

## 55

Tommy ouvrit les yeux. Couchée à ses côtés dans le lit étroit, sa petite soeur pleurait.

"Je veux ma maman."

Tommy mit son bras autour des frêles épaules : "Pleure pas Sarah, pleure pas. Bientôt, on va les revoir papa et maman. C'est certain."

Tommy faisait le brave. Il était l'aîné et du haut de ses cinq ans, il sentait confusément qu'il devait rassurer sa petite sœur. Même s'il avait très peur. Même s'il ne comprenait ce qui leur arrivait. Des images floues se bousculaient dans sa tête.

Ça faisait combien de temps que ... ? Il se rappelait vaguement être avec sa sœur dans la cour arrière de leur maison. Ils jouaient avec leur gardienne, Sandra. Puis, la gardienne était rentrée dans la maison et après, plus rien jusqu'à ce que...

Comme à chaque réveil, Tommy promenait son regard autour de lui. Sa sœur et lui étaient dans une sorte de cage. Une cage comme celles des lions au Zoo. Une cage suffisamment vaste pour contenir un lit, une table, un lavabo, une baignoire et des WC. L'endroit où la cage se trouvait lui faisait penser à la cave chez ses parents. Mais en beaucoup plus grand. Tellement plus grand !

Qu'est-ce qu'ils faisaient là, tous les deux ? Pourquoi ? Comment ? Quand ? Ce dont il était certain c'est que Sarah et lui étaient prisonniers. Prisonniers comme dans les films à la télé. C'était pas la guerre pourtant. Autrement, son père en aurait parlé.

*Parce que son papa, il était militaire et il aurait su si...*

Sarah ne sanglotait plus. Elle s'était rendormie.

Tommy avait la tête lourde et sentait que le sommeil le gagnait à son tour. Pourquoi avait-il toujours envie de dormir ? Tommy pensa qu'il devait y avoir une substance, *des somni... quelque chose dans...*

L'homme qui sentait mauvais... *Pouah !*ça devait être lui qui... *Sa maman aurait dit qu'il était dégueu... lasse, oui... c'est ça, dégueulasse.* L'homme qui leur apportait à manger. De la soupe et des sandwichs. Du lait et des gâteaux secs. Très secs, les gâteaux.

Pas du tout comme ceux que préparait sa maman.

Tommy frissonna : *Maman, où est-tu ? Où tu es, maman... maman...*

La nourriture ! Tommy avait bien essayé de se priver de boire et de manger. Parce que peut-être que ce qui le faisait dormir, c'était dans la nourriture ou dans le lait. Mais, il n'avait pas pu. Il avait trop soif et trop faim.

L'homme qui sentait mauvais ne leur adressait jamais la parole. Ni à lui, ni à Sarah. Tommy aurait bien aimé lui poser des questions. Mais il n'osait pas.

*L'homme avait des yeux très méchants et...* Malgré tous ses efforts pour rester éveillé, Tommy ferma les yeux et s'endormit profondément.

## 56

Steve donna enfin signe de vie.

Avait-il réussi à tirer quelque chose du chauffeur de Théberge, le dénommé Gaston Auger ? À le voir assis là, la mine chiffonnée, le lieutenant, en doutait. Sauf que, on était le jeudi saint et Pâques arrivait à pas de géant.

"Veux-tu un café ? lui proposa-t-il. Steve paraissait en avoir sérieusement besoin.

"Ce n'est pas de refus !"

La mine fripée de Steve en disait long sur le genre de soirées qu'il passait depuis quelques jours. Et tout ça par amitié ! "Ne m'offres plus jamais de bière quand tu m'inviteras chez-toi, dit-il. "J'ai fait le plein pour tout le temps qu'il me reste à vivre."

"Steve, j'apprécie énormément ce que... Je ne sais pas comment te remercier."

"Attends avant de me dire merci. Parce que je ne suis pas certain d'avoir beaucoup de matériel pour toi. Enfin, tu jugeras... "

Steve avala une gorgée de café et livra ses premières impressions : "Laisse-moi te dire que le type est plutôt coriace. C'est pas une ampoule de 100,000 watts, mais c'est un gars méfiant. Et c'est surtout un gars qui a une frousse terrible. Quand il parle de Théberge, Auger fait quasiment dans ses culottes. Le Maître avec un M majuscule. Tu vois le genre."

"Le Maître ! Je vois le genre en effet. Ça correspond tout à fait à l'image qu'on se fait de Théberge, ici à la Division."

"Ah bon ! Dans ce cas-là, tu ne seras peut-être pas surpris d'entendre ce que j'ai à te dire... Au début de la semaine, Auger a levé une fille au bar et est parti avec. Même chose le lendemain et le surlendemain. Et ainsi de suite. Ça limitait pas mal le temps des confidences ! Hier soir, et en passant, il boit comme un trou, il alterne la bière et le scotch... "

Courte pause et gorgée de café.

"... toujours est-il qu'hier soir, après plusieurs consommations, il a fini par me raconter que c'était sur l'ordre de Théberge qu'il ramenait des filles à la maison. Pendant qu'il les baise, Théberge regarde."

"Oh, merde... un voyeur ! "

"Ça en a tout l'air. Auger me dit qu'il pense que Théberge est impuissant. C'est vrai qu'il est pas mal vieux, le Théberge ! "

"Mouais, mais ce n'est pas une raison. Tiens, prends ce qu'on dit des vieux dans certains CHSLD. Côté galipettes, il paraît qu'il s'en passe des vertes et des pas mûres !" Le lieutenant ne mentionna pas ce qu'il avait cru voir chez Magnus et Bérengère De Ladurantais.

"Ensuite qu'est-ce qu'il t'a raconté, Gaston Auger ?"

"Théberge ne reçoit jamais. En tout cas pas dans la maison d' Outremont. Mis à part Auger, il y a une vieille femme qui est à son emploi depuis des années. C'est elle qui s'occupe du ménage, de faire les courses et la bouffe. Et tiens-toi bien, elle aurait raconté à Auger que Théberge a une chambre dont lui seul a la clef. De temps à autre, il autorise la servante à aller épousseter à l'intérieur."

"Ah oui et ?"

"Il paraît que c'est une sorte de laboratoire. Un peu comme dans certains films d'horreur où il y a un savant fou." En référant à l'insolite, au saugrenu ou au bizarroïde était comme une seconde nature chez Steve. Le lieutenant cilla :

"Un laboratoire ! Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer là-dedans ?"

"J' sais pas, mais... j'étais pas complètement dans le champ, le soir ou j'ai fait le rapprochement avec Dracula. On peut aussi penser au Docteur Frankenstein. Pas vrai, Alexandre ?"

"Mouais... " Le lieutenant n'en dit pas plus. D'autant que depuis l'épisode Théberge-Dracula, il n'éprouvait plus la même méfiance pour les inférences de Steve. Même qu'il pensait quasiment comme lui : " Hem... Je commence à comprendre pourquoi Gaston Auger a peur... As-tu réussi à le faire parler du loft ?"

"Un peu, oui. Il m'a dit que, depuis quelques jours, il s'y rendait régulièrement. En fait, il se prépare quelque chose de ce côté-là, c'est certain. Il a fait allusion à une fête pour le jour de Pâques, dans l'après-midi."

"Dans l'après-midi, tu dis. Aucune précision sur l'heure ?"

"Non aucune. D'ailleurs, quand il a mentionné la fête, il était déjà passablement éméché et je ne sais pas jusqu'à quel point, il ne divaguait pas."

Fidèle à lui-même, le lieutenant n'avait pas mis Steve au courant de tous les tenants et aboutissants de l'enquête. Il estimait que le jeune homme n'avait pas besoin d'en connaître davantage : "Ouais bon, et la malle ? As-tu réussi à lui tirer les vers du nez à ce sujet-là ?"

"Pas directement, mais il m'a dit qu'il faisait la navette entre Montréal et le chalet de Théberge en Estrie. Qu'il en rapportait des babioles remisées là-bas. Pour la célébration de dimanche. Et j'en ai déduit que la malle... "

"Son langage corporel quand il te parlait de ça ?"

"Quand il a dit "babioles", il avait le regard fuyant."

"Bon. Résumons : Auger part de Montréal en limousine pour se rendre dans un chalet au fin fond de... D'habitude, une limousine ne passe pas inaperçue. C'est donc, que quelque part, il change de véhicule. Non ?"

Steve reprit du café puis...

"Tu as raison, Alexandre. Il... J'allais oublier ce détail. Auger s'arrête dans la région de Bromont. Théberge y loue un garage et c'est là qu'il planque la limousine et prend une fourgonnette. La raison. C'est que le chemin pour se rendre au chalet est très accidenté et c'est pas bon pour la carrosserie de la limousine. Du moins, c'est ce qu'il m'a dit."

"Et ce garage, il appartient à... As-tu réussi à l'apprendre ? "

"Ça tout l'air que c'est la propriété du sénateur... voyons, c'est quoi son nom ? Tu sais celui dont-on parle en ce moment. Il fait l'objet d'une enquête de la GRC. "

"Ah oui, oui. Halloway ! Et ben dis donc !" Le lieutenant émit un sifflement.

"Auger m'a dit que Théberge et le sénateur en question sont des amis de longue date."

"Tiens, tiens. Des amis de longue date. Je ne sais pas pourquoi mais ça ne me surprend pas."

"Toujours la même chose, hein, Alexandre ! Le boys club."

"Ouais, en effet. Eh bien mon vieux Steve, c'est toi qui me disais tantôt que tu n'avais pas grand-chose d'intéressant à raconter. Je trouve qu'au contraire, tu as pas mal de matériel. Tu nous donnes un sacré coup de pouce." Alexandre Denis jubilait.

"Tant mieux ! C'était ça le but de l'exercice, non ? Et si tu as encore besoin de moi, ne te gêne pas. Je t'aiderai jusqu'au bout."

"Merci encore, vieux. Tu as fait ta part. Maintenant, la balle est dans notre camp. Et... "

"Tu crois que les enfants sont gardés dans le loft, en attendant que... C'est ça, hein ?"

Et vlan dans les dents du lieutenant ! Était-il à ce point transparent ? Il croyait pourtant avoir caché une partie de l'histoire. Sauf qu'il avait certainement sous-estimé la sagacité de son ami. Steve avait réussi à faire les recoupements sans son aide.

"C'est exactement ça, m'oui, concéda-t-il, du bout des lèvres.

"Qu'est-ce que tu comptes faire, alors ?"

"Je n'en ai aucune idée, fit Alexandre, toujours réticent.

Aucune idée ! En fait, ce n'était pas exact. Il en avait des idées mais... Devait-il en parler à Steve ? Maintenant qu'il avait compris pour les enfants. *Ah, et pourquoi pas ?* Steve méritait plus qu'une tape dans le dos quand même. Il lui résuma donc toute l'affaire et conclut en disant, qu'au vu de ce qu'il venait d'entendre, son équipe et lui feraient face à un dilemme :

"... épouvantable, Steve. Nous porter tout de suite au secours des enfants ou attendre que la fête commence pour coffrer toute la bande et risquer d'arriver trop tard pour sauver les petits."

"Ouais ! c'est pas simple. Faut être sûr de ne pas rater son coup. Peut-être que..."

"Et oui, Steve, il faut être sûr de son coup. Et ça, ce n'est pas évident. Jusqu'ici nous n'avons que des hypothèses et rien ne prouve que la Direction, qui n'est déjà pas emballée de la façon dont on mène l'enquête, va..."

"Es-tu en train de me dire que..."

"... qu'ils sont loin d'être contents, les patrons. Ils croient que nous sommes tous devenus complètement cinglés dans l'équipe. Avec ces histoires de... Ils pensent que nous sommes en plein délire paranoïaque. Que nous fabulons. Ce n'est pas l'imagination qui les étouffe, eux."

"J'aimerais pas être à ta place, Alexandre."

"Ce n'est pas la situation la plus enviable au monde, en effet."

.....

Une situation peu enviable ! Un euphémisme...

Steve reparti, Alexandre Denis s'appropriait à dresser mentalement un nouveau bilan de la situation, quand on lui refila un appel. Du notaire Saintonge. Jamais Arthur ne l'avait appelé au bureau. Immédiatement, le lieutenant pensa à une mauvaise nouvelle.

Kim ? Les jumelles. Nicolas ou Louise peut-être ? Et bien, ce n'était pas ça du tout .

"J'espère que tu ne m'en voudras pas, Alexandre, mais j'ai pris l'initiative de faire une petite enquête auprès de la Chambre des Notaires et figure-toi que..."

Ouf ! pas de mauvaise nouvelle. Le lieutenant respira tout en se demandant ce que la Chambre des Notaires venait faire dans le décor.

"... j'ai obtenu copie d'un acte d'adoption passé par Théberge, il y a plus de quarante ans. Il n'était pas le père biologique de la fillette disparue. C'était l'enfant de son épouse... enfin de la femme avec laquelle il vivait en concubinage. J'ai pensé que ces détails pourraient être utiles pour ton enquête, Alexandre."

"Mais comment donc, Arthur ! Comment donc ! Ces détails nous seront très utiles."

Le lieutenant allait de surprise en surprise. D'abord Steve qui avait tout deviné et maintenant Arthur qui prenait des initiatives personnelles. Fort pertinentes d'ailleurs ! Alors que lui, le super-flic à la "va- comme- je- te pousse", minimisait leurs capacités de perception et d'action.

"C'est vrai, Arthur. Ces détails sont très importants. D'autant, que vous n'étiez pas tenu de faire cette recherche."

"Ça m'a fait plaisir. En même temps ça m'occupe l'esprit. Tu comprends."

Arthur avait pris une semi-retraite. Mais lui, avoir besoin de s'occuper l'esprit ? Le lieutenant n'en croyait pas un mot. C'était uniquement par générosité que le notaire avait fait cette démarche. Une fois de plus, le lieutenant mesura l'étendue des liens privilégiés qui l'unissaient au notaire.

Mais comment le remercier sans faire insulte à sa modestie ? : "Merci Arthur, dit-il simplement. J'ai maintenant un homme à l'Ordre des notaires. C'est bon à savoir."

Au bout du fil, le notaire s'esclaffa.

## 57

Il y a comme ça, des jours où tout déboule très vite.

À la section, homicides des Crimes majeurs du SPVM, c'était un de ces jours-là.

Après sa rencontre avec Steve et sa conversation téléphonique avec le notaire Saintonge, le lieutenant Denis convoqua une réunion d'urgence pour partager les derniers développements avec son équipe. Et oui, les pièces du puzzle s'empilaient. Mais on ferait quoi avec ? On en était à évaluer les différentes avenues possibles, quand Régimbald en ajouta une couche :

"Je me suis dit qu'au point où on en était, on avait rien à perdre, fit-il. Hier, j'ai eu l'idée d'aller fouiller dans les archives de la Bibliothèque municipale. Je me suis dit, qu'il devait bien y avoir là quelques articles de journaux sur la mort de la femme de Théberge et sur la disparition de sa fille. Et bien, j'en ai trouvés."

Oh boy ! Des regards dubitatifs se tournèrent du côté du seul, de l'unique Don Juan maison. "Pas des masses, continua Régimbald, mais quelques-uns. Des... qui avaient probablement échappé à l'interdit de publication émis à l'époque. Un embargo que je m'explique encore mal d'ailleurs. Mais bon ! En tout cas, ces articles confirment ce que Chartrand vous a raconté, lieutenant."

"Ah, oui... " Le lieutenant attendait patiemment la suite.

"Et ben oui. Les taches de sang sur le tapis dans la chambre de la petite... ainsi que la possibilité que sa femme ait été étranglée avant d'être pendue."

"OK... "

"Et lieutenant, il y avait même, dans une revue à faible tirage, un journaliste qui posait des questions sur la façon dont la justice avait été administrée ou plutôt l'absence d'enquête sérieuse sur l'homme qu'était Théberge, et..."

Régimbald avait changé depuis quelque temps. Il ne faisait plus de blagues salaces. Il ne se vantait plus de ses conquêtes féminines. Il était devenu plus réfléchi, plus grave. Plus... comment dire ? Le lieutenant l'examinait, songeur.

"... en même temps, j'ai vérifié, si à la même époque, on avait signalé d'autres disparitions d'enfants. Et bien oui, il y en a eu. Plusieurs, même ! Dans la région de Montréal et aux alentours. Toutes non résolues. "

"Bien là, vraiment, Régimbald, chapeau ! s'écria Liliane Thomas.

Venant de celle avec qui il se chamaillait quotidiennement, le compliment eut pour effet de faire rougir le "Brad Pitt" de l'équipe. Régimbald avait une lointaine ressemblance, en plus jeune, avec la star de cinéma et il n'en était pas peu fier.

"Ouais... ça épaissit pas mal le dossier contre Théberge. Et comme on n'est plus dans les années 1970, il ne pourra pas nous en passer une p'tite vite comme dans le temps !" C'était Duclos qui réagissait et ô surprise, il le faisait posément.

Lui aussi avait changé. Enfin, pas autant que Régimbald mais un peu quand même. Perplexe, le lieutenant se dit qu'il n'était pas le seul à être sans dessus-dessous. L'enquête chamboulait tout le monde, même les plus récalcitrants au changement. Là, une autre voix se fit entendre.

C'était celle de Léo Nguyen qu'on entendait très peu depuis ses tribulations chez Arlette, la coquette. Arlette "la tigresse" Siméon : "Parlant des années 1970... a-t-on déjà fait le calcul exact de l'âge de Théberge ? Non ?"

Eh ben non, personne n'avait fait le calcul.

Pourquoi l'aurait-on fait ?

"Si mes calculs sont bons, continua Léo, l'homme doit maintenant avoir dans les quatre-vingt cinq ans et plus."

Y avait pas à dire, ça cheminait dans l'équipe. Enfin ! Nguyen sortait de son marasme. Et ce n'était pas trop tôt. Fort heureusement, sa fiancée s' était laissée persuader de suivre une thérapie avec lui. Ce n'était pas encore tout à fait dans la poche, mais elle commençait à admettre que l'épisode "Arlette" n'était que du travail. Rien de plus.

Tant mieux pour Léo et pour tout le monde.

Mais ses calculs sur l'âge de Théberge, ça rimait à quoi ? En tout cas, quelqu'un dans l'équipe se le demandait : "Ben voyons donc ! C' tu possible ça ? Quatre-vingt cinq balais et plus. Le vieux bonhomme a déjà un pied dans la tombe... fait que... " D' habitude si prompt à tout gober, même l'invraisemblable, Blondin se mettait soudain à faire la fine bouche.

Blondin, exprimer des doutes ? Où allait-on grands dieux !

"Moi je pense, qu'au contraire, Nguyen a raison. Si on calcule bien les dates et tout, Théberge a sans doute quatre-vingt cinq ans bien sonnés." Quand Liliane parlait chiffres et dates, on pouvait la croire sur parole. L'as du computer ne se trompait jamais. Ou presque.

"Oui mais... comment se fait-il qu'il en paraisse à peine cinquante ? Marie Garneau exagérait un peu, mais à peine : " Heu... enfin plus près de soixante quand même, ce qui reviendrait à dire que... "

"Ce qui revient à dire que... ces histoires d'ésotérisme et d'alchimie ne seraient pas sans fondement. Que ça aiderait à se garder jeune ? Franchement..." Tout comme sa consoeur, Lambert avait du mal à admettre une telle hypothèse.

"Il est vrai qu'au moyen-âge, on attribuait une plus grande longévité aux alchimistes. Enfin, c'est ce que Magnus De Ladurantais affirme. Sauf que nous ne sommes plus au moyen-âge. Ce n'est quand même pas maintenant qu'on va se mettre à croire à toutes ces balivernes !"

Le lieutenant trouvait que la discussion un peu oiseuse.

L'âge de Théberge ! Non mais... Était-ce d'une importance capitale ? : "Bon, le type ne fait pas son âge et puis après ? Êtes-vous capables de me dire ce que ça change à quoi que ce soit ?"

"Ben..."

"De nos jours, ça n'a rien d'exceptionnel. La chirurgie plastique, les crèmes rajeunissantes qui coûtent un bras sont à la portée de tous ceux et celles qui possèdent assez d'argent pour se permettre d'entretenir un semblant de jeunesse jusqu'à un âge avancé."

"Oui, c'est vrai ça, lieutenant. Prenez la mère de mon fiancé, elle s'est fait remonter le visage. À soixante ans, elle en fait à peine quarante."

"La mère de ton banquier, Liliane ? ricana Régimbald.

"Bien oui, la mère de mon banquier, Régimbald, riposta Liliane, acerbe.

Une fois de plus, le ton montait entre Liliane Thomas et Régimbald. Si bien qu'une reprise des hostilités entre les deux éternels opposants était à craindre. Le lieutenant y mit rapidement un holà :

"En tout cas, nous faisons mieux de ne pas claironner que Théberge est probablement octogénaire. Aux yeux de certains de nos patrons, ça rendrait nos hypothèses encore moins crédibles. Je les entend d'ici nous dire que c'est complètement farfelu, que c'est mathématiquement impossible. Voyons donc, un homme de cet âge avoir la capacité d'envoûter une trentaine de personnes au point de... Vous voyez ce que je veux dire !"

Et comment donc qu'ils voyaient, les enquêteurs.

Les patrons étaient tellement straights que c'en était presque comique.

Sauf que présentement, dans l'équipe, personne n'avait vraiment le cœur à rire.

## 58

"Théberge et sa bande de tarés, c'est quoi au juste ? Des maudits fous qui croient à la fontaine de Jouvence. Ils s'imaginent que boire le sang de jeunes enfants va leur donner la jeunesse éternelle. C'est écoeurant !" Duclos n'en pouvait plus de dégoût. Et il n'était pas le seul.

"Tous des pervers polymorphes, ces illuminés !"

Oh! Seigneur ! Liliane Thomas qui se remettait à " perler". Polymorphes ! On n'était pas sorti du bois. "Ça veut dire, qui se présente sous différentes formes, vous comprenez ?"

Et elle en rajoutait en plus ! Quelqu'un toussota. C'était le lieutenant.

"Moi, je dirais plutôt que ces tordus sont des pervers narcissiques. On a plus les bons vieux vampires des films de notre enfance ! s'exclama Lambert en essayant d'alléger l'atmosphère.

Une tâche impossible. Les enquêteurs étaient profondément atteints dans leurs certitudes morales et pour que Lambert en pousse une aussi plate, c'est que la tension était très forte.

"C'est-tu possible d'arrêter le tataouinage ! J' commence à en avoir assez des maudits grands mots que personne comprend. Pendant c' temps-là, on fout rien." Duclos, le sanguin, en avait plein le c... : "C'est-tu assez clair, maudit torrieux !" Le sergent-détective avait retrouvé son agressivité.

Hum ! L'atmosphère s'alourdissait. Et ça n'allait peut-être pas s'améliorer avec ce que le lieutenant s'apprêtait à annoncer : "Selon toute vraisemblance, le jour **J** c'est dimanche. On a plus que trois jours et je vous le dis tout de suite, nous devons oublier le congé pascal."

Sous-entendu : *Prévenez vos familles. C'est dommage mais c'est comme ça.*

Se produisit alors, un miracle !

Contre toute attente, personne ne rouspéta. Pas même Régimbald, encore moins Marie Garneau, Lambert, Blondin, Liliane Thomas, Nguyen et Ménard. Quant à Duclos, il avait réclamé de l'action, et bien, il en aurait.

Dieu ! que le lieutenant se sentait proche d'eux dans des moments comme celui-là.

Pour sauver deux enfants d'une mort atroce, aucun d'eux n'invoquait sa vie personnelle. Aucun d'eux ne se défilait. Des héros ordinaires. Des héros méconnus. Dans certains milieux, c'était de bon ton de critiquer la police. Et c'était regrettable. Oui, dans des moments comme celui-là, le lieutenant trouvait qu'il n'y avait pas plus beau métier que celui de flic.

.....

"Lieutenant, dimanche est-ce qu'on connaît l'heure du... de ... la célébration... heu... la cérémonie. Bon, je ne sais pas très bien comment qualifier ce... "

"Vers la fin de la journée à ce qu'il paraît." Plongé qu'il était dans des considérations sur les bons policiers versus leurs méchants détracteurs, le lieutenant avait répondu machinalement. Une réponse vague, certes. Mais c'était la seule qu'il pouvait fournir.

Et quant à être vague, se dit-il, pourquoi ne pas aborder la question de la stratégie ! Comment pincer cette bande de criminels complètement zinzins ? Sans l'aval de qui que ce soit. Sans mandat : "Si au moins on avait l'heure exacte à laquelle... ça aiderait un peu. Bien que..."

"Bien que d'ici là, deux enfants manquent toujours à l'appel et qui sait ce qu'on leur fait subir en attendant le sacrifice ?"

Marie Garneau n'avait pu retenir ce cri du cœur. Comment garder son calme quand on est soi-même mère d'une fillette de quatre ans et d'un garçonnet de bientôt trois ans. Impossible !

"Ouais, mais si on ne les prend pas sur le fait, quelles preuves aurons-nous pour... " Quand il vit l'air bouleversé de sa collègue, Régimbald, qui n'était pas mauvais diable, tempéra son propos :

"On suppose, enfin nous sommes presque certains qu'ils sont gardés dans le loft. Donc théoriquement à l'abri de toute tentative de... "

"De viol ? s'inquiéta la sergent- détective que l'argument de Régimbald n'avait pas convaincue.

"Ouais, de viol, Marie. Sauf qu' à l'heure qu'il est, le mal est peut-être déjà fait. " Duclos appelait un chat, un chat. Avec lui pas question de "tourner autour du pot" : "J' dis pas ça pour faire le fin finaud, mais faut pas se fermer les yeux non plus !"

"Comme vous le savez, j'ai déjà fait du profilage au début de ma carrière et je ne pense pas me tromper en affirmant que Théberge n'a pas ce profil-là. Rien dans son comportement ne nous indique qu'il soit pédophile et... " Brusquement, le lieutenant se tut.

Il était là à pontifier, à affirmer des choses sur Théberge, alors que... À la vérité qu'en savait-il ? Il venait de décider que Théberge n'était pas pédophile et pourtant il le croyait coupable d'infanticides. Avait-il honnêtement tenté d'explorer d'autres avenues ? Pas vraiment. En tout cas pas assez. Et s'il se trompait du tout au tout ? Son équipe lui faisait confiance et il l'avait entraînée sur des sentiers plus que tortueux. L'occultisme, l'ésotérisme. Des ailleurs tellement ailleurs, que...

Le lieutenant regarda les autres qui ne comprenaient pas son silence. Et il eut honte. Honte de son propre désarroi, honte de tergiverser, honte de se payer le luxe de douter encore et encore.

.....

"... peut-être pas Théberge mais le chauffeur, lui, c'en est peut-être un pédophile, non ? s'inquiéta Ménard.

"En tout cas, son casier judiciaire ne mentionne pas d'arrestation pour pédophilie. C'est un très mauvais garçon, possiblement capable d'avoir tué le privé Lamontagne, mais... "

Le lieutenant s'était ressaisi. Assez de radotage et de papotage ! L'heure n'était plus aux supputations et aux hésitations. Si personne ne bougeait, des enfants allaient mourir. Pouvait-il jurer qu'ils n'étaient pas abusés sexuellement ? Bien sûr que non.

Mais il fallait agir et dans le contexte, agir présentait deux alternatives. Débarquer dans le loft immédiatement ou attendre à dimanche : "Je vais faire une dernière tentative auprès de Brière pour obtenir un mandat. Et faute de mandat, et bien... "

"Lieutenant, fit doucement Marie Garneau, elle aussi s'était ressaisie : "... on est derrière vous et on comprend très bien comment vous pouvez vous sentir. C'est pas facile de choisir entre ce qu'il faut faire pour le bien de tous et... "

"Merci Marie."

Toute l'équipe était maintenant au même diapason.

Certes, tous éprouvaient la même incertitude, la même confusion. Depuis qu'ils avaient visionné le film, tous avaient en tête les images abominables. Des enfants décapités qui n'auraient jamais vingt ans, ne connaîtraient jamais les premiers émois de l'adolescence, des enfants qui... qui...

Bien sûr qu'il y avait urgence, mais tous appuieraient la décision du lieutenant quelle qu'elle fût. Et pour Alexandre Denis, c'était un réconfort. Néanmoins, ça ne rendait pas le choix plus facile à faire :

"Bon, on continue. Allez au travail, bougonna-il.

## 59

Il n'était pas dit que la journée se terminerait paisiblement. S'il en avait douté, le lieutenant se serait mis un doigt dans l'oeil jusqu'à l'omoplate. Après avoir vainement tenté de rejoindre le commandant, lequel, bien qu'au travail, ne lui retournait pas ses appels, le lieutenant fit un saut à l'hôpital où Kim séjournait jusqu'au lendemain.

Dans le hall d'entrée, quel ne fut pas son étonnement d'apercevoir Laurence Dumoulin, la soi-disant veuve éplorée, qui se hâtait vers la sortie. Elle fit mine de ne pas le reconnaître. C'était plutôt difficile à avaler. Elle savait qui il était et... *Bon Dieu !*

Envahi par un sombre pressentiment, le lieutenant n'attendit pas l'ascenseur (toujours d'une lenteur exaspérante), il se précipita dans l'escalier de service et monta les marches quatre à quatre. C'est en nage (où était donc passée sa forme olympique ?) et soufflant comme une locomotive bonne pour la ferraille, qu'il parvint à la chambre de Kim. Tout ça pour trouver sa femme intacte, qui l'attendait confortablement calée dans ses oreillers : "Mon chéri, enfin tu es là !"

Souriante, Kim lui tendait les bras. Il s'y réfugia, soulagé.

"Sais-tu qui vient de sortir d'ici mon amour ? fit Kim. Je te le donne en mille."

"Ouais, je sais. Je viens de la croiser dans l'entrée. Elle a fait comme si elle ne m'avait pas vu. Qu'est-ce que... ?"

"Elle voulait prendre de mes nouvelles. Elle a prétendu être très inquiète à mon sujet. Tu parles ! Quand je travaillais avec elle, ma santé était le dernier de ses soucis."

"Ouais... une drôle de bonne femme."

"Tiens, elle m'a même apporté des fleurs !" Kim désigna un énorme bouquet, encore dans son emballage : "Elles sont belles mais je n'en veux pas. Je compte les offrir aux infirmières."

"**NON !**" Alexandre avait violemment réagi mais c'était plus fort que lui : "Excuse-moi mon amour. Mais je dois les confisquer. Pour les faire analyser. On ne sait jamais."

*Légèrement parano, mon Alexandre, non ?* Pourquoi s'énervait-il autant ? Kim savait que la réalisatrice était dans la mire des policiers depuis la mort de Gélinas. Sauf qu' il y avait plus que ça, elle en était certaine. Mais quoi ? N'avait-il pas été question d'occultisme aussi. Mais encore ?

En tout cas, c'était quelque chose de suffisamment gros pour transformer Alexandre en paquet de nerfs. Et ça, ce n'était pas drôle. Pas drôle du tout. *Si au moins il ne s'enfermait pas dans son mutisme.* Renonçant pour l'instant à poser des questions qui resteraient sans réponses, Kim poursuivit le récit de l'étrange visite.

"Elle voulait me tirer les vers du nez. Au sujet de la mort de Maxime. Comment avançait l'enquête ? Où vous en étiez ? Si vous aviez un ou des suspects en tête ? Y aurait-il une arrestation bientôt ? Et tutti quanti."

"Elle est culottée. Venir te relancer à l'hôpital pour... "

"Elle a toujours eu du front tout le tour de la tête. Mais elle me connaît mal. En admettant qu'elle ait jamais essayé de me connaître. Bref, je n'ai rien dit pour la bonne et simple raison que je ne sais rien. Et même si j'avais su, je me serais bien gardée de lui révéler quoi que ce soit."

"Il est vrai qu'avec ton profil de journaliste d'enquête, tu t'y connais plutôt bien en questions-réponses !"

Kim sourit : "Mmmm... oui. On ne montre pas à un vieux singe comment faire des grimaces. C'est ça que tu veux dire, mon chéri ?"

Merveilleuse Kim ! toujours le mot pour rire. *Un vieux singe ! C'est un peu fort de café.*

Le lieutenant colla sa joue contre celle de sa femme et c'est à regret qu'il lui annonça que... :

"Aujourd'hui, je ne pourrai pas rester très longtemps avec toi, ma chérie. Je vais devoir travailler très tard ce soir et tout le week-end aussi. L'enquête approche d'un dénouement. Mais rassure-toi, je vais poster un agent à la porte de ta chambre pour la nuit. Demain matin, je viendrai moi-même te chercher pour te ramener à la maison."

"Une surveillance policière ! Est-ce bien nécessaire, Alexandre ? le questionna la future mère. Décidément Alexandre est dans tous ses états, se dit-elle tout en pensant que, la surveillance c'était surtout pour se rassurer, lui. Mais elle choisit de ne pas le dire tout haut.

"Ma chérie, il n'y a aucune chance à prendre. Non pas que je veuille t'inquiéter, mais... "

Ça carburait à pleins tubes dans la tête du lieutenant.

Pourquoi cette visite impromptue de Laurence Dumoulin ? Une menace à peine voilée ? Se pourrait-il qu'elle et sa bande de dégénérés se doutent de quelque chose. Les voitures banalisées dans Outremont et dans l'est de la ville, l'infiltration de Nguyen et... Toutes ces mesures, destinées à donner le change, auraient-elles produit l'effet contraire ?

Pour Kim, interpréter ce qui se passait dans le cerveau enfiévré de son flic de mari, ne fut qu'un jeu d'enfant. Le pauvre chou était tellement transparent parfois : "Tu sais, Alexandre, je ne me suis pas sentie réellement menacée par la visite de Laurence. Surprise, oui. Méfiante, certainement. Mais pour être franche, en ce moment, j'ai d'autres chats à fouetter."

La jeune femme avait en effet d'autres motifs d'inquiétude. Une inquiétude que le lieutenant partageait entièrement. Car bien que la docteur Kaminski leur assurât le contraire, rien ne prouvait que l'accouchement se déroulerait sans problème et que les jumelles naîtraient en bonne santé.

"Ta mère sera là lundi et jusqu'à l'accouchement, mon amour. D'ici lundi, Louise ne te quittera pas. Claire et Giulia proposent de venir te prêter main forte également. Quant à moi, je compte passer plus de temps avec vous, dès que j'en aurai fini avec... "

"Je t'en prie Alexandre, ne fais pas de promesses que tu ne tiendras pas."

Ainsi donc, ils en étaient là ! Kim doutait de sa bonne foi. S'était-il ce point éloigné des siens ?

*Oh Seigneur ! Fallait que ça change et plus vite que ça.* Le lieutenant quitta sa femme la... "on sait quoi" entre les jambes. Et très très flagada.

## 60

C'est dans un état d'esprit très peu hop la vie que le lieutenant réintégra les locaux du SPVM. Dans ses déplacements, il avait la fâcheuse manie "d'oublier" son téléphone portable. Or c'était précisément ce qui s'était produit ce jour-là.

Si bien qu'une pile de messages, certains urgents, d'autres soi-disant urgents, l'attendaient au bureau. Apparemment, certaines personnes, bien au fait de ses réticences face aux nouvelles technologies, préféraient communiquer directement avec la secrétaire. C'était plus sûr !

Louise était de ceux et celles qui connaissaient bien les "actes manqués" du lieutenant. Ainsi, lui avait-elle laissé un message lui disant de ne pas s'en faire. Nicolas, en congé pascal, était bel et bien chez-elle avec un copain et ils avaient loué des films. *Pauvre Louise*, pensa-t-il, elle va encore se taper Spider Man ou d'autres conneries du même genre.

Un autre qui connaissait bien le lieutenant, quoique pas de la même manière, c'était son commandant. Lequel avait laissé un message, l'enjoignant de l'appeler au plus "sacrant". La secrétaire avait mis le mot entre guillemets.

*Toujours aussi subtil, le Brière.* Toutefois, quand Alexandre Denis le rappela...

"J'ai su que tu avais essayé de me rejoindre à quelques reprises, Alexandre. J'avais une série de réunions avec la Direction et je n'ai pas pu te rappeler avant. Je m'en excuse."

Brière qui s'excusait ! *Hum... très suspect.* Sans grand espoir d'être entendu et encore moins, compris, le lieutenant exposa la situation telle qu'il la voyait et ...

... fit état du dilemme dans lequel il était plongé avec son équipe. La réponse du commandant faillit le jeter en bas de sa chaise.

"Justement Alexandre, j'ai reparlé de l'enquête avec la Direction. J'ai expliqué clairement vos hypothèses en long et en large. Depuis que j'ai vu le film, j'ai beaucoup réfléchi. Et j'en suis finalement venu à la conclusion que vous aviez raison. Je ne partage plus l'avis du procureur sur l'invraisemblance de l'histoire. Et figure-toi, que je ne suis pas le seul à vous croire. La haute Direction aussi."

*Hein !* "C'est une bonne nouvelle commandant. Sauf que le temps nous est compté et..." Le lieutenant demeurait méfiant. Les nobles sentiments et les promesses de Brière et de la haute Direction, il en avait fait le tour deux fois plutôt qu'une.

"Alexandre, j'ai compris que c'est une urgence." Le ton du commandant était étrangement conciliant. *Trop conciliant*, se dit le lieutenant peu habitué à autant d'onctuosité.

"Il n'est peut-être pas trop tard pour obtenir un mandat du juge, continua Brière. "Je te promets de faire l'impossible pour activer les choses même si au bureau du procureur, la moitié du personnel est déjà en congé pascal. De toute manière, mandat ou pas, la Direction et moi-même avons pris la décision de te soutenir jusqu'au bout. Tu peux effectuer une descente dans le loft. "

Ainsi donc, Brière avait "peut-être" pigé. Et la Direction était "peut-être" prête à contourner la procédure pour... : "Il va me falloir des garanties écrites, commandant. Les paroles c'est bien beau, mais j'ai besoin d'un mandat clair."

"Tu les auras tes garanties écrites. Ne t'en fais pas pour ça, Alexandre."

"OK ! Mais revenons au véritable enjeu. Doit-on y aller tout de suite ou attendre à dimanche avant de... ?"

"Alexandre, je te connais suffisamment pour savoir que ton idée est déjà faite. Je comprends à quel point, c'est un choix déchirant mais..." Brière n'alla pas plus loin.

*Ah, il me semblait aussi, le commandant ménage ses arrières, au cas ou...*

Le lieutenant essaya quand même de pousser le chef dans ses retranchements : "Si on veut les pincer sur le fait, il nous faut attendre à dimanche. C'est bien ça que vous me dites ?"

"Tu as carte blanche, Alexandre."

*Carte blanche. Tu parles !* Brière l'appuyait mais pas au point d'assumer l'odieux de... Le lieutenant ricana intérieurement. Si ça fonctionnait, la Direction prendrait tout le bénéfice. Si l'affaire foirait, et bien ce serait de sa faute à lui. Et là, il n'y aurait pas de "peut-être" qui tiendrait.

.....

Malgré l'appui "tout en nuances" du commandant et de la Direction, malgré le support (véritable, celui-là) de ses coéquipiers, le lieutenant demeurait quand même seul avec sa solitude. Et puisque "Ponce Pilate- Brière" s'en lavait les mains, il se résigna à prendre l'une des décisions les plus déchirantes qu'il ait eues à prendre dans sa carrière.

Il allait attendre au dimanche de Pâques pour pincer toute la bande.

Ce faisant, il condamnait deux petits innocents à une captivité d'au moins une soixantaine d'heures de plus. Et Dieu sait, à quels traitements les mêmes seraient soumis pendant tout ce temps. Sans parler des parents qui se morfondaient d'inquiétude et que personne ne rassurerait, bien entendu. Il ne fallait pas vendre la mèche.

*Ô BRAVO !* On pouvait difficilement faire mieux. *N'en jetez plus la cour est pleine.*

.....

Pendant que le lieutenant se trituroit les méninges et le cœur, dans la grande salle commune, on s'activait. Léo Nguyen et Liliane Thomas, en compagnie d'un gars du service d'informatique, tentaient de pénétrer à distance dans l'ordinateur personnel d'Arlette Siméon. Nguyen ayant le code d'accès, c'était purement et simplement une opération de piratage. Du hacking !

Pas le genre de la maison pourtant. Officiellement, non. Mais au sein de l'équipe du lieutenant, on n'en était pas à une démarche officieuse près. Et quand il fallait, il fallait.

Et que cherchaient-ils exactement, ces pirates informatiques payés par les fonds publics ?

Et bien, ils cherchaient une indication sur l'heure des réjouissances pascales telles que concoctées par des disciples de Gilles de Rais, façon années 2000. Cela faisait déjà un bon moment que le trio s'activait quand... :

"EURÊKA ! s'écrièrent Liliane et Léo dans une bel unisson. "Ça y est, on a trouvé."

Alerté par les cris de joie, rarissimes depuis quelque temps, Alexandre Denis, le cœur encore en compote, accourut aux nouvelles.

"Pour une fois, lieutenant, jubila Liliane Thomas, "... on n'a ni sanskrit, ni hiéroglyphes pour nous embêter. Juste la date et l'heure. On n'aura pas besoin de s'escrimer à décoder le charabia habituel." Et d'expliquer que l'événement allait bien se produire le dimanche de Pâques. L'heure prévue pour la macabre cérémonie, seize heures.

Le lieutenant respirait un peu mieux. Sa décision d'attendre à la dernière minute lui pesait tout autant mais il assumerait jusqu'au bout. Et si par malheur il ratait son coup, il ne se faisait aucune illusion sur les réactions de la presse et du grand public. Certains diraient qu'il avait fait le mauvais choix. D'autres iraient jusqu'à l'accuser d'avoir causé la mort de deux enfants.

Mais personne ne le jugerait aussi sévèrement qu'il ne le ferait lui même.

C'était ça la vie. *Et jusqu'à nouvel ordre c'était ça, SA VIE.*

# 61

Le samedi matin, quand le lieutenant partit pour le travail, la maison du Carré Saint-Louis ressemblait à une ruche. Louise, Claire et Giulia s'affairaient dans la cuisine. Ça fleurait bon la pâtisserie, le jambon qui cuit doucement et toutes sortes de choses délicieuses en préparation pour le repas du dimanche de Pâques.

Kim, qu'il avait ramenée à la maison la veille, lisait confortablement installée sur le divan du salon. Le dernier Ken Follett, une brique intitulée "Le Siècle". Et Nico avait momentanément délaissé l'univers des jeux vidéo pour pratiquer sa guitare.

Le contraste entre le confort douillet, qu'il quittait, et le monde grouillant d'énergie nerveuse qu'il retrouverait aux Centre d'enquêtes, frappa le lieutenant de plein fouet. En temps normal, il serait en Mauricie avec Kim et Nico pour le congé pascal. Dans la famille de Kim, c'était une tradition. Ses quatre frères, les neveux et nièces, tous se retrouvaient dans la luxueuse résidence des Lemelin pour quelques jours de joyeuses célébrations.

Mais cette année, ce n'était pas un temps normal.

Kim, Nico, Louise et le notaire, Giulia, Claire, Rita, Steve et leurs enfants allaient fêter au Carré St-Louis. Sans le lieutenant ... Demain, avec son équipe, Alexandre Denis allait procéder à l'une des interventions, parmi les plus délicates, qu'on ait jamais lancées à la Division des Crimes majeurs.

Une opération uniquement basée sur des déductions tirées d'un enchaînement de propositions plus ou moins avérées avec pour seul appui ...

... un film dont l'authenticité ne faisait pas de doute mais qui n'avait pas encore obtenu l'aval officiel du bureau du procureur. Fallait être culotté ou désespéré. Ou les deux à la fois.

.....

Tout comme ses coéquipiers, le lieutenant avait à peine dormi depuis jeudi. Mais qu'à cela ne tienne, en ce samedi saint, tous étaient à pied d'oeuvre. Tous avaient les yeux bouffis, les traits tirés, l'air grave et concentré des jours de grandes manœuvres.

Dans la salle commune, Régimbald et Duclos s'étaient joints à Liliane Thomas et Léo Nguyen. Les quatre détectives entouraient un technicien du service d'informatique et leur attention était fixée sur l'écran de l'ordinateur.

"Qu'est-ce qui se passe encore ? s'enquit le lieutenant, vaguement inquiet.

"Nous sommes sur une piste, répondit Liliane. "Vous rappelez-vous, la première fois qu'on a visionné le film, on avait évoqué des tournages de films pornos où l'on tue réellement des gens... les *snuff*, Régimbald a ramené l'idée et..."

"Ben oui, lieutenant. J'ai pensé à ça en prenant mon café ce matin. Des infanticides suivis d'une orgie, ça doit bien se vendre sur le marché noir. Non ? Et comme maintenant, tout se passe sur les réseaux sociaux, je me suis dit que... sur le black web, peut-être qu'on en trouverait."

"Des sites clandestins, doublement voire triplement cryptés, il en a, même si on prétend le contraire. Il s'agit de fouiller mais il en existe bel et bien, assura Liliane.

"Pas bête du tout comme idée. Cependant, il y a un hic. Que Théberge veuille se livrer à un petit trafic est une chose, mais qu'il le fasse avec l'autorisation de ses disciples en est une autre, vous ne croyez-pas ? fit le lieutenant. Il voyait mal comment des gens, connus du public pour la plupart, accepteraient qu'on commercialise leur participation à des orgies meurtrières.

Même pour une distribution clandestine : "N'oublions pas qu'en dépit de leurs déguisements, on peut les identifier. À preuve, Nguyen en a reconnu quelques-uns."

"Peut-être que Théberge le fait à leur insu, lieutenant ?"

"Ouais, peut-être... Et en passant, on présume que le célébrant, c'est Théberge. Mais avec le masque et la grande tunique, comment en être certain ? En fait, cela pourrait être n'importe qui."

"Lieutenant, vous semblez douter que ce soit Théberge qui..."

"Ah ! une vieille habitude qui me colle à la peau. En réalité, je suis certain que c'est lui. C'est juste que nous n'avons pas de preuve hors de tout doute et ça me fatigue, je l'avoue."

"Lieutenant, quand est-ce qu'on a des preuves hors de tout doute ? C'est une denrée plutôt rare dans le métier. Non ?" Lambert, qui venait de se joindre au groupe, avait entièrement raison.

Alexandre Denis en convint : "Mais oui, bien sûr... Des certitudes on en a rarement et ça ne nous a pas empêchés d'accumuler les réussites. Sauf que..."

Il était comme ça, le lieutenant.

Tant et aussi longtemps que l'affaire ne serait pas réglée, il serait inquiet. Cependant il était bien conscient que projeter ses propres "bibites" sur son équipe n'était pas la solution, ni pour lui ni pour l'équipe. Il devait au contraire faire preuve d'optimisme. Un optimisme qu'il était loin d'éprouver. Dieu sait, s'il cherchait la p'tite bête, ces temps-ci. Et présentement, la p'tite bête avait la grosseur d'une montagne. Sauver les enfants, les enfants, les enfants...

"Oubliez mes radotages, dit-il, faisant un effort pour sourire.

## 62

Ce jour-là, un climat de franche camaraderie régnait au sein de l'équipe.

On se préparait mentalement à l'attaque du lendemain et les enquêteurs n'avaient pas d'énergie à dépenser en vaines discussions. Un moment de grâce, si l'on veut. Régimbald en profita pour faire une annonce qui laissa ses collègues bouche bée.

" Hem... à propos, j'ai une annonce à faire... Je me marie l'été prochain."

À propos... !?!!

"Euh... quand je dis à propos, ce n'est peut-être le bon terme. Mais j'avais très envie de partager ça avec vous. Depuis quelque temps je revois une ancienne flamme et nous avons... "

"Ben dis-donc, pour une surprise c'en est une !"

On aurait dit aux enquêteurs qu'ils allaient être téléportés sur la galaxie d'Andromède dans l'heure qui suivait, qu'ils n'auraient pas été plus décontenancés. Pour une nouvelle, c'en était toute une ! Or ce n'était que la pointe de l'iceberg. Fallait entendre la suite. L'heureuse élue, une urgentologue prénommée Monique avait en réserve un cadeau de mariage très spécial pour son fiancé.

Et quel était ce cadeau ?

Régimbald ne tarda pas à leur en révéler la nature. Il était le père d'une fillette de presque deux ans : "On a fait les tests et c'est bien ma fille !" À en juger par la tête du sergent-détective, c'était un magnifique cadeau : "Elle est tellement mignonne et quand elle a dit papa pour la première fois, j'ai craqué complètement."

Ce coureur de jupons allait se métamorphoser en père et mari responsable !?! Devant les mines sidérées de ses collègues, Régimbald éprouva le besoin de se justifier :

"Je... je sais ce que vous pensez et vous n'avez pas tort de vous questionner, sauf que... C'est possible de changer, non ? Cette histoire d'enfants sacrifiés m'a bouleversé à un point tel que... J'ai compris que je ne pouvais plus continuer à faire le fou. Il est temps que je prenne mes responsabilités. Et puis, Monique est une femme très bien et ça m'aide à... "

Là-dessus, Liliane Thomas s'approcha de lui et lui planta un baiser sur la joue : "Moi je te crois, Régimbald. Je suis certaine que tu feras un excellent père et un bon mari." C'était une profession de foi assez étonnante de la part de Liliane. Régimbald rougit et s'essuya les yeux.

Puis Blondin s'en mêla. Le sergent-détective n'allait pas laisser passer une aussi belle occasion d'exprimer ses sentiments. Parce que des sentiments, il en avait lui aussi, voyez-vous : " Cette enquête va nous marquer toute la gang. Aux Crimes majeurs, on en a vu de toutes les couleurs, mais des... comme celle-là, pas très souvent !"

"Ça nous a plongés dans un monde tellement étrange, tellement inquiétant, que je me suis parfois demandé si on avait pas tous une araignée dans le plafond, renchérit Liliane.

"Personnellement, je souhaite ne plus jamais avoir à revivre ça, fit Duclos, lequel, de toute manière, n'aurait plus à revivre ça puisqu'il prenait sa retraite.

Mais retraite ou pas, tout le monde était du même avis.

Personne ne voulait revivre ça.

.....

La journée se déroula à un rythme effréné. Pendant que Liliane, Nguyen et l'expert en informatique s'affairaient à trouver le fameux site clandestin, les autres préparaient l'assaut du lendemain avec le lieutenant. Il fut convenu qu'une dizaine de membres de l'Escouade tactique se joindraient à l'équipe un peu avant l'heure prévue pour l'assaut.

Pas trop tôt, parce que... primo : ces Rambo des Forces de l'ordre ne se prenaient pas pour de la merde et deuxio : ils se déplaçaient avec un attirail qui ne passait pas inaperçu. Or alerter le voisinage n'était pas souhaitable avant la dernière minute.

Des badauds, on en voulait le moins possible dans les pattes !

Plus tard dans la journée, il y eut une confrontation entre Alexandre Denis et Laurent Casgrain, le leader du groupe de l'Escouade tactique. Celui-ci avait tenu à assister à la séance de planification. Ce qui en soi était tout à fait justifié. Hors, Casgrain n'était pas d'accord sur la marche à suivre et le manifesta avec virulence. Ça n'était pas la bonne attitude à prendre avec le lieutenant qui riposta vertement. Finalement, au bout de longues minutes d'âpre discussion, Casgrain céda.

On ferait comme le lieutenant avait décidé.

Après tout, il était en charge de l'opération et comme il fallait à tout prix éviter de diviser les forces, valait mieux éviter de se chamailler pour des vétilles. Autrement, on risquait de faire échouer toute l'opération. Une opération qu'on ne pouvait se permettre de rater, car...

*il n'y aurait pas de prise 2.*

## 63

Tommy ouvrit les yeux et vit la vieille. Ce n'était pas la première fois qu'elle était là, la vieille. Elle était venue deux ou trois fois pour les aider à faire leur toilette. Tommy n'avait pas besoin qu'on l'aide mais Sarah, un peu quand même.

La vieille ne sentait pas le caca comme l'homme. Mais elle ne souriait pas et ne parlait pas, elle non plus. Au début, Tommy avait cru qu'elle serait gentille, un peu comme sa grand-maman Christine. Mais non. Elle avait des gestes brusques et quand elle lui savonnait le dos, c'était comme si elle avait voulu lui arracher la peau. Cette fois-ci, après leurs ablutions, la vieille les obligea à revêtir des grandes chemises blanches. Celle de Sarah, beaucoup trop longue pour elle, la fit trébucher. La vieille la releva brutalement. Depuis quelques jours, Sarah ne parlait plus et ne pleurait plus. Elle suçait son pouce, c'était tout. Tommy avait très envie de faire la même chose.

Mais il pensait qu'il ne devait pas. *Non, non. Pas sucer mon pouce, pas pleurer, parce que quelqu'un viendra nous délivrer. C'était pas possible que papa et maman...*

Après la toilette, la vieille leur donna à boire et à manger. Puis sans un mot, sans même un regard, elle les quitta. Tommy voulait rester éveillé. Il avait l'impression que cette visite de la vieille signifiait quelque chose. *Quoi ?* Il ne savait pas. *Il n'était qu'un enfant de cinq ans et...*

Plus le temps passait, plus il rêvait des bras si chauds de sa maman et de ceux très forts de son papa. Si jamais, il les revoyait, il se promettait de ne *plus faire de crises, de ne jamais désobéir... de... de... de...* Tommy ferma les yeux et s'endormit profondément. Tout comme Sarah.

## 64

Les mandats d'arrestations furent produits *in extrémis*. Tard en fin de soirée le samedi. Le commandant Brière croyait avoir fait diligence et n'était pas peu fier du résultat. Et jusqu'à un certain point, c'était un tour de force, le lieutenant en convenait. N'empêche qu'à son avis c'était avec une "impardonnable désinvolture" que Brière s'en vanta : "Mieux vaut tard que jamais, hein, Alexandre !"

Le lieutenant ne se répandit pas en remerciements pas plus qu'en récriminations d'ailleurs. C'était inutile. Si Brière avait allumé plus tôt, il aurait épargné à l'équipe les sueurs froides d'une attente à la limite du tolérable. Mais diplomatie oblige, il choisit de ne pas verbaliser son irritation.

Et c'était probablement mieux comme ça, parce que les mots qui lui venaient à l'esprit ne se retrouvaient dans aucun manuel de bienséance.

.....

Vers minuit, le lieutenant renvoya tout le monde à la maison. Il s'agissait de prendre quelques heures de repos avant l'intervention. Lui-même avait grandement besoin d'une bonne douche et de quelques heures de sommeil. Enfin, quelques heures n'était probablement pas le terme exact.

En gros, ça leur ferait à chacun à peu près deux à trois heures de sommeil avant le retour au boulot. C'était peu, mais c'était mieux que rien du tout. Et pourquoi commencer si tôt alors que l'heure prévue pour les réjouissances "de cette bande tarés" était fixée à seize heures.

Tout simplement parce que le plan de match consistait à surveiller les abords du loft dès la levée du jour. Et quel était exactement ce plan de match ?

Et bien, il était simple pour ne pas dire simpliste. Cela se passerait comme suit : le lieutenant et les membres de son équipe se posteraient dans un édifice en construction situé juste en face du loft. Ainsi, de leur poste de guet improvisé, ils pourraient assister à l'arrivée de Théberge et de ses "invités".

Autour de seize heures, en compagnie des membres de l'escouade tactique qui les auraient rejoints, les détectives fonceraient vers l'usine désaffectée. Pas question de frapper avant d'entrer. Aussitôt les portes enfoncées, une partie d'entre eux se déploierait à l'intérieur alors que les autres, des agents en uniforme, monteraient la garde à l'extérieur.

En tout et pour tout, les membres des Forces de l'ordre seraient au nombre d'une quarantaine d'hommes et de femmes munis de gilets pare-balles et armés jusqu'aux dents. C'était maigre pour une opération de cette envergure. Mais à cause de l'appui tardif des autorités, c'était le maximum que le lieutenant avait pu réunir.

Il comptait sur l'effet de surprise pour que tout se déroule bien. Tout en sachant qu'il était plutôt rare que tout se passe comme prévu. De toute manière, l'affaire était en marche et il ne restait plus qu'à souhaiter que ça fonctionne.

Certes, Alexandre Denis n'était pas sans déceler quelques failles dans son plan. Broche à foin ? Pas tout à fait, mais pas génial non plus. Et bien sûr que ça risquait d'ameuter les gens du quartier. Et si tel était le cas, qui sait le tohu-bohu que ça causerait. Avec comme résultat, un flop monumental ?

Mais bon, c'était le nerf de la guerre. Ce n'était pas la première fois qu'il risquait le tout pour le tout et jusqu'à maintenant, la tactique lui avait plutôt réussi.

.....

Si l'hiver avait été clément, le mois d'avril était franchement rude.

Et quand on dit rude, c'était rude. Sinon, comment qualifier le froid de canard et les vents à "écorner les bœufs" qui sévissaient depuis un bon moment déjà. Ajoutez à ce cocktail déplaisant quelques chutes de neige qui n'amusaient personne.

Bien entendu, les météorologues tentaient d'expliquer ces températures extrêmes dans leur jargon habituel. Vortex circumpolaire, courant jet et blablabla... Autant de mystères que personne n'avait envie d'éclaircir. Du beau temps, était-ce trop demander, bon Dieu !

Bref la situation portait sur les nerfs de tout le monde. Les enfants étaient tannants, les jolies filles attendaient les beaux jours pour montrer leurs jambes, les gars avaient hâte de pouvoir les admirer à leur aise. Tous rêvaient d'en finir avec "ce foutu printemps de merde".

Les flics inclus.

Heureusement, la pluie des trois derniers jours avait nettoyé la chaussée. Et en ce matin de Pâques, l'air était calme et le temps relativement doux. Cette accalmie servait le projet de l'équipe. Au moins, personne ne risquait de glisser sur une plaque de glace et de se casser la margoulette quand viendrait le moment de l'assaut final.

.....

Avant midi, aucune activité ne permettait de penser qu'il se produirait quelque chose. Le lieutenant en avait des papillons au creux de l'estomac. Et s'il s'était trompé dans ses déductions ? Et si les enfants n'étaient pas là ? Ou pis encore, s'ils étaient déjà morts ? Et la ronde infernale des "si" s'allongeait à l'infini.

Qui plus est, il n'y avait aucun moyen de vérifier quoi que ce soit. Les fenêtres des deux premiers étages de l'usine, sans doute la partie entrepôt, étaient placardées. Quand au loft situé au dernier étage, des stores fermés empêchaient de voir ce qui s'y tramait. Et à ce propos, pendant qu'il faisait le pied de grue, le lieutenant se dit que même s'il avait disposé de drones, comme en possédait la GRC par exemple, ça n'aurait rien changé.

Jusqu'à nouvel ordre et de ce qu'il en savait, les drones n'étaient pas équipés pour permettre de voir à travers les stores ou les madriers.

Il n'y avait qu'au cinéma que l'impossible devenait possible.

Des attentes interminables, l'équipe en avait connues d'autres. Mais compte tenu de l'enjeu, celle-là était particulièrement pénible. Tout le monde rongait son frein quand, vers treize heures, la limousine de Théberge apparut au coin de la rue. Quelques minutes plus tard, le mastodonte s'arrêtait devant le loft et Théberge en sortait, sa servante trotinant derrière lui. Les deux s'engouffrèrent à l'intérieur pendant que le chauffeur manoeuvrait pour garer la voiture dans ce qu'on supposait être le garage de l'entrepôt.

Les sergents- détectives poussèrent un soupir de soulagement. Il faut dire que tout comme leur chef, ils s'étaient mis à douter des calculs qui leur paraissaient si probants pas plus tard que la veille. L'attente prolongée les avaient rendus fébriles et la fatigue aidant, ils avaient collectivement éprouvé un accès de défaitisme aigu.

Étonnamment et allez savoir pourquoi, la présence du chauffeur et de la servante les rassurait doublement. Ces deux-là n'accompagnaient pas leur maître sans raison, pensaient-ils. Probable qu'ils étaient là pour vaquer aux derniers préparatifs.

Et quand peu de temps après, les policiers virent les "invités" se pointer les uns après les autres, leurs derniers doutes s'envolèrent. Mis à part Théberge et sa valetaille, les autres étaient tous à pied. Déduction : ou bien ils étaient venus en métro, ou bien ils avaient garé leurs voitures à quelques rues de là. Manifestement, les "fêtards du Renouveau" ne désiraient pas se faire remarquer.

Et bien c'était raté, car ceux et celles qui s'apprêtaient à fondre sur eux purent aisément distinguer les mines réjouies de "ces maudits suppôts de Satan".

"Ben, ils ont l'air plutôt contents, les maudits chiens sales ! On dirait qu'ils s'en vont aux noces, grogna Duclos.

"Des noces de sang ! commenta Régimbald, très sombre.

.....

Peu avant seize heures, le lieutenant donna le signal.

Devant une foule de badauds (on n'avait pu éviter ça, en fin de compte), les forces de l'ordre se ruèrent vers l'édifice et enfoncèrent les portes. À l'étage du loft, l'effet de surprise fut total. Les "invités" étaient déjà en tenue d'apparat. Ces étranges costumes de Fous nus qui ne dissimulaient rien de leurs parties intimes. Et pour un temps du moins, ce ne fut que cris d'effroi et de honte.

Tout, sauf des gloussements de plaisir.

Oh ! qu'ils n'en menaient pas large, les Arlette Siméon, Laurence Dumoulin. Larry Taylor le cameraman, Réjean Laurin le nouveau chef d'antenne de **Télescope**, Gérard Vien le pompeux directeur des programmes, Judith Lamer la patronne de la chaîne de télévision WWW, leurs escortes, le député fédéral, l'homme d'affaires et les autres.

Ils devaient bien être une trentaine, peut-être même un peu plus. Et tous ces gais lurons, *gué long la, gué le rosier*, essayèrent de fuir. Tentatives maladroites qui s'achevèrent lamentablement dans une mêlée indescriptible et fort disgracieuse de fesses, de seins nus et de quéquettes ramollies.

**Mais, où étaient les enfants ?**

## 65

Alors que des agents surveillaient la phase peu glorieuse du rhabillage de la "bande de tarés", le célébrant -Théberge, qui n'avait pas bronché jusque-là, sortit de sa stupeur. À la faveur du brouhaha, l'homme tenta de se faufiler en douce vers une porte qui débouchait sur un escalier menant au sous-sol.

Une manœuvre qui fut immédiatement remarquée par le lieutenant. Sans perdre un instant, il s'élança à sa poursuite, quelques flics derrière lui. Le bonhomme n'avait aucune chance de s'en sortir. Et ce qui devait arriver, arriva. Théberge se prit les pieds dans sa longue robe d'apparat et trébucha. Le vieux chnoque était fait comme un rat et du coup, perdit son flegme méprisant. Sa cagoule de travers laissait entrevoir un visage hagard aux yeux exorbités d'animal traqué.

L'homme se mit à farfouiller dans une poche de sa tunique et avant que quiconque puisse intervenir (rapide le vieux quand même) porta quelque chose à sa bouche. Puis il s'écroula, la bave aux lèvres. Strychnine ou bien cyanure ou quelque chose du genre. Ce n'était pas beau à voir.

Théberge mourut, le corps agité de soubresauts.

En voilà un qui n'aurait certainement pas d'oraison funèbre à ses funérailles.

.....

Quelques minutes après cette fin dramatique...

... les policiers découvraient les enfants dans une sorte de grande cage aménagée au sous-sol. Les petits prisonniers semblaient dormir profondément. Avec leurs tuniques blanches, on aurait dit deux angelots. Ce fut un moment d'intense émotion pour leurs sauveteurs.

À côté de la cage, le chauffeur et la servante montaient la garde en attendant le signal du "Maître" pour mener les petites victimes à l'abattoir. Surpris de voir dévaler une quinzaine de flics armes au poing, les deux comparses se débattirent comme des diables dans l'eau bénite tout en protestant de leur innocence. *Tu parles !*

Impassibles mais vaguement méprisants, les flics étaient sur le point de les maîtriser quand Auger, comprenant que les carottes étaient cuites, sortit un pistolet et se mit à tirer dans le tas. S'ensuivit une échauffourée où contre toute attente personne ne fut blessé.

Le lieutenant n'avait peut-être pas beaucoup d'effectifs, mais il s'était entouré de la "crème de la crème". Et ces super-flics savaient comment se comporter en pareilles circonstances. Ils ne tiraient pas à vue comme certains le faisaient trop souvent, hélas !

Les deux valets enfin menottés, les policiers purent reporter toute leur attention sur les enfants endormis. Mais dormaient-ils ou... ? Quelque chose clochait. Les petits ne se réveillaient pas et leur respiration était... Coma ? Drogés ? On aurait dit qu'ils étaient en état de catalepsie. La fillette surtout était d'une pâleur inquiétante.

Les paramédics, appelés en renfort, s'activaient pour les ranimer. Ils finirent par obtenir un semblant de réaction chez le garçonnet. Pas assez cependant pour que l'enfant puisse émettre autre chose que de faibles gémissements. L'état des deux petits devenait hautement préoccupant.

Il n'y avait pas une minute à perdre.

On les intuba et les ambulanciers, avec toutes les précautions voulues et beaucoup de tendresse, les transférèrent sur des civières pour les conduire à l'hôpital le plus proche.

.....

Ensuite, Alexandre Denis logea un appel au poste de police de Magog où Maurice Dagenais se morfondait en attente de nouvelles.

"Salut Maurice, c'est moi."

"Ouais... toi ?"

"On a les enfants mais... " Avec tous les bémols que la situation exigeait, le lieutenant relata les conditions dans lesquelles s'était opéré le sauvetage. Maurice Dagenais aurait la délicate mission de prévenir les parents. Oui, on avait leurs enfants mais étaient-ils vraiment sains et saufs ? C'était une autre paire de manches.

Du point de vue strictement technique, l'opération était une réussite. Les enfants avaient échappé à une mort atroce. Mais pour la suite des choses... ? Tant et aussi longtemps que les médecins ne se seraient pas prononcés sur leur cas, on n' était sûr de rien.

Une grosse ombre au tableau de chasse.

"OK ! Alexandre, j'ai compris, fit Maurice, sobrement. Je vais faire du mieux que j' peux... et... tiens moi au courant."

"T'en fais pas, vieux, je t'appelle dès que j'ai d'autres nouvelles. Quelles qu'elles soient. "

"Ouais..."

.....

Autre ombre au tableau, quoique de beaucoup moindre importance, celle-là.

Quand policiers et prisonniers sortirent de l'usine, une foule considérable les attendait. Une rafle réussie ça se paie ! Comment les journalistes avaient-ils eu vent que des arrestations massives allaient avoir lieu ? Nul ne le savait. Sauf que les caméras étaient déjà sur place.

Et c'est la tête basse que les "invités" menottés et enfin vêtus convenablement sortirent de l'édifice. On les empila dans les fourgons cellulaires, avec plus de ménagement qu'ils n'en méritaient. Fallait rester polis avec cette "maudite engeance-là". Ce n'était pas le moment de se prendre une poursuite pour arrestations musclées.

L'ironie, et c'en était toute une... était que les correspondants des deux principales chaînes de télévision décrivaient la scène en direct, alors que défilaient devant eux quelques-uns de leurs

supérieurs et certains de leurs collègues. *Wouah !* Ça bafouillait en grande devant les caméras. En tout cas assez pour remplir une bonne demi-heure de "bloopers" pour les émissions de fin d'année.

Cependant, la stupéfaction fort compréhensible des reporters disparut rapidement quand le lieutenant se montra le bout du nez. Tous se ruèrent sur lui, micros tendus. Mal leur en prit car Alexandre Denis n'avait absolument aucune intention de leur parler. Surtout pas à Ted Leblond, l'éternel fouineur, lequel s'empresserait de déformer ses propos : "Je n'ai pas de commentaires à faire pour l'instant, fit-il, maussade.

À Brière et au Service de relations publiques, la mission de se dépatouiller avec cette tâche, pensa-t-il. Lui, il avait fait son devoir. Que les autres fassent le leur. Non pas qu'il niât l'importance de la presse. Le public devait être mis au courant. Et il le serait en temps et lieu. Mais pas maintenant. Pas de cette manière. Et surtout pas par lui.

S'il n'avait pas été aussi imposant, le lieutenant aurait probablement écopé d'un "prix citron" qu'il n'aurait pas volé d'ailleurs. À date, une telle chose ne s'était jamais produite. Mais s'il persistait dans son attitude avec la presse, ça n'allait peut-être pas tarder. Sauf qu' il s'en fichait royalement.

.....

Cela dit, il n'y avait pas de quoi pavoiser.

L'opération avait été spectaculaire, certes. Mais l'enquête ne se terminait pas là. Alexandre Denis ignorait toujours qui avait tué Maxime Gélinas et le détective Lamontagne. Et ce n'était pas une bonne affaire pour son équipe et lui.

Deux enfants avaient été rescapés mais pour les autorités, ce ne serait pas assez. Ben non, voyons ! Le reproche qu'on lui ferait, il l'entendait déjà : comment n'avait-il pas réussi à prévenir le suicide de Théberge ? Un mort, ça ne parle pas.

Il est vrai que le suicide du bonhomme laissait en suspens tout un pan de l'investigation. Le pourquoi, le comment et le qui restaient à élucider et à prouver.

Et puis tous ces gens connus, ces grosses huiles du monde des communications et de la politique, n'allaient certainement pas se laisser faire aussi facilement. Les interroger ne serait pas une partie de plaisir. Obtenir leurs aveux, encore moins. Le lieutenant imaginait la horde d'avocats qui défileraient avec des mises en demeure et des représentations diverses.

Non. Le lieutenant ne pavoisait pas.

Même qu'il était loin de pavoiser. Car au-delà de tous ces "inconvenients", ce qui le préoccupait davantage, c'était l'état de santé des deux enfants. Que leur avait-on fait subir ? Avaient-ils été molestés ? Et puis cet état comateux ? Sans parler des séquelles psychologiques dont on ne pourrait évaluer l'étendue avant des jours, voire des mois et peut-être même des années.

S'ils survivaient...

## 66

Lentement la place se vidait.

Voyant qu'il n'y avait plus rien à glaner ou à fouiner, c'était selon, journalistes et badauds quittaient les uns après les autres. À l'intérieur de l'usine, les techniciens de l'Identification judiciaire s'affairaient à recueillir des indices et autres babioles du genre.

Le corps de Théberge était déjà rendu à la morgue où il y aurait autopsie. Donc, en principe, tout était sous contrôle. Mais pour le lieutenant la journée de travail ne s'achevait pas là.

D'abord et c'était un *must*, il se rendrait à l'hôpital prendre des nouvelles des enfants. Ensuite, et ça aussi c'était un *must*, il retournerait aux locaux du SPVM, histoire de rédiger un bref rapport pour ses supérieurs. Il en ferait un autre plus élaboré dans les jours qui suivraient.

Également, il lui fallait remplir les formulaires de temps supplémentaire de ses coéquipiers. Les pauvres ne méritaient pas qu'on leur fasse des chichis pour un détail oublié, une erreur de date ou je ne sais quoi. Toute cette paperasse ennuyait profondément Alexandre Denis mais, plus vite il s'en débarrasserait, *plus vite il...* Et si par miracle, il réussissait à s'acquitter de toutes ces tâches avant de s'écrouler d'épuisement, il pourrait peut-être retrouver les siens qui célébraient la Pâques au Carré Saint-Louis.

*Les siens qui...* on devait être en train de disposer les victuailles sur la table de la salle à manger. Pour le moment, l'adrénaline et les craintes au sujet des enfants l'empêchaient de ressentir la faim, mais un coup rendu la maison, peut-être qu'un peu de jambon à l'érable et de...

.....

Il se faisait déjà tard quand le lieutenant arriva chez-lui.

À sa vue tout le monde poussa un ouf ! Au moins, il avait tous ses morceaux.

Famille et amis en étaient rendus au dessert. La grande table de la salle à manger débordait de tartes et de gâteaux qui donnaient l'eau à la bouche. Surtout à celle du lieutenant, lequel n'avait en tout et pour tout avalé que du mauvais café depuis le matin.

Même s'il avait une barbe de deux jours et qu'elle piquait, Alexandre embrassa tout le monde à tour de rôle. Il le fit avec d'autant plus de bonheur, qu'à l'hôpital, il avait appris que les petites victimes étaient enfin sorties de leur sommeil. Leur état demeurait précaire mais stable, lui avait-on dit. Bon, ce n'était pas encore dans la poche mais fallait bien se raccrocher à un espoir.

Malgré son plaisir évident d'être parmi les siens, il était évident qu'Alexandre avait besoin de respirer par le nez. Il fallait lui laisser du temps et c'est ce qu'on fit. On le laissa tranquille. Or à cause de la présence de Nicolas et des petits de Rita et de Steve, les adultes s'étaient bien gardés de suivre les péripéties de l'intervention policière à la télé. Si bien qu'ils ignoraient tout de l'opération.

Les enfants avaient-ils été retrouvés ? Et dans quel état ? Y avait-il eu des arrestations, des morts, des blessés ? Et lui, Alexandre, comment se portait-il ? Aucune de ces questions ne fut posée. On attendit. Quand on le vit se servir largement de jambon, de restants d'agneau pascal, de pommes de terre Chantilly et de soufflé aux épinards, on comprit à demi mot, faute d'entendre une phrase complète, que l'intervention avait été une réussite.

.....

Kim observait son mari à la dérobée. Il avait l'air lessivé le pauvre. Comme elle aimait cette grande pièce d'homme. Comme elle en était fière. Certes, il avait ses défauts... Un peu trop "mâle alpha", un tantinet imbu de lui-même, condescendant à ses heures et pourtant si sensible sous ses airs de faux dur. À la fois fort et vulnérable. Un être complexe mais, ô combien attachant !

L'aurait-elle voulu autrement ? Une lavette, un béni- oui- oui ? Sûrement pas.

Ces derniers jours, Kim avait eu amplement le temps de réfléchir au comportement de son homme. Ses tentatives maladroitement pour concilier travail -famille. Les fleurs qu'il lui apportait, sa sollicitude bourrue, ses inquiétudes pour Nicolas. Pauvre chéri !

Tiens, elle avait même noté les efforts qu'il faisait pour s'ajuster au régime végétarien auquel elle les avait soumis, Nicolas et lui. Comment avait-elle pu leur faire ça ? D'ailleurs, elle se promettait de ne plus leur infliger cet exercice qui ne les avait manifestement pas convaincus.

Mais qu'est-ce qu'il avait donc cet Alexandre si plein de contradictions ? Qu'est-ce qui faisait qu'on se sentait complètement en sécurité en sa présence ? Une force, un charisme, un... Quand il était là, toutes les pensées sombres qui l'assaillaient sur son état et celui des jumelles à naître, tous ses doutes s'envolaient. Il avait ce pouvoir- là sur elle.

Kim repensait à leur première rencontre en Mauricie. C'était il y a plus de quatre ans déjà. Un peu avant Noël. Comme à chaque année à pareille date, ses parents, Jacques et Michèle Lemelin, recevaient les employés et les collègues de Jacques. Or cette année-là, Alexandre, en visite chez sa sœur Élise, l'accompagnait à la fête. Heureuse coïncidence, Élise Denis était la directrice du bureau de comté de son père qui venait tout juste d'être élu député.

Le Destin avec un D majuscule, quoi !

Que s'était-elle dit en apercevant ce bel homme athlétique et tout et tout ? *Hum ! Un mélange de magnétisme animal et de force tranquille. Mais un policier...?*

Et ce grand escogriffe de flic lui avait plu.

## 67

Enfin parmi les siens et la panse remplie, le lieutenant se détendait peu à peu. L'ambiance "relax" de la tablée y contribua pour beaucoup. On chanta, on se gava de pâtisseries, on but du champagne (du moins, les adultes) mais on ne prit pas de digestif. Il se faisait tard et pour les enfants, ça commençait à devenir "trop tard". Si bien qu'après avoir débarrassé la table et mis la vaisselle dans le lave-vaisselle, tout le monde, gavé de bonne bouffe, d'amour et d'amitié, regagna son domicile.

Nicolas couché, les époux Lemelin-Denis se retrouvèrent enfin seuls dans leur chambre. Alexandre aida sa femme à se préparer pour la nuit. Elle se déplaçait de plus en plus difficilement et c'était normal. Après avoir pris une douche rapide, il revint s'allonger près d'elle et posa la tête sur son ventre : "J'ai besoin d'entendre battre leurs cœurs, murmura-t-il.

"Ne t'en fais pas mon amour, les jumelles sont bien vivantes. Je les sens souvent bouger. Elles vont avoir du chien ces petites, fit-elle pendant qu'il frottait doucement le ventre rebondi.

Relevant la tête, il la complimenta sur sa mine reposée : "Du chien comme leur mère ! Leur mère qui a bien meilleure mine, n'est-ce pas ma chérie ?"

"Je me porte beaucoup mieux en effet."

Kim omit de dire l'impatience que faisait naître en elle l'immobilité forcée à laquelle elle devrait se soumettre pour les semaines à venir. Regarder la télé et faire des mots croisés à longueur de jour n'étaient pas forcément sa "tasse de thé". Mais les médecins l'avaient prévenue : c'était ça ou... ? Elle n'osait même pas imaginer ce que pourrait être le "ou".

Le couple n'avait pas sommeil. Trop d'émotions fortes pour Alexandre et trop de soucis pour Kim. Voyant que son mari semblait en verve, Kim lui dit : "Alexandre, veux-tu me raconter ce qui s'est passé ou tu préfères attendre ?"

Chez Kim, même enceinte jusqu'aux yeux, la curiosité journalistique finissait toujours par prendre le dessus. Et maintenant qu'il avait bouclé l'affaire, elle souhaitait qu' Alexandre sorte enfin du silence de commande dans lequel il s'enfermait trop souvent. Son mari (probablement avec les meilleures intentions du monde) évitait tout sujet susceptible de l'inquiéter. Et ça commençait à l'agacer sérieusement.

Comprenant qu'il ne pourrait différer indéfiniment le récit des différentes péripéties des derniers jours, le lieutenant s'exécuta d'assez bonne grâce. Il y mit tellement de circonlocutions que l'histoire finit par ressembler à un roman savon. Dans sa bouche, la version expurgée du film qui les avait mis, son équipe et lui, sur la piste de Théberge, avait soudain pris des allures de "blockbuster".

Là, c'était trop ! Kim décida d'en finir une fois pour toutes avec les réticences et les faux-fuyants de son mari : "Alexandre, je ne suis pas la petite chose fragile que tu te plais à imaginer. Et pour ta gouverne, saches que je peux lire entre les lignes. Quand quelque chose te tracasse, je le sens."

Kim fit une pause, juste le temps d'en allonger une qui allait "frapper fort". Du moins elle le souhaitait : "... et un couple qui s'enfonce dans le silence ou la parodie comme tu viens de le faire, ce n'est plus tout à fait un couple."

Pas vraiment surpris par cette tirade qu'il sentait venir depuis un bon moment, Alexandre tenta malgré tout de s'en sortir avec une explication qui ne réussit même pas à le convaincre, lui-même :

"Tu as raison, ma chérie. Mais chez un policier, la loi du silence, c'est presque une culture d'entreprise, tu sais et je..."

"Bon là, c'est assez ! Alexandre, je suis ta femme... f-e-m-m-e. Ne l'oublie pas." Kim avait un sourire dans la voix mais le lieutenant ne s'y trompa pas.

Ce "*ne l'oublie pas*" avait tout d'un ultimatum. Fini les cachotteries. C'était l'essentiel du message. Il résolut alors d'ouvrir les vannes. D'ailleurs avait-il vraiment le choix ?

Il parla pendant des heures, lui sembla-t-il après. Il avoua l'insécurité que la mort prématurée et dramatique de ses parents avait fait naître chez lui. Il évoqua ce qu'il nommait "sa crise de la quarantaine". Parla de son questionnement au sujet du travail, de son sentiment de n'être pas assez présent pour elle et pour Nicolas. Il insista sur la crainte qu'il avait de lui déplaire. Tiens par exemple, la question du régime végétarien... Il n'alla pas jusqu'à dire qu'il en avait plein le... mais laissa entendre que peut-être, à l'avenir, une diète mixte serait plus indiquée pour tout le monde.

Kim éclata de rire : "Entièrement d'accord avec toi sur ce point, mon chéri. D'ailleurs, le dégoût pour la viande commence à me passer. Une diète mixte est une excellente suggestion. "

Ce pacte conclu autour de "l'épineuse question de la diète aux pois chiches" incita Kim à se regarder d'un peu plus près. Et ce qu'elle s'avoua ne lui plut pas spécialement. Elle avait tout de même deux ou trois petites choses à se reprocher. *Non ?* N'était-elle pas lentement mais sûrement en passe de se transformer en tyran domestique ?

C'était bien elle, cette mégère qui multipliait les remarques désobligeantes au sujet de quelques malheureuses serviettes mouillées oubliées dans la salle de bain, de deux ou trois paires de chaussettes traînant dans la chambre, de... Et surtout, elle était bien celle qui avait imposé à Alexandre et à Nicolas, sans daigner les consulter, une diète dont elle savait pertinemment qu'ils ne voulaient ni l'un ni l'autre. Tout ça n'était guère reluisant. Et la grossesse n'était, en aucune façon, une excuse valable.

"... de mon côté, j'ai des comportements à changer, reconnut-elle avec juste ce qu'il fallait de contrition, mais pas plus. Il ne s'agissait pas de céder trop de terrain quand même.

"... mais, compte-toi chanceux, Alexandre, j'aurais pu avoir des envies subites de cornichons avec de la crème glacée et t'obliger à aller en acheter en catastrophe au dépanneur en pleine nuit, fit-elle en riant.

"Ah ! vu comme ça..., fit joyeusement Alexandre gagné par la bonne humeur de sa femme et trop content de s'en tirer à relativement bon compte.

Y avait pas à dire, Kim négociait serré. *Mais elle avait un si joli rire.* Un rire communicatif, cristallin et léger comme une brise. Un rire qu'il n'avait pas beaucoup entendu récemment.

Faudrait vraiment faire gaffe à l'avenir, pensa-t-il en enfouissant son nez dans les cheveux si soyeux de sa Kim adorée.

## 68

Montréal, que dire, tout le Québec était sous le choc. Le scandale provoqué par l'arrestation de la clique à Théberge (c'était comme ça, que dans les médias on avait baptisé la bande de lurons et luronnes surpris les fesses à l'air) était sans précédent.

Les journaux en firent leurs unes pendant des jours et des jours. Et pour ne pas être en reste, les stations de télévision et de radio donnaient la priorité aux moindres développements dans l'affaire. Partout dans les cafés, les bars et les supermarchés, des gens qui ne se connaissaient ni d'Ève ni d'Adam en jasaient entre eux.

Soudain, beaucoup se découvraient des connaissances en ésotérisme, occultisme, sorcellerie, démonologie et tout ce qu'on voudra. Et que dire des interprétations loufoques et des exagérations qui foisonnaient sur Facebook, Twitter, etc... La culture 2.0 dans toute sa splendeur et son outrecuidance. Amusez-vous, mesdames et messieurs !

.....

Comment le film, cette atrocité montrant Théberge trucidant deux enfants devant un groupe de dévergondés buveurs de sang, se retrouva-t-il sur un site Internet tout à fait légal ? Youtube pour ne pas le nommer. Personne ne le sut exactement.

Aux Crimes majeurs, on chuchota que c'était peut-être une initiative de quelqu'un du bureau du procureur. Quelqu'un qui craignait que les procès des "disciples du maître" avortent et qui prenait les grands moyens pour que ça ne se produise pas.

Hypothèse plutôt bâtarde, direz-vous, mais qui n'était pas si folle que ça après tout. Car beaucoup de gens influents étaient impliqués directement ou indirectement dans cette affaire. Et des tentatives pour atermoyer, emberlificoter, louvoyer, glandouiller, il y en avait plus d'une.

Pour qu'on arrête les procédures, ces gens-là étaient prêts à faire bien des courbettes et autres entourloupes. Vous voyez le genre ! Ceux et celles qui connaissaient untel qui connaissait l'autre qui en parlerait à quelqu'un de haut placé, lequel irait plus haut s'il le fallait. Et n'allons pas croire que c'était impossible. Pas impossible du tout. Dans certains milieux, ça se faisait couramment. Pas vrai ?

Le film fut retiré au bout de quelques heures. Mais avec la prolifération des réseaux sociaux, il avait eu le temps de faire le tour de la planète. Une publicité indésirable qui contraignit les meilleurs avocats criminalistes à passer leur tour et refuser tout net "de prendre ce genre de clientèle-là". Mauvais pour les affaires ! Un vrai désastre pour plusieurs inculpés qui durent se rabattre sur des avocats de second ordre pour défendre leur cause.

Tant pis pour eux !

.....

Eh ! oui, tant pis pour eux. Car en dépit de toutes les magouilles et de toutes les pressions exercées, il devint évident que la justice suivrait son cours. Les procès auraient lieu.

Les alibis invoqués par les "disciples" de Théberge ne tenaient absolument pas la route. Les preuves contre eux étaient d'autant plus accablantes qu'à cause du film, des millions d'internautes avaient pu les voir en pleine action. Et affublés comme ils l'étaient, il devenait difficile de dire : c'est pas moi, c'est le voisin qui... Si bien que plusieurs choisirent de plaider coupable plutôt que d'avoir à subir un procès qui ne ferait que les couvrir davantage d'opprobres. Les quolibets et les menaces de mort à leur endroit ne manquaient pas.

Il est certain que si ç'avait été monsieur et madame Tartampion qui avaient été impliqués, l'affaire aurait sans doute fait du bruit mais pas autant et certainement pas aussi longtemps.

Mais cette histoire de rituels sataniques et de crimes occultes mettant en cause des "vedettes" du monde des communications et des "figures de proue" de la scène politique et économique suscitait un intérêt sans précédent. L'insolite et le bizarre de l'affaire excitaient même les snobs, les bien-pensants, les "trop distingués pour s'abaisser à", les "je ne m'intéresse pas ces affaires-là, moi".

Bref, tous ceux et celles qui prétendaient "ne jamais suivre ces histoires tout juste bonnes pour amuser le bon peuple", mais qui se ruiaient en cachette sur les articles de Ted Leblond et autres charognards de la presse à scandale.

Et du jour au lendemain, Magnus De Ladurantais et Andrej Bilottas, qui n'en demandaient pas tant, devinrent les vedettes de l'heure. On voulait des détails sur les alchimistes et le Fou nu était devenu un personnage à la mode. Et Gilles de Rais et Isis et Osiris, les messages en sanskrit, les hiéroglyphes et le reste...

Le lieutenant jugea bon de les mettre en garde. On les exploitait éhontément, leur dit-il, tout en leur faisant valoir qu'ils ne parlaient pas le même langage que les scribouillards qui rapportaient leur propos de si piètre manière. Si bien qu'après avoir accordé quelques interviews plus ou moins fidèlement rendues, les deux savants devinrent impossibles à rejoindre. Alexandre Denis les en félicita.

La librairie *PARACELSE* fut prise d'assaut. Les ventes de bouquins sur le paranormal, la sorcellerie et tout ce qu'on voudra montèrent en flèche. Ce qui fit l'affaire du propriétaire, évidemment. En voilà au moins un qui ne se plaindrait pas de sa notoriété.

.....

Une conférence de presse fut convoquée par les médecins spécialistes qui traitaient les deux enfants rescapés de justesse. Les trois médecins( le chef et deux acolytes) affirmèrent que pendant leur capture les petits n'avaient pas été molestés.

"D'aucune façon ? demanda un reporter. L'un des médecins lui répondit avec hauteur : "Ils n'ont pas été violés, ni battus et ils ont été logés et nourris, après tout."

Un commentaire stupéfiant qui valut au spécialiste en question un regard résolument torve de la part de ses deux collègues et... un article indigné et virulent dans un journal à grand tirage.

En voici un extrait expurgé. Imaginez le reste !

***Pas violés, ni battus ?!?** Mais, enfermés dans une cage et bourrés de somnifères pendant des jours ! Un petit cours de sémantique ne ferait pas de tort à ce "valeuroux" disciple d'Hippocrate.*

***Logés, nourris, après tout ?!?** Tommy et Sarah ont été traités comme du bétail par leurs ravisseurs.*

*Pour mieux nourrir de leur sang, un ogre machiavélique et des vampires à la petite semaine. **Vous êtes un connard monsieur le "spécialiste à la gomme balloune" !***

Peu de temps après, on apprit que le médecin en question avait "démissionné" de son poste. Une leçon qui rendit tous les autres "experts" beaucoup plus circonspects.

Chaque déclaration étant scrutée à la loupe et abondamment commentée dans les médias, quand quelques jours plus tard, il fut question des séquelles psychologiques dont souffriraient potentiellement les deux petits, les pysy se montrèrent plutôt laconiques. Des séquelles résulteraient inévitablement de leur emprisonnement.

"La peur, la détresse, le sentiment d'abandon ne se mesurent pas à l'aune, fit évasivement l'un d'eux. Et à peu de choses près, ce fut tout ce qu'on obtint de ses confrères. Au fond, c'était peut-être tout ce que ces disciples de Sigmund Freud, Carl Jung et Lacan avaient à dire de toute manière. Et ce qu'ils racontaient, n'importe qui aurait pu le dire.

.....

Les McIntyre, parents de Tommy et de Sarah, tinrent à rencontrer Alexandre Denis et son équipe. Ils avaient d'excellentes nouvelles pour eux.

Les deux bambins se portaient de mieux en mieux et étaient de retour à la maison, où ils les avaient laissés sous bonne garde. Leurs grands-parents maternels, Christine et Hector, ne demandant pas mieux que de les dorloter pendant quelques heures.

Pour témoigner de leur gratitude le couple avait offert à l'équipe un immense bouquet de roses rouges. Lesquelles trônait maintenant dans leur vase au beau milieu de la table dans la salle de conférences. Lors de cette visite, aussi inattendue qu'inespérée, les McIntyre avaient pleuré de reconnaissance et plusieurs détectives s'étaient bruyamment mouchés. Un moment d'émotion qui resterait inscrit dans les annales de l'équipe.

Après leur départ...

"Ça fait chaud au cœur de penser qu'il y a encore du monde qui apprécie notre travail, avait déclaré Duclos, les larmes aux yeux. Apparemment, à quelques semaines de la retraite, Duclos devenait sentimental. La perspective de réaliser son vieux rêve : jouer les "snow birds" en Floride pour tous les hivers à venir, l'aurait-elle ramolli à ce point ?

*Hum !* Ses collègues en doutaient. Et même s'ils se réjouissaient avec lui de la concrétisation imminente de ses "projets floridiens", la plupart d'entre eux n'étaient pas fâchés de le voir quitter la Division. Enfin, ils échapperaient à ses sautes humeur...

Eh ! bien oui, la nature humaine est ainsi faite.

## 69

Le surlendemain des événements, Réjean Bourque procéda à l'autopsie du cadavre de Théberge. Autopsie qu'il importe de signaler car elle donna lieu à une étonnante ligne de questionnement. Cela commença par appel que reçut le lieutenant très tôt en arrivant au bureau.

"Salut, Alexandre. Il faut absolument que tu voies quelque chose. Ramène ta grande carcasse au labo et plus vite que ça."

*Non mais, quelle mouche le pique, celui-là ?* : "Qu'est-ce qui se passe ?"

"Je m'apprête à autopsier Théberge et il y a une incongruité que... "

"Tu ne peux pas me dire ça au téléphone ?"

"Je préfère que tu juges par toi-même."

Alexandre Denis soupira. Il détestait les autopsies. C'était un soulagement quand il pouvait y échapper. Mais c'était compris dans sa description de tâche et que ça lui plaise ou non, il arrivait parfois qu'il n'ait d'autre choix que d'y assister.

"Bon, si tu insistes. Donne-moi une couple d'heures et j'arrive."

.....

Le lieutenant se pointa à la morgue, non pas deux heures mais quatre heures plus tard.

Réjean Bourque, maintenant directeur du laboratoire de médecine légale, l'attendait de pied ferme. Il avait la mine contrariée : "T'as une drôle de façon de calculer les heures, Alexandre. Crois-tu que j'ai que ça à faire, t'attendre ?"

"Excuse-moi, Réjean, je..."

"Mouais..." Bourque ne voulait surtout pas entendre les banales excuses que lui servirait le lieutenant. Toujours les mêmes d'ailleurs. Il lui coupa la parole : " OK, ça va comme ça, Alexandre. Suis-moi."

Avant de pénétrer dans le labo, les deux hommes durent revêtir une tenue "convenable". Entre autres, une chienne et un bonnet de plastique qui leur donnait l'air ahuri de deux gars qui sortent de la douche. Ainsi affublé, Alexandre Denis était prêt pour affronter son "supplice".

Admettant qu'il lui ait pris la fantaisie de se mettre à faire des rimes (riches ou pas), les lieux dans lesquels il entra à la suite de Réjean Bourque n'avaient rien pour inspirer le poète qu'il n'était pas de toute manière. Et qu'il ne serait jamais au vu du spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Dans la grande salle, violemment éclairée aux néons, des pathologistes et leurs assistants s'affairaient autour de tables en inox où gisaient des cadavres dans divers stades de décomposition. Dépouilles obscènes, tragiques dans la mort. Suicides, morts suspects, victimes de crimes crapuleux.

Faites votre choix.

Et en dépit du système d'aération ultramoderne, la puanteur était indescriptible. Produits chimiques, odeurs fortes des viscères que l'on retire, chairs travaillées au scalpel. Alexandre Denis éprouva une nausée si intense qu'il se félicita de ne pas avoir pris de petit déjeuner. Fort probable qu'il n'avalerait rien à l'heure du lunch non plus.

Toutefois, rien ne le préparait à ce qu'il découvrit à la vue du cadavre de Théberge.

.....

Théberge était un hermaphrodite.

Le lieutenant avait vu des hommes auxquels on avait coupé les couilles, d'autres avec leurs pénis dans la bouche, d'autres encore à qui l'on avait... Quand on pratiquait le métier de policier, des cadavres avec des mutilations génitales ou autres, on en voyait plus d'un.

*Mais un androgyne !* : "Je savais que ça existait, fit-il, mais c'est la première fois que j'en vois un. Ça ne court pas les rues."

"En effet, Alexandre. Mais je te ferai remarquer que quand ils nous arrivent ici, ils sont rarement en état de courir !"

Sa blague tombant à plat, Réjean Bourque se hâta d'enchaîner : "Hem... c' est précisément pour ça que je t'ai fait venir, Alexandre. Je craignais que tu ne me croies pas."

En cela, le pathologiste n'avait pas tort. C'était déjà arrivé qu'Alexandre Denis mette en doute les conclusions du laboratoire de médecine légale. Avec raison parfois. Mais ça, Bourque n'en conviendrait jamais : "C'est un fait, Réjean. Je ne t'aurais sans doute pas cru sur parole... Mais tu sais une chose, cet état de... hum... me donne un début d'explication sur les mobiles du bonhomme."

"Comment ça ?"

"Un hermaphrodite, c'est un être humain anormal. Oui bon... Disons plutôt : qui sort de la normalité. Un tel état ne peut pas ne pas avoir de répercussions sur le fonctionnement du cerveau. Et aussi sur le comportement émotif d'un individu. Non ?"

"Peut-être. Mais je n'en mettrais ma main au feu. Et puis dans le cas de Théberge, il y a une nuance à faire. Théberge était un pseudo-hermaphrodite. Il... "

"Un pseudo-herm... !"

"Eh ! oui, un pseudo. Mais laisse-moi t'expliquer. En biologie, on distingue deux sortes d'hermaphrodite. Le vrai et le pseudo et vois-tu le... " *Oh, flûte !* Réjean Bourque allait se lancer dans une de ses interminables explications. Le lieutenant réprima un mouvement d'agacement.

" ... le véritable hermaphrodite est un individu qui possède un ovaire d'un côté et un testicule de l'autre. Ou bien encore, les deux glandes de chaque côté. Un pseudo- hermaphrodite, c'est quelqu'un qui possède les glandes génitales d'un sexe alors que ses organes externes sont ceux du sexe opposé. Tu saisis la nuance, Alexandre ? "

"Euh... ouais... à peu près, oui." Le lieutenant regarda sa montre.

Réjean Bourque fit comme si de rien était : "Bon. Comme tu peux le constater, Théberge n'a pas d'appareil génital masculin. Juste une fente pour..."

"Tu es certain que ce n'est pas suite à une opération. Un transsexuel ou peut-être un... ?"

"Absolument positif. Il est né comme ça."

"Bien dis donc !" Subitement très intéressé et oubliant les corps torturés, l'odeur de pourriture et tout le reste, le lieutenant mit ses cellules grises (celles qu'il avait possiblement héritées d'Hercule Poirot) en mode "élucubration" : "Au fil des années, dit-il, Théberge a probablement emmagasiné un formidable surplus d'énergie sexuelle qui a fini par le rendre fou. Son exutoire, c'était de tuer des jeunes enfants des deux sexes."

Réjean Bourque fronça les sourcils . Qu'est-ce qu'Alexandre allait lui sortir encore ?

"Théberge tuait le mâle et la femelle qu'il n'avait jamais vraiment été. C'était sa manière d'évacuer sa frustration."

*Trois hourras pour la pop psycho !* Réjean Bourque étouffa un bâillement.

Voyant qu'il était en train de "perdre" son auditoire, le lieutenant freina son moteur à élucubrer. De toute manière, il lui faudrait vérifier son hypothèse auprès des psychologues du SPVM. Des gens plus qualifiés que Bourque et lui-même pour fouiller la psyché délirante, monstrueuse d'un pareil malade. N'empêche qu'il continua à penser tout haut. Après tout, se dit-il, Réjean avait insisté pour qu'il se pointe au labo *et ben, qu'il endure !*

"Pourquoi se réfugier dans l'occultisme et la magie noire ? Pourquoi recruter des gens et créer cette société secrète ? Pourquoi en attirer d'autres dans son délire paranoïaque ? Était-ce parce qu'il se sentait seul ? Qu'en penses-tu mon vieux Réjean ?" C'était plus fort que lui, le lieutenant avait besoin d'un auditoire pour mettre de l'ordre dans ses pensées. C'était sa façon de chercher des réponses rationnelles à des comportements qui ne l'étaient pas.

Réjean Bourque leva les yeux au ciel mais chercha quand même quelque chose de brillant à répondre. Il ne trouva pas : "Heu... Tu sais, moi... je n'ai pas grand-chose à dire à ce sujet-là."

Malheureusement ou heureusement pour lui, Réjean Bourque n'était pas psy. Ses compétences s'arrêtaient à sa fonction de médecin légiste. Et c'était largement suffisant ! Mais comme il n'était pas un mauvais bougre et qu'il aimait bien le lieutenant, il s'efforça de compatir :

"Mon pauvre Alexandre, t'es pas sorti du bois, hein ? Moi, vois-tu, je peux te parler du comment mais pas du pourquoi. Tiens, en veux-tu une autre ? On a fait les prises de sang et des radiographies et Théberge n'avait plus que quelques mois à vivre. Il avait une tumeur maligne au cerveau."

"Ah, oui ! C'est sans doute pour ça qu'il n'a pas hésité à prendre... "

"De la strychnine. Il aura préféré ce poison violent plutôt que... Avec sa tumeur, ce qui l'attendait dans les mois à venir n'aurait pas été une partie de plaisir. Ça, je peux te le garantir, Alexandre."

"Sans compter l'accueil qu'il aurait eu en prison ! Derrière les barreaux, on ne déroule pas le tapis rouge pour des salopards de ce genre-là. Donc strychnine tu dis, même poison que pour Gélinas. "

"Oui... et à propos où en es-tu avec cette affaire ?"

"De ce côté-là, l'enquête n'avance pas vite." Et le lieutenant de développer.

Une chose était claire, Théberge n'avait pas pu tuer le chef d'antenne. Il n'était même pas présent le jour du meurtre. Alors qui ? Laurence Dumoulin, Larry Taylor, Arlette Siméon ou l'autre... Gérard Vien ou... ? Mine de rien, pour les meurtres de Gélinas et du privé Lamontagne, l'enquête en était toujours au même point. C'est-à-dire, pas loin du zéro absolu.

"Ouais, c'est pas évident ! fit Bourque distraitement. Il était impatient de se mettre à charcuter Théberge. *En paix*. Et maintenant que le lieutenant avait vu ce qu'il désirait lui montrer, le pathologiste cherchait le moyen de se débarrasser de son visiteur et néanmoins ami.

*Faire diversion...* : "Et ta femme, Alexandre, comment va-elle ?"

"Aussi bien que possible, compte tenu de son état."

"En tout cas, tiens-moi au courant. Et je vais dire à Mimi qui s'informe toujours, de donner un coup de fil à Kim."

"Je suis certain que ça lui fera plaisir. Kim apprécie beaucoup ton épouse."

Le lieutenant avait peu de fréquentations dans son milieu de travail. Deux ou trois tout au plus. Réjean Bourque et sa femme Mimi en étaient. Pas des amis intimes mais beaucoup plus que de simples connaissances : "Bon et bien... mon cher Réjean, si tu n'as plus besoin de moi, je crois que je vais y aller." Le cher Réjean, qui n'attendait que ça, ne fit aucune difficulté : "Ça va mon vieux et bravo pour l'effort que tu as fait de venir dans mon antre. Je sais que..."

"... que je n'aime pas ça. Mais tu persistes quand même à m'inviter dans ton abattoir et tu y prends ton pied en plus de ça ! Hein, mon vieux Réjean !"

Sur cette boutade qui n'en était pas vraiment une, les deux compères se séparèrent, pas plus mauvais amis pour tout ça.

## 70

Les perquisitions effectuées dans l'usine désaffectée et dans les demeures de Théberge et de ses acolytes allaient bon train. On avait recueilli des tonnes de matériel et les enquêteurs faisaient le tri dans tout ce fatras.

Chez Théberge, l'ouverture du coffre-fort confirma les données médicales le concernant. Confirma également, qu'il n'était pas marié avec "sa femme" et que "sa fille" n'était pas sa fille. De plus, le type tenait un journal de bord depuis des années. Lequel journal permit de prouver qu'il se livrait à des infanticides bien avant la mise sur pied de sa "société secrète".

Une découverte qui relança toute la question du pourquoi. Question qui n'avait pas réellement besoin d'être relancée puisque les détectives supputaient déjà à en perdre le souffle sur les motifs du bonhomme.

OK ! Théberge était frustré de n'être ni tout à fait un homme ni tout à fait une femme. Ça au moins, c'était clair. Enfin à peu près clair. Mais alors pourquoi s'en prendre à des enfants aussi jeunes ? Pourquoi boire leur sang ? Croyait-il vraiment à une cure de rajeunissement ?

Toute cette série de pourquoi avait dûment été transmise aux psychologues du SPVM. Mais pour l'instant, ceux-ci jugeaient plus prudent "d'étudier le cas en profondeur" avant de se prononcer de quelque manière que ce soit.

Idéalement, l'hermaphrodisme de Théberge, aurait dû être tenu secret jusqu'aux procès. Mais c'était sans doute trop demander. Devinez ce qui arriva ?

Et bien cet élément crucial pour l'enquête se retrouva dans un article de Ted Leblond. Cette fois au SPVM, on ne perdit pas d'énergie à se demander qui avait ouvert sa grande trappe. Des fuites, il y en avait eues et il y en aurait toujours. Et puis flûte et merde, c'était comme ça.

Sauf que... Le *spin* médiatique repartit de plus belle.

Quelques "spécialistes" et autres "experts" avides de leurs quinze minutes de gloire se répandirent en déclarations plus qu'hasardeuses de même qu'en allégations tendancieuses sur les tribunes qui les accueillirent. Lesquelles tribunes tolérèrent que l'on mentionne des noms, des lieux, des événements, bref que l'on fasse des liens avec des gens qui "n'avaient pas rapport", comme disent les ados. C'était regrettable, voire désastreux !

Et comme ces charlatans de l'opinion mélangeaient tout, plusieurs groupes d'individus se sentirent interpellés. Ainsi un groupe de pression bien connu organisa une marche de protestation. Marche à laquelle se joignirent des gens du milieu communautaire, plusieurs politiciens de même que des étudiants, des gens des médias, du monde médical et du public en général.

Dans l'ensemble, cette étonnante démonstration de solidarité fut bien accueillie. Cependant quelques commentaires défavorables se firent entendre. Venant, comme par hasard, de ceux-là mêmes qui se permettaient de donner la parole à toutes les grandes gueules réactionnaires de la province.

S'il y avait une leçon à tirer de l'épisode et certains médias eurent l'honnêteté de le reconnaître, il était rassurant de constater qu'il y avait des limites à dire n'importe quoi et à salir des réputations.

.....

Pendant ce temps, l'équipe d'enquête continuait à amasser de la preuve.

Sans en être encore sûr à 100%, on croyait que Théberge avait tué sa "femme" et la fillette de celle-ci. Par ailleurs et ça c'était certain, à la même époque, il avait occis un bon nombre de jeunes enfants. Combien exactement ? Dans son journal de bord, Théberge ne mentionnait aucun chiffre.

Retrouverait-on jamais les squelettes ? Cela restait à voir.

Maintenant, que Théberge se soit réfugié dans l'ésotérisme et la magie noire pouvait s'expliquer à la rigueur, mais les autres, ses disciples ? Comment avait-il réussi à les recruter et à les entraîner dans sa folie meurtrière. Quelles pouvaient bien être les motivations de ces gens fonctionnels, en apparence, et tous bien établis dans la société ?

On avait commencé les interrogatoires et jusqu'à présent, personne ne pipait mot. Mais ça viendrait. Le lieutenant Denis et ses coéquipiers n'en doutaient pas. En attendant, au vu des preuves accablantes, le tribunal avait ordonné la détention préventive.

Tout ce beau monde croupissait dans des cellules à sécurité maximale. Et être enfermé vingt-trois heures sur vingt-quatre, c'est plutôt dur sur le système. Quelqu'un finirait bien par craquer. Parce que sans aveux du ou des coupables, les meurtres de Gélinas et Lamontagne risquaient de ne jamais être élucidés.

Néanmoins, le noir devenait de moins noir. Ou si l'on veut, les détectives commençaient à y voir un peu plus clair. Fait à noter et c'était tout de même assez ironique, c'était Maxime Gélinas qui avait introduit Théberge auprès de ceux et celles qui allaient devenir les "disciples du maître" et potentiellement, son ou ses assassins.

En effet, c'était sur les recommandations du célèbre chef d'antenne que des collègues et des connaissances avaient eu recours aux services juridiques de l'avocat. Lequel avait habilement exploité les faiblesses de chacun en leur prêchant les vertus de l'occultisme et de la sorcellerie.

Hors de la sorcellerie point de salut !

Peu à peu, on découvrait que tous les "disciples" avaient des problèmes qui les rendaient vulnérables. Qui à la suggestion, qui au chantage. Problèmes d'ordre émotif, comportements plus ou moins déviants. En voici quelques exemples.

Laurence Dumoulin avait une piètre estime d'elle-même. Arlette Siméon était une nymphomane. Larry Taylor, un "alcoolo" invétéré. Le député fédéral aimait bien folâtrer dans les toilettes du

parlement avec de beaux jeunes hommes. Réjean Laurin, le nouveau chef d'antenne de **Télescope** était une coquille vide sans réel talent et il le savait. L'homme d'affaires montréalais avait une fortune au fisc et ainsi de suite. La liste s'allongeait encore et encore. Si bien que tous et toutes avaient été des proies faciles pour un homme de la trempe de Théberge.

.....

"Ben oui, torrieux. Et en plus de ça, il leur fournissait des drogues gratis. C'est comme ça qu'il les tenait, les maudits bâtards de fous !" Un commentaire de Duclos, "raffiné" comme toujours.

Mais très juste.

En effet, les nombreuses perquisitions avaient permis aux détectives de saisir des monceaux de cachets d'ecstasy et de toutes sortes d'autres substances euphorisantes. Qui plus est, dans son journal, Théberge se vantait de l'emprise qu'il exerçait sur "*ces imbéciles de drogués*".

Et ce n'était pas tout.

Théberge avait aussi une arme secrète. Il utilisait certaines techniques d'hypnose qui lui venaient de son séjour en Inde. Mystérieuses ces techniques ! Tellement mystérieuses que, à moins de s'adresser au défunt Mahatma Gandhi ou qui sait à Bouddha lui-même, personne au SPVM et parmi les gens consultés ne sut exactement de quoi il retournait. Même Magnus De Ladurantais et Andrej Bilottas donnèrent leurs langues au chat. Alors c'était tout dire !

L'appartenance de l'avocat, gourou et massacreur d'innocents, à la société ultra secrète de *SKULL AND BONES*, de même que ses connaissances en égyptologie renforçaient l'aura d'ésotérisme qu'il avait si bien su cultiver.

"Non, mais quel personnage, tout de même ! Des... comme celui-là, j'espère qu' y en traîne pas d'autres dans les parages. Juste à y penser ça me donne froid dans le dos, déclara Blondin.

"En tout cas, il avait raté son coup avec Maxime Gélinas. Lui au moins, il n'était pas tombé dans le panneau. C'est peut-être pour ça que Théberge... "

"Que Théberge l'aurait tué ? Non, Ménard. Théberge n'a pas tué Gélinas. Plus j'y pense plus je crois que c'est Laurence Dumoulin qui a fait le coup. Possiblement à l'instigation et avec l'aide de Théberge qui lui a probablement fourni la strychnine."

Le lieutenant était sûr de ne pas se tromper. À ce sujet-là du moins.

Il repensait à la visite impromptue que la veuve avait faite à Kim, aux questions insidieuses qu'elle lui avait posées au sujet de l'enquête. Il revoyait son allure furtive quand il l'avait croisée dans le hall de l'hôpital. Preuves circonstanciées, bien entendu. Tout ce que qu'il lui fallait maintenant, c'était des aveux. Et il les aurait.

"Et selon vous lieutenant, qui a tué Lamontagne ?"

La question de Régimbald contenait une pointe de sarcasme qui n'échappa pas à Alexandre Denis mais, il ne la releva pas. *À quoi bon...* : "Je ne vois personne d'autre que Gaston Auger, le chauffeur. C'était son exécutif de basses œuvres. Auger est un truand, un récidiviste. D'ailleurs, Théberge a toujours su s'entourer de sbires pour faire les sales besognes."

"Lui se réservait les infanticides ! C'était un lâche de la pire espèce. Il n'hésitait pas à se réclamer d'un soi-disant intérêt pour l'occultisme pour s'adonner à son vice favori. Tuer des enfants innocents. C'est bien simple, je..." Marie Garneau n'avait pas de mots assez forts pour exprimer sa répulsion.

"Il nous faut absolument faire cracher le morceau à ces deux-là. Dumoulin et Auger. Dommage que la torture ne soit pas permise." Lambert, le sage, le pondéré, n'avait pourtant pas l'habitude d'émettre des propos aussi outranciers. Fallait qu'il soit à la limite de l'exaspération pour...

Exaspération partagée par tous ses collègues qui en avaient par-dessus la tête de cette enquête qui n'en finissait plus de finir et qui les mettait tous à cran.

# 71

De la pression, Alexandre Denis en avait, *mettez-en*. D'un côté, il lui fallait entretenir le feu sacré au sein de ses troupes, ce qui n'était déjà pas simple. De l'autre, Brière, après une courte période d'accalmie, était redevenu le Brière chichiteux et acariâtre qu'il connaissait si bien.

Et justement, ce dernier l'avait fait venir dans son bureau pour lui "serrer la vis".

"C'est bien beau d'avoir libéré les enfants, je ne dirai pas le contraire. Mais on chuchote un peu partout (sous- entendu les médias) que vous n'êtes même pas fichus de trouver qui a tué Maxime Gélinas et l'autre... euh... voyons ? "

"Guy Lamontagne, commandant, fit le lieutenant en grinçant des dents.

Brière n'avait manifesté aucune reconnaissance pour le travail qu'ils avaient accompli, son équipe et lui. Il ne les avaient pas félicités pour l'intervention du jour de Pâques. Pas même un petite note de service de rien du tout pour souligner le succès de l'opération. Au contraire, le "traître" s'en était attribué tout le mérite face à la Direction et dans les entrevues accordées à la presse.

Alexandre Denis avait beau ne pas se faire d'illusions, *là, Brière avait vraiment dépassé les bornes !* : "Commandant, je vous ferai remarquer que nous avons d'autres enquêtes en cours. Que nous fonctionnons avec des effectifs réduits. Que les membres de mon équipe et moi-même faisons tout en notre pouvoir pour accélérer les choses malgré tout."

"Ne commence pas ça, Alexandre. Tes jérémiades, j'en ai ma claque. Compris ! Je te le redemande, concernant ces deux meurtres, on en est où, bordel de merde ?"

*On en est où, non mais...* À une époque probablement trop lointaine pour qu'il s'en souvienne, Brière avait été président de la Fraternité des policiers. Étrange comment, quand on passe de l'autre côté, on s'empresse de reproduire les comportements qu'on dénonçait avant. L'espace d'un court instant, le lieutenant songea à rafraîchir la mémoire de Brière mais se ravisa.

Ç'aurait été peine perdue. Il fit donc un noble effort pour rester poli : "Nous subodorons que c'est Laurence Dumoulin qui a tué Maxime Gélinas. Pour le détective, ce serait le chauffeur de Théberge. Gaston Auger, qui aurait fait le coup."

"Vous subodorez !? Tu m'en diras tant. Et des maudites preuves, en avez-vous, hostie ?"

"Non, aucune pour l'instant. Cependant, il nous reste quelques témoins à interroger."

"Quelques témoins ! Ça te dérangerait de me dire lesquels, Alexandre. "

Le ton du commandant était à faire *chi...* Le lieutenant se contint : "Pour Maxime Gélinas, nous revoyons toutes les personnes présentes au moment de sa mort. Peut-être que quelqu'un se souviendra d'un détail qui lui aurait paru sans importance sur le coup et... "

"Sans importance sur le coup ! Et vous avez trouvé ça tout seuls. Ça a dû vous épuiser, coudonc !" Brière cherchait la bagarre et s'il n'y prenait garde, il finirait par l'avoir. Ça commençait à bouillir sérieusement du côté du lieutenant. Quand...

"Mouais. Va pour ça, mais pour le détective privé qu'est-ce qui se passe ?"

"Dans ce cas-là, je doute fort que nous ayons des témoins. À moins que Gaston Auger se soit confié à quelqu'un. Encore là, ça peut prendre du temps."

Brière semblait s'être calmé. Cependant, pas complètement. Parce que la séance se termina par un : "Bon, je veux te revoir d'ici peu et t'as intérêt à avoir de bonnes nouvelles à m'apprendre, Alexandre, parce qu'autrement..." La phrase resta en suspens et c'était de beaucoup préférable. Car le lieutenant en était à se demander, combien de temps encore, il allait résister à son envie de foutre son poing sur la gueule du "tortionnaire".

Un geste qui aurait pu être fâcheux pour la tronche du commandant et très certainement catastrophique pour la carrière d'Alexandre Denis.

"C'est tout pour aujourd'hui, commandant ? fit-il.

"Mouais..."

Le lieutenant se leva pour partir non sans avoir salué son patron avec juste ce qu'il fallait de sous-entendu dans la voix. Eh ! oui, un sous-entendu. Parce que, voyez-vous, lui était syndiqué et Brière ne l'était pas.

Conséquemment, il pouvait, s'il le voulait, lui coller un grief pour abus de pouvoir. Un avantage : l'un des rares dont, n'étant pas du genre à se plaindre au syndicat, Alexandre Denis ne comptait pas se prévaloir. N'empêche que de le laisser entendre lui faisait du bien.

Un rapport de force, ça va dans les deux sens. *Pas vrai, tête de nœud !*

## 72

Peu de temps après la rencontre du lieutenant avec le "boss des bécoses" ou si vous préférez, la "tête de noeud", les gars de l'Identification judiciaire, qui passaient au peigne fin l'ancienne usine à biscuits découvrirent des restes humains dans la fournaise du sous-sol.

C'était là que Théberge brûlait les corps des enfants assassinés ! Probablement avec l'aide du chauffeur. Et ce n'était pas tout. Dans les bois entourant le chalet en Estrie, on trouva des squelettes beaucoup plus anciens. Encore des restes de jeunes enfants.

Quand ces découvertes furent connues, l'horreur atteignit son comble. Les photos des charniers se propagèrent à la vitesse de l'éclair sur le Web et dans les médias traditionnels. Fait à noter, depuis le jour de Pâques, le Québec, dont personne ne se souciait avant cette histoire, faisait maintenant les manchettes partout sur la planète.

CNN, FOX NEWS, la BBC étaient sur place. Sans parler de Paris Match, de Libération et du très sérieux journal Le Monde. Des médias sud- américains, asiatiques et russes avaient également dépêché des correspondants. Inutile de dire que les hôtels, les bars du centre-ville de Montréal et de Magog faisaient des affaires d'or.

"Dommage qu'on fasse parler de nous pour les mauvaises raisons, s'exclama Ménard.

"On se serait bien passé de cette notoriété- là ! ajouta Lambert.

Lambert ne croyait pas si bien dire car ...

.....

... les multiples ramifications d'une affaire s'étalant sur plusieurs décennies, avec l'ombre du satanisme qui la sous-tendait, donna lieu à un regain de dérapages médiatiques, dont certains atteignirent des sommets dans l'étalage de l'horreur, la redondance, le cliché, voire l'insignifiance.

Et que dire des interprétations qu'on retrouva sur les médias sociaux ! Il s'en trouva qui parlèrent d'invasions "d'extraterrestres reptiliens" ! Et puis, il y eut ceux qui faisaient un lien avec des massacres inexplicables de troupeaux signalés au Brésil et dans le sud des USA. D'autres croyaient dur comme fer que Théberge était Big Foot, une sorte d'humanoïde hantant supposément les forêts de la côte ouest du Canada et des États-Unis.

On ressortit les vieilles légendes de loups-garous. On parla du monstre du Loch Ness, bien que pour celui-là, personne ne put expliquer comment il aurait pu sortir de son lac écossais pour venir creuser un charnier en Estrie !?!

Ouais... pas de doute, il y en avait qui en fumaient du bon. Plus fou encore, et c'était vite devenu viral sur le WEB, Théberge aurait été un djihadiste !

.....

Bien entendu, aux Crimes majeurs, on ne croyait ni à Big Foot, ni au monstre du Loch Ness et certainement pas à une appartenance de Théberge au Djihad. À ce propos ...

... un bon matin, réunis autour de la machine à café, quelques membres de l'équipe du lieutenant, passaient leurs commentaires

"En fait, les seuls points que Théberge avait en commun avec les "fous d'Allah", c'est le délire et bien entendu le meurtre. Couper des têtes, pourquoi se gêner, hein !"

"C'est vrai ça, Régimbald. Et parlant de djihadistes, on ne peut pas dire que les maudits chiens sales ne font pas leur possible pour nous écoeurer, tonitrua Duclos.

"Ah ! oui, y pas à dire. Ils font leur possible, scanda Blondin en bon perroquet.

Duclos s'apprêtait à lui clore le bec avec une de ses phrases assassines quand Léo Nguyen ...

... peut-être dans le but de prévenir une dérape, coiffa son chapeau de théologien : "On a troqué le spectre du communisme des années cinquante et soixante pour l'épouvantail de l'islamisme radical ... " Nul doute, ce qui allait suivre aurait été substantiel, voire éclairant.

Malheureusement, Léo fut coupé dans "son envolée" par le cher Duclos, résolu à faire entendre son point de vue : "Ben oui bâtard, faut maintenir le bon peuple dans la peur de quelqu'un ou de quelque chose. Quand c'est pas le terrorisme, c'est la grippe H1N1 ou H2N2 ou... "

"Il ne faut pas tout confondre, intervint Liliane Thomas. Le terrorisme, c'est sérieux. On parle du groupe armé État islamique, de loups solitaires, de commandos entraînés au Yémen, de... Il y a même du recrutement qui se fait au Québec, chez les jeunes. Où est-ce que ça va nous mener tout ça ?"

Liliane s'inquiétait et son collègue Lambert, aussi : "Je ne sais pas où on s'en va, mais ç'a tout l'air qu'on y va ! Il y a aussi la montée du populisme d'extrême droite qui n'est pas rassurante. Y en a pas mal qui commencent à craindre pour la démocratie et la liberté d'expression."

Ils étaient comme ça les enquêteurs en sirotant le café matinal. Ils ne détestaient pas "philosopher". Et ils philosophaient.

"Oui d'accord, fit Régimbald, il y a eu des attentats épouvantables mais le terrorisme, quel merveilleux prétexte pour renforcer les lois sur les mesures de sécurité, relever le niveau d'alerte et tout ce qu'on voudra. C'est ça, que les gouvernements s'apprêtent à faire, non ?"

"Ouais, pis ?"

"Comment ça, ouais pis ? Blondin t'es toujours aussi bouché ! aboya Duclos. Tu vois donc pas ce qui s'en vient ? Tout ça va coûter un bras, pis y en a qui vont encore se graisser la patte à nos frais. Sans parler des droits individuels qui vont foutre le camp un à un."

Il y eut un silence : *Ça c'était le bouquet !* Duclos qui se mettait à défendre les droits individuels. Alors que, s'il il y en avait un qui... C'est vrai qu'il partait bientôt à la retraite mais quand même, *il pourrait se garder une p'tite gêne, non ?*

"Et si on revenait à nos moutons, tout le monde."

Alexandre Denis, qui avait assisté à la discussion sans y prendre part, sonnait la fin de la récréation. Non pas, parce qu'il trouvait ce qu'il entendait sans fondement, mais fallait retourner au boulot. Un temps pour chaque chose et chaque chose en son temps. *Pas vrai ?*

Bien sûr, lui aussi avait vu les images des attentats défiler en boucle à la télé, il avait écouté les commentaires alarmistes : "Nous sommes tous menacés". Les médias remplissaient leur rôle. À savoir, parler de ce qui n'allait pas dans le monde. Faut dire qu'ils ne manquaient de boulot !

Or à chaque événement "d'envergure", on eut dit que tout le monde tombait des nues : "Nous avons perdu notre innocence !" *Tu parles !* La montée de l'intégrisme religieux, la récupération politique qu'on en faisait. Le populisme d'extrême droite. Le fanatisme des uns et l'opportunisme des autres. *Un vrai merdier !*

Le lieutenant était loin d'être indifférent à ce qui se passait dans le monde. *Tiens !* Il aimerait bien avoir l'avis de ses nouveaux amis, Magnus De Ladurantais et Andrej Bilottas. Un médiéviste et un sémioticien auraient certainement des choses à dire sur la comédie humaine. Un sujet d'une extrême complexité. *Ouais...*

Sauf que présentement, il n'avait pas le temps d'épiloguer sur le sujet et ses collègues non plus. Ils avaient mieux à faire. Enfin façon de parler... Trouver qui avait tué Gélinas et Lamontagne.

C'était ce qui pressait.

## 73

... et pendant ce temps, que faisait le commandant Brière ?

Et bien, Brière donnait des points de presse quotidiens. C'était ça qu'il faisait, le Brière. C'était bien connu, le commandant aimait se pavaner devant les projecteurs. Or présentement, avec ce qu'il avait à raconter, ça n'avait pas l'air de l'enchanter du tout.

Se pointer tous les jours devant des journalistes venus de tous les coins de la planète avec son histoire de magie noire, d'ésotérisme, de vampirisme, de sorcellerie, de charniers et tout le reste... Définitivement pas sa zone de confort. Vraiment pas ! Il bégayait, confondait Gilles de Rais et Aleister Crowley. Quant à Paracelse, n'insistons pas ! Et que dire du Fou nu !

Bref, Brière faisait piètre figure. Il en était presque pathétique. En le voyant s'escrimer de la sorte, Alexandre Denis en était quasiment venu à éprouver pour son chef un sentiment qui pouvait s'apparenter à de la compassion. Il faut reconnaître que même lui, qui suivait l'affaire Théberge depuis le début, qui avait bénéficié de l'éclairage de Magnus De Ladurantis et d' Andrej Bilottas, même lui, avait du mal à interpréter correctement les faits.

*Alors, à plus forte raison, imaginez Brière !*

.....

Pendant que Brière se couvrait quotidiennement de ridicule devant la presse, les enquêteurs poursuivaient inlassablement leur travail. Et enfin ! les pièces du puzzle s'emboîtaient les unes dans les autres. Ce n'était pas trop tôt. La persévérance des détectives avait porté fruit.

En effet, deux témoins du meurtre de Maxime Gélinas s'étaient rappelés un détail qui leur avait "échappé" sur le coup. Ils avaient vu, dirent-ils, Laurence Dumoulin s'emparer d'un objet et le glisser dans son sac à main, juste avant de se précipiter en pleurs sur le corps de son mari.

S'agissait-il du mystérieux flacon de vitamines ?

Finalement, ce que le lieutenant avait "subodoré" tendait à se concrétiser. Laurence Dumoulin serait la meurtrière. En tout cas, la réalisatrice était dans l'eau chaude. Et quand elle fut confrontée à ces révélations gênantes, Laurence Dumoulin, tourmentée par les affres d'une désintoxication forcée, privée du confort douillet de sa luxueuse demeure et des avantages liés à sa position, finit par avouer.

Oui, elle avait tué son mari.

Maxime Gélinas s'appêtait à demander le divorce et ça, elle ne pouvait le permettre. Non pas, qu'elle aimât encore son mari. Loin de là. Il était odieux avec elle comme avec beaucoup d'autres mais, sans son argent, sans son influence, elle n'était rien. Et comme elle savait qu'elle hériterait d'une partie de ses biens considérables, elle n'avait pas hésité à le zigouiller.

Évidemment, Dumoulin tenta de minimiser son rôle en alléguant que c'était à l'instigation de Théberge qu'elle avait agi. À l'en croire, le gourou, craignant que Gélinas finisse par les dénoncer, l'avait fortement encouragée à perpétrer son crime et lui avait fourni le poison.

Ainsi donc, la veuve noire" faisait d'une pierre deux coups.

Gélinas mort, les activités de la société secrète ne seraient plus en péril et elle, elle raflerait le magot. *Du beau monde quoi !* Faute d'être édifiants, les aveux de Dumoulin tenaient la route. "L'araignée vénéneuse" était prise au piège. Désormais, il appartiendrait à la défense de faire valoir les circonstances atténuantes devant les tribunaux. Si tant est qu'il y en eut. Mais compte tenu de l'ensemble de son "œuvre" Dumoulin aurait besoin d'un sacré bon avocat pour convaincre les jurés.

Ce qui n'était pas dans la poche car elle avait beau avoir de l'argent, elle pourrait toujours courir pour en trouver "un sacré bon" qui accepte de prendre sa cause.

.....

Après Laurence Dumoulin, ce fut au tour de Gaston Auger de craquer.

Dans son cas, la glace fut beaucoup plus dure à concasser, mais on en vint à bout. En gros, Auger reconnaissait que c' était lui qui enlevait les enfants. Pourquoi en Estrie plutôt que dans les Laurentides par exemple ou bien à Montréal. Parce que c'était plus commode ! Le chalet de Théberge lui servait de pied-à-terre et lui permettait d'écumer la région "à son aise".

Le sinistre individu prêtait également main forte à son maître pour disposer des corps. Pour compléter le portrait, c'est lui qui avait tué le privé Lamontagne. Avec une telle feuille de route et à moins qu'il ait un super avocat pour le défendre (ce qui n'était pas le cas), le bonhomme risquait la peine maximale. Personne ne pleurerait sur son sort pas plus que sur celui de Laurence Dumoulin.

En apprenant que son comparse avait craché le morceau, la servante passa également aux aveux. Oui, elle visitait les enfants et les aidait à faire leur toilette. Savait-elle pour les sacrifices humains ? Elle savait mais prétendit qu'elle n'avait pas le choix ! Théberge l'aurait menacée de la tuer si elle refusait d'obtempérer. Encore une qui allait passer un mauvais quart d'heure en cour de justice. Son manque flagrant de remords n'allait certainement pas lui attirer la sympathie du jury.

Quand aux autres énergumènes impliqués dans cette horrible affaire, leur compte était bon. Les chefs d'accusation ne manqueraient pas. Grossière indécence, défaut de porter secours à personnes en danger, vampirisme, possession et consommation de drogues illicites, complicité et peut-être même, infanticides. Si tout se déroulait comme prévu, ils écoperaient de sentences exemplaires. Du moins c'est ce que tout le monde souhaitait.

Mais entre ce que l'on souhaite et ce qui arrive...

## 74

Dans ses déclarations dûment enregistrées, Auger avait confirmé ce que les enquêteurs avaient deviné pour la limousine. Quand il partait à la chasse, Auger laissait le mastodonte chez le sénateur Halloway, ami de Théberge. De là, il prenait la camionnette qui y était remise. Au retour, il reprenait la limousine et hop ! il rentrait à Montréal. Avec son chargement humain.

Et bien entendu, au meeting quotidien, les détectives passaient leurs remarques : "C'est fou le mal que ces tordus se donnaient pour perpétrer leurs crimes !" "Ouais, ils l'avaient l'affaire !"

"Et le sénateur, quel rôle jouait-il ? Bon, on sait qu'il est déjà dans la mire de la GRC pour autre chose mais..." La question tombait à point, parce que le lieutenant était justement en mesure d'éclairer la lanterne des membres de son équipe.

Il venait d'avoir une longue conversation téléphonique avec Pierre Galipeau du Service d'enquêtes sur le crime organisé. Conversation fort instructive sur la place occupée dans toute l'affaire par le sénateur délinquant .

"Évidemment, le sénateur Halloway prétend qu'il ignorait complètement les véritables activités de Théberge. Ça, on s'y attendait. Mais Pierre Galipeau dit qu' il ment comme un arracheur de dents et qu'au contraire, il était son complice. Galipeau s'appuie sur le fait qu' Halloway entretient d'excellentes relations avec la mafia russe et ..."

"Oh boy ! des accointances avec la mafia russe ! Ben, dis-moi pas que pour une fois, c' est pas notre bonne vieille mafia locale qui..."

"Non. Ce n'est pas Roselli et compagnie. Là, il s'agirait d'un réseau international de production et distribution de films pornos. Les fameux *snuffs*."

"Oh, putain ! On s'était pas trompé, câlisse." Celui qui venait de s'exprimer en termes aussi "élégants", c'était Léo Nguyen ! Le lieutenant tiqua. Avait-il bien entendu ?

"Des films, du genre de celui que tu nous as rapporté de ta virée chez Arlette Siméon, hein ! mon Léo, le taquina Régimbald. Malgré ses bonnes résolutions, Régimbald n'avait pas complètement perdu son penchant pour les sous-entendus "croustillants".

"Oh, ça va Régimbald, fiche-moi la maudite paix avec ça." Léo Nguyen n'appréciait pas qu'on lui rappelle cet épisode qui avait failli foutre sa vie en l'air. Disons que depuis sa mésaventure, sa naïveté s'était envolée. Et avec elle, par moments du moins, sa politesse raffinée et son langage châtié : "C' tu assez clair, maudite marde. Fait que... "

"OK, vous deux, ça suffit." Le lieutenant repoussa à plus tard la conversation qu'il aurait avec Nguyen entre "quat' z 'yeux". Le jeune Léo ne se rendait pas service en adoptant des manières qui ne lui allaient pas du tout. C'était dommage pour lui et pour toute l'équipe.

Cela dit, il reprit là où il avait été interrompu : "Plus Galipeau fouille le dossier, plus il découvre des choses sur le sénateur. Son "amitié" avec Théberge consistait principalement en liens d'affaires. Et semble-t-il qu' Halloway se chargeait de faire transiter les films via ses copains de la mafia russe."

"En tout cas, Théberge ne gardait pas d'exemplaires de ses "chefs - d'oeuvre" chez-lui. Autrement on les aurait trouvés. Les seuls qu'on a pu récupérer ce sont ceux qu'il donnait en souvenir à ses foutus disciples, protesta Blondin, qui se sentait visé même quand personne ne l'accusait de quoi que ce soit.

"Il était beaucoup trop ratoureux pour ça, fit Ménard en cherchant ce qu'il pouvait ajouter. Mais ne trouvant rien d'autre, il se tut. *Bonne idée* ! pensèrent ses collègues sans le dire tout haut. Et oui, même les plus malicieux trouvaient que le moment était mal choisi pour s'envoyer paître mutuellement.

"Donc, si on résume, fit Marie Garneau, le tandem Théberge - Halloway approvisionnaient des sites ultra-protégés et contrôlés par la mafia russe."

" Oui, comme tu dis Marie, le tandem se faisait un joli magot avec son petit commerce."

"Lieutenant, pensez-vous que Galipeau va réussir à démonter ce trafic-là ?"

"Je ne sais pas. Je lui souhaite bonne chance, en tout cas. Chose certaine, Théberge et sa bande ne feront plus partie de l'équation. Quant au sénateur Halloway, Galipeau et la GRC s'apprêtent à effectuer une descente chez-lui. "

"C'est toujours ça de pris. Et si Halloway se fait pincer, je ne donne pas cher de sa peau. Parce que les gars de la mafia russe, c'est pas des enfants de choeur. Ils vont vouloir l'empêcher de parler et brrrr..." Duclos, le dur entre les durs, était impressionné.

"Ils n'entendent pas à rire, en effet, commenta le lieutenant. Pas plus que les autres mafieux d'ailleurs. Roselli et ses sbires de la mafia *calabrese* ne sont pas des agneaux non plus."

"Les pires, ce sont ceux de la mafia chinoise. La fameuse Triade ! ajouta Nguyen, frissonnant. Cette fois, le jeune sergent-détective ne termina pas sa phrase par un "câlisse."

La peur, sans doute...

"Dites-vous bien une chose, intervint Régimbald "... ce n'est pas parce que Galipeau et la GRC vont arrêter Halloway, que ça va mettre fin aux activités clandestines de l'organisation internationale qui est derrière ça. Faut quand même pas rêver en couleurs !"

## 75

Personne ne rêvait en couleurs. Même que c'était plutôt le contraire. Théberge était mort mais, les ravages, que son passage sur terre avaient causés, donnaient la chair de poule.

"Ce type-là était vraiment monstrueux, pire que tous ceux que j'ai vus dans ma carrière, fit Duclos, lequel était décidément ébranlé, ce matin-là. C'était sa dernière enquête et il aurait fallu être aveugle pour ne pas se rendre compte qu'il était très, très heureux de tirer sa révérence.

"La servante a dit que Théberge ne voulait pas voir les enfants avant la dernière minute. Avant le sacrifice, ce sont ses propres mots. Elle insiste sur le fait qu'il détestait les enfants, remarqua Liliane Thomas.

"C'est un euphémisme ! s'écria Lambert.

"En tout cas, Larry Tayler, le cameraman, était bien équipé pour filmer. Je n'ai jamais vu un système aussi sophistiqué pour les prises de vues, reprit Liliane. Elle s'y connaissait plutôt bien en matière de gadgets électroniques et tout le tralala.

Les commentaires fusaient et allaient dans tous les sens. C'était tout à fait compréhensible. Une forme de défoulement indispensable pour continuer à "fonctionner normalement".

"Oui. Et je me suis demandé pourquoi Larry Taylor n'a pas allumé, fit Lambert. Il participait aux orgies comme les autres et jamais il n'a soupçonné que ce qu'il filmait était destiné à un trafic ! Du moins, c'est ce qu'il prétend."

"Ben voyons, objecta Ménard, Taylor essaie de minimiser sa participation à toute l'affaire."

"À moins que Théberge ait réussi à leur faire croire que c'était uniquement pour consommation interne." Lambert était perplexe alors que Duclos, lui, était catégorique : "Moi, je pense que c'est ça. Le sacrement, les a manipulés et pas à peu près. Faut dire qu'ils étaient tous sur la dope."

"Faut pas oublier, renchérit Régimbald, qu'il exigeait de se faire appeler Ptah par sa bande de malades. Pour eux, il devait être comme une sorte de demi-dieu."

Les détectives auraient bien aimé avoir toutes les réponses. Qui pourrait les en blâmer. Certes, chaque enquête comportait son lot de surprises mais cette enquête-là avait été particulièrement déstabilisante.

"C'est comme pour son laboratoire, est-ce qu'on sait ce qu'il pouvait fricoter là-dedans, lieutenant ? demanda Ménard.

"Justement, j'ai ici un rapport de la police scientifique qui va sans doute vous faire sursauter. Vous vous rappelez les feuilles annotées et couvertes d'équations incompréhensibles que vous avez trouvées sur place. Et bien selon ce rapport, Théberge cherchait le moyen de fabriquer de l'or... Rien de moins !"

"Pas possible ! Le rêve des alchimistes du moyen-âge."

"Étrange bonhomme que ce Théberge !"

Les enquêteurs n'auraient jamais ( Dieu merci) le quart de la moitié du dixième de l'imagination délirante du gourou, buveur du sang d' innocents.

"Et tout ça pour finir en avalant une capsule de strychnine. Faut l' faire ! "

"Avec le stock de poison qu'on a trouvé, peut-être qu'il se proposait d'éliminer ses disciples à un moment donné. Qu' en pensez-vous, lieutenant ? "

" Ç' aurait pu être une suite logique, oui. Avec sa tumeur au cerveau, il n'en avait plus pour très longtemps à vivre. Alors, il se peut fort bien qu'il se soit proposé d'entraîner les autres dans la mort quand le temps serait venu."

"Quand je pense que le monstre a tué celle qu'il appelait sa femme et la fillette de celle-ci, j'en frémis encore !" Le sort fait aux femmes et aux enfants était parmi les grandes préoccupations de Marie Garneau. D'ailleurs, la policière donnait bénévolement quelques heures par mois au Refuge pour femmes battues de son quartier.

Et c'était tout à son honneur, pensait le lieutenant. N'empêche qu'il se devait d'apporter une nuance à ce qu'elle venait d'affirmer : "Eh bien, à ce sujet-là, Théberge est plutôt vague dans ses écrits, Marie. Il ne dit pas clairement qu'il les a tuées."

"Mais on a les déclarations de Chartrand, non ?"

"Est-ce que cela constitue une preuve hors de tout doute ? Après tout, les événements ne datent pas d'hier. Et le seul témoignage verbal que nous avons, c'est la déclaration d'un ripou atteint de cancer et à l'article de la mort. "

"Mais Chartrand avait enquêté à ce moment-là. Puis, on peut prouver qu'il a reçu de l'argent pour se taire. Je comprends que c'est un *cold case* mais... "

"Mouais... Tu sais Marie, que ces affaires qui datent d'il y a longtemps sont toujours les plus difficiles à prouver. Et comme Théberge est mort, Chartrand aussi, et bien... Enfin nous verrons."

Et peut-être qu'en effet, les détectives verraient car des démarches avaient été entreprises pour exhumer les restes de "l'épouse" de Théberge.

Avec les moyens actuels, il serait sans doute possible de déterminer la cause exacte de la mort. Et qui avait fait le coup. Quant à la fillette, peut-être que l'examen des ossements trouvés dans les charniers en Estrie donneraient quelque chose. Si tant est que la petite ait été enterrée à cet endroit. Mais tout cela prendrait du temps.

De toute manière pour le lieutenant et son équipe, le mystère Théberge ne serait jamais complètement résolu. Où résidait la vérité ? La vérité... un mot galvaudé. Mais c'était le seul qu'ils connaissaient pour poursuivre leur tâche sans devenir complètement fous, eux-mêmes.

Comment un homme possédant indubitablement un intellect supérieur et une culture aussi vaste, en était-il venu à considérer que boire le sang d'enfants innocents était la solution à ses problèmes ? Théberge était sans contredit un psychopathe. Mais on eut dit, un psychopathe venu d'un autre espace-temps. Pour un peu, les enquêteurs finiraient par croire à la réincarnation ou bien à la théorie des mondes parallèles .

"Nous nous acharnons à traiter l'affaire Théberge comme toutes les autres, fit pensivement le lieutenant, alors qu'il y a là, une dimension qui nous échappe complètement. Une dimension que nous ne voulons pas ou ne pouvons pas comprendre."

"Ben moi, j' commence à en avoir plein l' dos de Théberge et compagnie, maugréa Duclos. Je veux plus rien savoir."

"On sait bien, toi, tu prends ta retraite pis tu fous l' camp en Floride avec ta remorque. Pendant que nous autres, on va continuer à travailler comme des maudits fous. Merde."

Blondin avait la voix cassée. À la Division, le départ de Duclos marquerait la fin d'un cycle; mais pour Blondin, ce serait aussi la fin du duo Blondin - Duclos. Les deux hommes avaient développé une forme d'étrange complicité, à mi-chemin entre l'amitié, la rivalité et... l'admiration inexplicable que Blondin portait à Duclos.

Un silence teinté de gêne accueillit le cri du coeur du collègue Blondin qui allait perdre son "mentor". Au fond, tout le monde avait secrètement un peu honte d'avoir hâte que Duclos le matamore "débarrasse la place".

Le lieutenant comprit qu'il était grandement temps de clore la session.

Les réflexions philosophiques qu'il s'appêtait à partager au sujet de "l'énigme Théberge", il les garderait pour une autre fois, *ou bien pour...* Se résignerait-il un jour à admettre que des réponses à tout, il n'y en avait pas ? Que la vie était faite de plein de points de suspension...

## 76

Et parlant de points de suspension...

... dans la maison du Carré Saint-Louis, on attendait la venue des jumelles avec une impatience doublée d'appréhension. La santé de Kim demeurait fragile et la menace d'éclampsie avait refait surface. La jeune femme était nerveuse, et n'eut été de la présence rassurante de sa mère Michelle et des soins prodigués par la vaillante Louise, la vie de la maisonnée aurait été assez cahoteuse pendant les semaines précédant l'accouchement.

Dès que son emploi du temps, comme ministre des Finances, le lui permettait, Jacques Lemelin, le père de Kim, faisait un saut à Montréal. Alexandre s'entendait bien avec ses beaux-parents. Hors, quand son beau-père était là, il arrivait aux deux hommes, qui se sentaient parfois "inutiles" dans la maison, d'aller se réfugier dans la cour arrière. C'était là qu'ils calmaient leur inquiétude au sujet de Kim, en sirotant une bière.

Et veut veut pas, leur conversation glissait inévitablement sur l'état des choses dans le monde. Quand ils avaient suffisamment déploré l'impasse, le chaos, le... et la... les deux hommes en arrivaient à aborder les différents problèmes liés à leurs fonctions respectives.

.....

"Hum... j'ai suivi ta dernière enquête avec beaucoup d'intérêt, Alexandre. Je ne sais pas comment tu as fait pour démêler l'écheveau. Je n'arrivais pas à croire que... "

"J'ai une équipe du tonnerre avec moi."

Le lieutenant tenait à donner à ses coéquipiers le crédit qu'ils méritaient. Sinon qui le ferait ?

*Pas Brière en tout cas ...*

"Quelle épouvantable affaire ! Pincer toute la bande n'a pas dû être facile."

"Vous savez, Jacques, les criminels ne sont pas aussi malins qu'on a tendance à le croire.

Presque tous finissent par prendre des risques et c'est ce qui les perd. Mais il est vrai que certains d'entre eux nous donnent beaucoup de fil à retordre."

"En tout cas, cette fois, vous jouiez dans les grandes ligues ! Quand je pense au commerce que ce monstre de Théberge faisait avec le sénateur Halloway ! Produire des films autour du massacre de tous ces pauvres enfants et les mettre sur le marché. C'est difficile de penser qu'il y a un public pour de pareilles horreurs."

"Et oui. Étonnant en effet, le nombre de personnes prêtes à payer le gros prix pour se repaître d'abominations."

"Je suis probablement naïf mais il me semble que la dépravation est plus répandue que jamais. Est-ce que je me trompe, Alexandre ?" Le lieutenant était sans doute la dernière personne à qui poser une pareille question. Mais il y répondit quand même :

"Au fond Jacques, ce n'est pas nouveau, nouveau ... Je sais que toute comparaison est boiteuse, mais prenons au temps des romains, on accourait pour voir les condamnés à mort se faire dévorer dans la fosse aux lions. Au moyen-âge, on pendait les gens haut et court sur la place publique et..."

"Le voyeurisme morbide a toujours existé, n'est-ce pas ! Les moyens ont changé mais la nature humaine, pas vraiment. "

"C'est un peu ça, oui... Franchement Jacques, je m'explique mal à quelles pulsions répond ce goût pour de pareils spectacles et je ne suis pas certain d'avoir envie de le savoir. En fait, plus j'avance en âge, moins j'ai de réponses à... Prenez les guerres, les atrocités qu'on y commet... "

"Oui, les guerres... " Jacques Lemelin prit une gorgée de bière puis... :

"J'ai un grand-père qui est allé au front lors de la deuxième guerre mondiale. Et beaucoup plus tard, quand j'ai été assez grand pour comprendre, il me parlait de ce qu'il avait vu, j'en frémissais d'horreur et ... On serait porté à penser que c' aurait servi de leçon à l'humanité mais, non."

"Ce que vous me dites, Jacques, me rappelle un reportage diffusé à la radio pendant la guerre en Bosnie. Le journaliste racontait qu'il avait vu des soldats s'emparer d'un bébé de neuf mois et l'utiliser vivant, comme ballon de soccer. J'étais tout jeune et ça m'avait bouleversé." Alexandre eut un rire amer : "J'avais encore des illusions à l'époque."

"Évidemment, dans ton domaine, tu en vois de toutes les couleurs maintenant."

"On ne s'habitue pas, Jacques. On ne s'habitue jamais. Parfois je me prends à douter de ma santé mentale. Nous, de la police, sommes entraînés à ne jamais montrer d'émotion, à faire comme si on était toujours au-dessus de la mêlée. Et ce n'est pas toujours facile, croyez-moi."

"J'imagine que cette affaire Théberge... ? "

"Ça m'a remué bien au-delà de ce que j'aurais pu imaginer. Bien sûr, quand des enfants sont menacés, c'est toujours insupportable mais... "

Alexandre se leva pour apporter un cendrier à son beau-père qui fumait la pipe. Lui n'avait jamais fumé sauf un peu de "pot" à l'adolescence. Mais il n'était pas un militant anti- fumeur pour autant. Après tout chacun était libre de s'empoisonner. si et comme, il le voulait.

Pourvu que l'on fume à l'extérieur de la maison, ça allait : "... il y avait aussi tout le volet de l'ésotérisme auquel je ne connaissais à peu près rien. J'étais pas mal déboussolé. Ça m'a donné une leçon d'humilité. Faut croire que j'en avais besoin."

Là-dessus, le lieutenant offrit une autre bière à son beau-père. Celui-ci l'accepta volontiers : "Bah ! pourquoi pas."

Alexandre alla chercher deux bières qui refroidissaient dans le cooler.

"Mais assez parler de moi, parlons de vous, Jacques. J'écoute les nouvelles et il me semble que ça ne va pas très bien à l'Assemblée nationale ? "

"Pas très bien tu dis ! Le terme est faible. Je pense que nous devons retourner en élections sous peu. Comme tu sais, nous ne sommes pas majoritaires, alors... et puis... il n'y pas que ça, je..." Jacques Lemelin était un homme énergique et dans la soixantaine, il ne donnait aucun signe de ralentissement. Toutefois, Alexandre avait cru déceler chez-lui une certaine lassitude. Du désenchantement peut-être ? Aussi ne fut-il pas totalement surpris d'entendre ce qui suivit.

"... n'en ai pas encore parlé à ma femme, non plus qu'à mes enfants, mais je n'ai pas l'intention de me représenter aux prochaines élections." Jacques Lemelin avait du mal à allumer sa pipe. Après plusieurs essais infructueux, il y parvint enfin : "Oui je l'avoue, la politique m'a déçu. J'avais cru pouvoir faire bouger les choses mais ce n'est pas le cas."

Le père de Kim était ouvertement social-démocrate et croyait avoir adhéré à un parti qui répondait à ses valeurs. Or une fois au pouvoir, ce parti avait amorcé un virage à droite considérable. Si bien, qu'en qualité de ministre des finances, Jacques Lemelin s'était trouvé dans l'impossibilité d'appliquer les mesures de justice sociale dont il rêvait depuis longtemps.

Le sacro-saint "système de cotation", auquel se pliaient servilement tous les pays industrialisés, était devenu sa bête noire. Sans oublier le fameux "déficit zéro", qu'il devait pourchasser inlassablement. Jacques Lemelin en avait très lourd sur le cœur.

"Eh ! oui, Alexandre, le déficit zéro me donne des maux de tête, tu ne peux pas imaginer à quel point. Une fichue notion chère aux adeptes du néo-libéralisme. Et je dois m'y soumettre sous peine de... Une bataille de tous les instants avec le premier ministre et le président du Conseil du Trésor."

La solidarité ministérielle et tout le tintouin, pensa le lieutenant. Évidemment, les policiers n'étaient pas les seuls à subir des pressions. En ces temps de marasme économique, que dire de celles auxquelles devait faire face un ministre des Finances ! Pas de tout repos.

"Tu sais Alexandre, ça ne me dérange nullement de me battre contre l'opposition. Mais quand les coups viennent de ton propre parti, il n'y a qu'une chose à faire. Tu prends tes cliques et tes claques et tu t'en vas en courant. Qu'ils se démerdent avec leur opportunisme et leur goût du pouvoir."

Jacques Lemelin n'était pas un théoricien. C'était avant tout un homme d'action. Donc...

"Que comptez-vous faire après les élections, Jacques ?"

"Et bien, retourner à mon entreprise. Et faire à petite échelle, ce que je ne peux pas réaliser au provincial. Je compte offrir à mes employés, un portefeuille d'actions."

"Ils seraient en quelque sorte vos partenaires d'affaires, Jacques ? "

"C'est exactement ça, Alexandre."

Le lieutenant refit mentalement le parcours de son interlocuteur. Pour devenir ministre, Jacques Lemelin avait mis ses avoirs en fiducie sans droits de regard. Contrairement à d'autres, il n'était pas du genre à contourner la loi électorale. Pendant les quelques années qu'il avait passées en politique, Laurent, son fils aîné et frère jumeau de Kim, avait assumé l'intérim.

En fait, Laurent avait simplement continué à faire ce qu'il faisait déjà : voir à la bonne marche des opérations. À ce jour, il était le seul des enfants Lemelin à avoir manifesté un intérêt pour travailler dans l'entreprise familiale. La "**Verrerie Lemelin et fils**" une entreprise florissante cotée en bourse, s'il-vous- plaît !

Alexandre revint à la charge :

"Mais Jacques, votre projet s'éloigne du corporatif et ressemble beaucoup plus au modèle communautaire, il me semble. Croyez-vous que ça puisse fonctionner ?"

"Je n'en sais rien mais je l'espère. En fait, je le souhaite de tout cœur, Alexandre."

Le lieutenant avait longtemps cru que les idées sociales-démocrates affichées par son beau-père n'étaient pas sérieuses. "Bof !, s'était-il dit, encore un représentant de la gau- gauche caviar qui veut se donner bonne conscience. Maintenant qu'il le connaissait beaucoup mieux, Alexandre savait que ce n'était pas le cas.

Et avec ce qu'il venait de déclarer, Jacques Lemelin en fournissait une preuve éclatante. Quand même, Alexandre se fit l'avocat du diable : "Jacques, vous ne croyez pas que cette initiative va à l'encontre de la tendance actuelle ?"

"Bien oui, ça va à l'encontre. Mais j'ai toujours été un électron libre et je ne vais pas changer maintenant. J'ai le goût du risque, et heureusement, suffisamment d'argent pour me le permettre."

Le lieutenant ne connaissait pas exactement l'étendue de la fortune de son beau-père mais l'estimait à près du milliard si ce n'était davantage. Alors, vu sous cet angle ! Mais ça prenait tout de même une bonne dose de courage et de conviction pour agir de la sorte dans un contexte qui ne s'y prêtait guère.

Comme s'il lisait dans les pensées de son gendre, le père de Kim lui demanda à brûle-pourpoint : "Connais-tu les dernières statistiques concernant l'écart entre les riches et les pauvres ?"

"Heu... vaguement, oui. "

"C'est tout bonnement aberrant, Alexandre. Imagines, 1% des mieux nantis posséderont bientôt la moitié des richesses de la planète !"

"C'est effarant mais ce n'est pas surprenant. "

"Bien sûr, des chiffres du genre, on en sort à chaque année. Mais le mouvement s'accélère. Je ne peux pas continuer à vivre sans tenter quelque chose. Comprends-tu, Alexandre ?"

Le lieutenant hochait la tête.

Du coup, il saisissait pourquoi il appréciait tant son beau-père. Comme sa fille, il était entier, fonceur et... Physiquement Kim ressemblait à sa mère. Toutes deux grandes, magnifiques, yeux bleus, le type scandinave. Mais de tempérament, Kim était le portrait de son père, tout craché.

"Vous m'épatez Jacques, et... chapeau !"

Alexandre parlait d'abondance du cœur. Il appréciait énormément les gens qui savaient se tenir debout. Et dans son entourage, il y en avait tout plein. Il était un homme choyé.

## 78

Quelques jours plus tard, Kim était admise de toute urgence à l'hôpital. Il fallait immédiatement procéder à la césarienne. Sinon, on ne répondait plus de rien.

Vu les circonstances, on avait refusé à Alexandre Denis l'accès à la salle d'accouchement. C'était donc en compagnie de sa belle-mère Michelle qu'il faisait les cent pas dans le couloir adjacent. Un corridor d'un petit vert pisseux, déprimant au possible. Chose qui n'invitait pas à la "pensée positive".

Des heures d'attente et toujours aucune nouvelle, bonne ou mauvaise. L'horloge que, belle-mère et gendre consultaient aux deux minutes, leur paraissait figée dans le temps.

À un moment donné, des portes s'ouvrirent au fond du couloir et à leur stupéfaction, ils virent surgir une équipe de médecins et d'infirmières poussant un chariot débordant de matériel de réanimation. "Code bleu" ! À l'hôpital : code bleu, ce n'est jamais bon signe.

Michelle agrippa le bras d'Alexandre : "Oh ! Mon Dieu... mon Dieu... Kim, ma petite fille, s'écria-t-elle, morte d'angoisse. Inutile de préciser que le lieutenant n'en menait pas large, lui non plus.

Or l'équipe de réanimation fonçait ailleurs. Fausse alerte pour eux, mais certainement pas pour la famille qui se morfondait un peu plus loin dans le couloir. Michèle et Alexandre ne purent retenir un soupir de soulagement. Soulagement égoïste bien qu'excusable...

... qui fut de courte durée, cependant. Car peu de temps après, le docteur Benoît Frontenac émergeait de la salle d'accouchement, le sarrau couvert de sang. Le sang de Kim ou ? Le gynécologue passa devant eux, sans même leur accorder un regard. Qu'est-ce que... ?

Ce fut la douce docteur Kaminski, son assistante, qui vint leur parler. Kim avait fait une hémorragie et... : "Il y a eu quelques complications mais maintenant, nous avons la situation bien en main, fit-elle, rassurante.

Mais ça ne suffisait pas pour le lieutenant : "Docteur, je vous en prie, dites- nous que..."

"Monsieur Denis, votre femme nous a fait une belle frousse mais elle va s'en tirer, je vous l'assure."

"Et... les jumelles ?"

"Elles vont bien. Vous pourrez les voir sous peu, à la pouponnière."

"Euh... ma femme... Quand... ?"

"Présentement, elle est en salle de réveil. Ça ne devrait pas être trop long."

Alexandre était tellement soulagé qu'il oublia d'en vouloir au gynécologue, le très sympathique Benoît Frontenac, pour son comportement injustifiable. Pour sa part, Michèle ne se tenait plus de joie. Elle aussi avait noté l'attitude du gynécologue, mais pour elle comme pour son gendre, c'était un trop beau moment pour le gâcher avec des récriminations.

Toutefois, ce fut la docteure Kaminski qui eut droit à toute leur reconnaissance. Tous deux se confondirent en remerciements à son égard. Le lieutenant alla même lui acheter un énorme bouquet de fleurs. Et tant pis pour le gynécologue qui était peut-être un bon chirurgien mais certainement pas un bel être humain.

On garda Kim plusieurs jours à l'hôpital. Pour les jumelles, ce fut un peu plus long. Comme elles étaient prématurées, des précautions s'imposaient avant de les laisser aller. Ce fut une période éprouvante pour tout le monde.

.....

Une période qui se prolongea quand la petite famille fut enfin réunie sous le même toit. Et oui, il y eut plusieurs nuits blanches pour cause de "coliques".

Les jumelles hurlaient à qui mieux mieux. Les deux parents étaient exténués et affolés.

Michelle étant retournée en Mauricie, c'était une vraie bénédiction que Louise soit là pour prêter main forte parce qu'autrement, les paupières et l'ambiance familiale devenaient de plus en plus lourdes.

Le lieutenant prit ses vacances annuelles à ce moment-là. Dans la foulée, il demanda un congé sans solde de quelques mois. Pourquoi seulement quelques mois ? Et bien, parce qu'il n'avait pu se résigner à s'absenter du travail pendant toute une année.

Son métier lui collait à la peau et après consultation avec sa tendre moitié, "on" en était venu à la conclusion que, c'était mieux comme ça pour tout le monde. "Je préfère un mari satisfait de son sort qu'un mari présent plus longtemps, mais qui ronge son frein ! Et quand je dis, qui ronge son frein, je sais de quoi je parle, avait fait Kim, souriante mais, ferme. Alexandre n'avait rien répliqué pour une raison très simple. Il ne trouvait rien à dire pour "sa défense".

À l'université, le compromis fut accepté. Au lieu d'une série de cours échelonnés sur deux sessions, le lieutenant donnerait des conférences ayant pour titre : **Crimes et déficit zéro... !**

Quand le lieutenant soumit son projet à ses supérieurs, ceux-ci virent d'un très bon œil le fait qu'un des leurs, soit appelé à "servir" dans les hautes sphères du savoir. D'autant qu'avec les rumeurs qui couraient, à l'effet que certains chefs de service auraient des accointances avec la mafia, redorer le blason du SPVM s'imposait.

Qu'un membre des Forces de l'Ordre montréalaises aille se faire voir ailleurs (et pas n'importe où) était certainement une bonne chose. On s'empressa de le faire savoir aux médias. Pour une fois, le lieutenant ne fit pas d'objection. Et bien que certains y virent une façon de "quitter le navire quand le bateau coule", il s'en tamponnait.

Non, il n'était pas fâché du tout car il échapperait, pour un temps du moins, au climat délétère qui régnait présentement dans la boîte. Et tout en restant intellectuellement actif, il pourrait être plus présent auprès de sa famille. Kim, Nico et les jumelles. Ça s'appelait faire d'une pierre deux coups.

.....

À la maison, les jumelles, enfin guéries de leurs coliques, étaient une source quotidienne d'émerveillement pour les heureux parents et leur grand-frère.

Et à propos du grand-frère, un "fait troublant" s'était produit. En effet, peu de temps après l'arrivée des petites chéries, Nico avait réclamé un chaton.

"Un chaton ! mais à condition que tu t'en occupes, mon gars. Parce que Kim et moi, on a pas que ça à f..." Réalisant ce qu'il s'apprêtait à dire, Alexandre s'était arrêté net. Son fiston compensait. Il aimait bien ses petites sœurs mais elles prenaient beaucoup de l'attention des parents. Nicolas manifestait les derniers soubresauts d'une enfance qui fuyait à grands pas. *Hélas !*

"Ça va Nico, tu l'auras ton chaton, avait-il fait, en ébouriffant les cheveux du fiston.

C'est ainsi que Fusain fit une entrée remarquée chez les Lemelin - Denis.

Magnifique boule de poils gris à reflets ambrés, Fusain semblait considérer que la maison lui appartenait. Le chaton courait partout et se foutait dans les jambes de tout le monde. Même que le lieutenant s'entailla le menton un jour où Fusain s'était faufilé à son insu dans la salle de bains au moment où il se rasait.

Il était venu à deux doigts de retourner le chaton à la SPCA. Mais bon...

LOL !

## 79

Elles s'appelleraient Zoé et Chloé Lemelin-Denis.

Le baptême eut lieu à la mi-septembre. Il faisait encore suffisamment doux pour fêter dans la cour arrière de la maison du Carré Saint-Louis. Pour l'occasion, on prépara un méchoui. Jamil, le traiteur, fut mis à contribution.

Tout le monde était là. Famille et amis. Ça faisait pas mal de monde.

Pour n'en nommer que quelques-uns et unes, il y avait, Jacques et Michelle Lemelin et les quatre frères de Kim. Louise et le notaire Saintonge, Élise la soeur d'Alexandre, son mari et ses enfants. Rita, Steve et leur deux enfants. Claire Toupin et Giullia Orsini, évidemment. Sans oublier, Maurice Dagenais, sa femme Cécile et leurs cinq enfants. Réjean Bourque et Mimi son épouse ainsi que Magnus et Bérengère De Ladurantais.

Quant à Andrej Bilottas, il était retourné dans son pays, la Hongrie. Il comptait revenir s'établir au Québec avec sa famille, avait-il dit. En attendant, il avait fait parvenir une profusion de joujoux pour les petites chéries, lesquelles, pour l'instant, étaient plutôt occupées à réclamer leurs biberons.

Oh ! et Nicolas, onze ans, avait invité une petite amie. *Ouais...*

La fête fut un succès. C'était parfaitement *chill*. Tout le monde en convint.

Le commandant Brière n'avait pas été invité.

*Montréal, avril 2015*

*septembre 2017*

